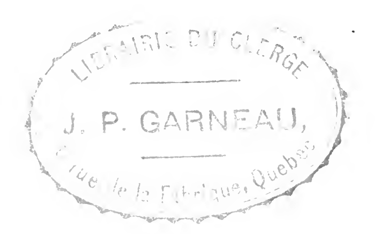
SOIXANTE ANS

DE

SOUVENIRS



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

ERNEST LEGOUVÉ
De l'Académie française



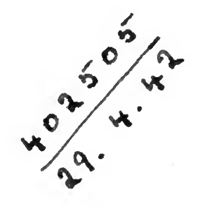
SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS

TOME QUATRIÈME

NOUVELLE ÉDITION

Ouvrage adopté par le ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques populaires





PARIS
J. HETZEL, ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18



So

de

TOME I

Une conversation avec Sainte-Beuve. — Casimir Delavigne. — L'Académie en 1829. — *Mon prix de poésie.* — Népomucène Lemercier. — Le jour où j'eus vingt et un ans. — Deux secrétaires perpétuels. — Le salon de M. de Jouy. — Béranger. — Mon père.

TOME II

Les Goûts. — L'Escrime. — Emmanuel Dupaty. — Deux épées brisées. — Les Initiateurs. — La Musique. — Un post-scriptum. — Eugène Sue. — Le 6 février 1834.

TOME III

Mon grand-père. — Ma première pièce. — Prosper Goubaux. — Une collaboration en action. — Une his-



ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

…xante ans
…ouvenirs

toire vraie. — La Comédie française en 1838. — Victor Schœlcher. — Chrétien Urhan. — Adolphe Nourrit. — Samuel Hahnemann. — Eugène Scribe.

TOME IV

Mademoiselle Rachel. — Deux conseillers dramatiques. — Mes débuts au Collège de France. — Jean Reynaud. — Ma candidature académique. — La statue de Lamartine. — Un mot de Victor Hugo. — Alfred de Musset. — Conclusion.

OEUVRES COMPLÉMENTAIRES

Dernier Travail, Derniers Souvenirs.

Épis et Bleuets.

Histoire morale des femmes.



SOIXANTE ANS
DE SOUVENIRS

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

MADEMOISELLE RACHEL

Adrienne Lecouvreur avait été composée, comme je l'ai dit, sur la demande de Mlle Rachel, je pourrais dire à sa prière. Mais les quelques mois que nous employâmes à écrire la pièce, Mlle Rachel les employa à s'en dégoûter. Changeante par imagination, par nature, elle l'était encore par faiblesse ; elle consultait tout le monde, et tout le monde avait action sur elle. Il suffisait des railleries

d'un critique pour la désenchanter de l'idée qui lui souriait le plus cinq minutes auparavant; c'est ce qui arriva pour *Adrienne*. Les donneurs de conseils lui firent peur de cette excursion dans le drame. Hermione et Pauline consentir à parler en prose! La fille de Corneille et de Racine devenir la filleule de M. Scribe! C'était une profanation.

Le jour de la lecture, Mlle Rachel arriva donc au comité, résolue à refuser le rôle. L'assemblée était au grand complet; les actrices, car elles jouissaient alors du titre de juges, se mêlaient aux acteurs, et un certain air d'aréopage, répandu dans l'assemblée, m'inspira, quand nous entrâmes, un fâcheux pressentiment. Scribe prit le manuscrit et commença la lecture: je m'enfonçai dans un fauteuil et j'observai. Alors se déroula devant moi une double comédie, la nôtre d'abord, puis celle qui se jouait silencieusement dans le cœur des sociétaires. Vaguement instruits des dispositions secrètes de leur illustre camarade, ils se trouvaient dans une position délicate. Un ouvrage écrit pour Mlle Rachel, et que Mlle Rachel ne voulait

plus jouer, pouvait devenir un grave sujet de difficultés, voire même de débats judiciaires, s'il était reçu par le comité. Le comité suivit donc la lecture d'*Adrienne* sur la figure de Mlle Rachel. Cette figure restant absolument impassible, les autres restèrent impassibles de même. Pendant ces cinq longs actes, elle ne sourit pas, elle n'applaudit pas, elle n'approuva pas ; ils n'approuvèrent pas, ils n'applaudirent pas, ils ne sourirent pas. Si complète était l'immobilité générale, que Scribe, croyant voir un de nos juges prêt à s'endormir, s'interrompit pour lui dire : « Ne vous gênez pas, mon cher ami, je vous en prie. » Le sociétaire se défendit très vivement. Ce fut le seul effet de toute la lecture. Je me trompe; il y en eut un autre, ou du moins le commencement d'un autre. Au cinquième acte, à l'avant-dernière scène, Mlle Rachel, saisie malgré elle par la situation, se détacha un peu du dos de son fauteuil, où elle était restée jusqu'alors comme incrustée, et porta légèrement son corps en avant, ainsi que quelqu'un qui écoute et s'intéresse à ce qu'il entend; mais s'étant

aperçue que je m'en apercevais, elle se renfonça immédiatement dans son siège et reprit son visage de marbre. La lecture finie, nous passons, Scribe et moi, dans le cabinet du directeur, qui, quelques instants après, vint nous y rejoindre, et nous dit, avec une expression de regret que nous acceptâmes comme sincère, que Mlle Rachel *ne se voyait pas* dans notre rôle, et, que, l'ouvrage étant composé pour elle, le comité était d'avis de regarder la lecture comme non avenue. « Autrement dit, répondit Scribe, notre pièce est refusée. Très bien ! Tout vient à point à qui sait attendre. » Le lendemain, trois directeurs différents vinrent nous demander l'ouvrage. Scribe aimait les revanches qui ressemblent à des vengeances, il estimait qu'elles doivent être servies chaudes; il voulait donc accepter ; je m'y opposai absolument. « Mon cher ami, lui dis-je, la pièce a été faite pour le Théâtre-Français, il faut qu'elle soit jouée au Théâtre-Français. Le rôle est écrit pour Mlle Rachel, il faut qu'il soit joué par Mlle Rachel. — Mais comment l'y décider? — Je n'en sais rien, mais il faut que cela

soit. Dans le courant de notre travail, où votre part a été si considérable, vous m'avez fait quelquefois l'honneur de me dire que je comprenais mieux le rôle d'Adrienne que vous. J'ai toujours senti, en effet, un personnage nouveau dans cette tragédienne qui s'est laissé gagner aux nobles sentiments des héroïnes tragiques qu'elle représente, dans cette interprète de Corneille, à qui la grandeur de Corneille a passé dans le sang. Eh bien, ce personnage ne peut paraître que sur le théâtre de Corneille. » Mon accent de conviction convainquit Scribe. Ce ne fut pas sans quelque peine. Les directeurs multipliaient leurs instances auprès de lui ; un d'eux nous disait, pour nous décider : « Ma jeune première n'est jamais morte encore sur la scène, et elle sera si contente d'être empoisonnée ! » Cet argument, si décisif qu'il fût, ne me persuada point ; mais six mois s'étant passés sans amener rien de nouveau, Scribe me déclara qu'il ne pouvait pas attendre plus longtemps. « Je ne vous demande plus que huit jours, lui répondis-je. Vous devez aller passer une semaine à Séricourt, partez. A votre retour,

si je n'ai rien obtenu, je me rends. — Eh bien, d'aujourd'hui en huit, je vous attends pour déjeuner à onze heures. — A onze heures, d'aujourd'hui en huit. »

Il partit, et moi, voici ce que je fis.

Un nouveau directeur venait d'être nommé au Théâtre-Français; j'allai le trouver, et je lui tins à peu près ce langage :

« Vous savez le refus de Mlle Rachel. Ce refus est-il une faute? Je l'ignore. Mais la forme de ce refus est-elle un tort? J'en suis sûr. On ne rend pas de cette façon, à un homme comme M. Scribe, un ouvrage qu'on lui a demandé; on n'offense pas de cette sorte un maître qui est au premier rang, et permettez-moi d'ajouter, un jeune homme qui n'est pas au dernier. Mlle Rachel doit le sentir et en souffrir; un talent comme le sien ne va pas sans le sentiment des convenances. Eh bien, il y a un moyen de tout concilier, ses intérêts et les nôtres. Je lui demande, non pas de jouer notre pièce, mais de l'entendre; non pas au théâtre et devant ses camarades, mais chez elle, en présence de quelques-uns de ses amis : elle les choisira elle-même; elle

en invitera autant ou aussi peu qu'elle voudra, et moi j'arriverai seul avec le manuscrit. Si l'ouvrage déplaît à ce nouveau comité et à elle, je remporte la pièce et je me regarde comme bien jugé. S'il lui plaît à elle et à eux, elle le jouera, elle y aura un grand succès, et elle m'appellera son sauveur. » L'offre est faite et acceptée ; Mlle Rachel dit le soir à une de ses amies : « Je ne puis pas refuser à M. Legouvé, mais je ne jouerai jamais cette... » J'hésite à écrire le mot, tant il fut expressif et en dehors du répertoire classique. Rendez-vous fut pris pour le surlendemain ; les juges, choisis par l'artiste, étaient Jules Janin, Merle, Rolle et le directeur du Théâtre-Français.

J'arrivai un peu ému sans doute, mais maître de moi pourtant ; j'étais convaincu que j'avais raison, et je m'étais bien préparé pour le combat. Voici comment. Scribe était un lecteur admirable, et il avait merveilleusement lu notre pièce devant le comité, sauf en une partie. Selon moi, le rôle d'Adrienne n'avait pas été assez approprié par le lecteur à Mlle Rachel ; il l'avait lu avec beaucoup de grâce, d'esprit, de chaleur, mais comme on

lit un rôle de jeune première ; la grandeur y manquait un peu, on ne sentait pas assez l'héroïne sous la femme. Or, c'était précisément là le point par lequel on pouvait apprivoiser, acclimater Mlle Rachel à ce personnage nouveau. L'entreprise n'était pour elle ni sans périls ni sans difficultés ; il fallait donc lui atténuer les uns et lui aplanir les autres ; il fallait lui tracer d'avance, par la façon de dire, la manière de passer d'un emploi à l'autre, et la convaincre que ce qui serait pour le public une métamorphose, ne serait pour elle qu'un changement de costume. Telle était la nuance que, selon moi, Scribe n'avait pas fait assez sentir, et que je m'étudiai pendant deux jours à rendre visible et palpable.

J'entre. Accueil charmant, plein de cette grâce câline qui lui était propre. C'est elle qui me prépare un verre d'eau sucrée, c'est elle qui va me chercher une chaise ; elle ouvre elle-même les rideaux pour que le jour soit plus favorable. Moi qui savais la fameuse phrase... « Je ne jouerai jamais cette... là ! » je riais en dedans de tout ce luxe d'amabilité, d'autant plus que je me rendais bien compte

du pourquoi de ce gentil manège. Comment, en effet, accuser de mauvais vouloir et de parti pris une auditrice si gracieusement prête à vous entendre? C'est ce que nous appelons au théâtre une préparation.

Je commence. Pendant tout le premier acte, Mlle Rachel applaudit, approuva, sourit, fit enfin exactement le contraire de ce qu'elle avait fait au comité. Pourquoi? Oh! pourquoi? Je le devinai sans peine: son thème était fait. Elle voulait donner pour excuse que le rôle ne lui allait pas; or, Adrienne ne paraît pas dans le premier acte, Mlle Rachel ne courait donc aucun risque en louant ce premier acte; ses éloges mêmes devaient donner un air d'impartialité à ses réserves subséquentes, et un air de sincérité aux regrets dont elle accompagnerait son refus. Mais sa finesse était une grosse faute. En effet, dès que ses amis virent ses marques de satisfaction, ils s'y associèrent; leurs mains s'habituèrent à applaudir; le lecteur, encouragé par les applaudissements, s'anima, et j'arrivai au second acte tenant mon public dans ma main, entrant dans l'ou-

vrage toutes voiles dehors, poussé par le vent du succès, par ce souffle électrique que connaissent bien tous les auteurs dramatiques, et qui court tout à coup dans la salle quand la victoire se déclare.

Au second acte, Adrienne paraît, en tenant à la main son rôle de Bajazet, qu'elle étudie. Le prince de Bouillon s'approche d'elle et lui dit galamment : « Que cherchez-vous donc encore? » Elle répond : « La vérité ! » « Bravo ! » s'écria Janin. Oh ! oh ! me dis-je tout bas, voilà un ami, car, après tout, le mot ne valait pas un bravo. Mlle Rachel s'était retournée aussi vers Janin, avec un regard qui semblait dire : « Est-ce que c'est un traître? » Heureusement, l'avis du traître devint bientôt l'avis de tout le monde. Mlle Rachel, surprise et un peu embarrassée de ne pas retrouver son dédain du premier jour, se laissait aller, en y résistant faiblement, à l'impression générale, et se contenta de dire, après ce second acte fort applaudi des spectateurs: « Cet acte m'avait toujours paru le plus joli. » Ce fut son dernier simulacre de défense : dès le troisième acte, elle jeta bravement son

premier jugement par-dessus bord, exactement comme certains politiques se débarrassent de leurs opinions de la veille ; elle applaudissait, elle riait, elle pleurait, en ajoutant de temps en temps : « Ai-je été assez bête ! » Et après le cinquième acte, elle se jeta à mon cou, m'embrassa de tout son cœur et me dit : « Comment n'avez-vous jamais pensé à vous faire comédien ? » Le lecteur avait sauvé l'auteur. Ce qui me charma et me flatta, car quelque temps auparavant, après avoir entendu M. Guizot à la tribune, elle s'était écriée : « Que j'aimerais à jouer la tragédie avec cet homme-là ! » Le lendemain, à onze heures précises, j'entrais chez Scribe. « Eh bien, me dit-il d'un air goguenard, où en êtes-vous ? » Pour toute réponse, je tirai un papier de ma poche et je lui lus tout haut : « Comédie-Française, aujourd'hui à midi, répétition d'*Adrienne Lecouvreur*.

— Hein ? » s'écria-t-il.

Je lui contai tout, et dès le lendemain commença le sérieux travail des répétitions.

J'y appris beaucoup.

Tous les jours j'arrivais chez Mlle Rachel à dix heures, soit avec Scribe, soit seul, quand Scribe était retenu par la mise en scène du *Prophète*, et, jusqu'à onze heures et demie, nous étudiions l'acte qui devait être répété au théâtre à une heure. La pièce fut montée en vingt-huit jours, et pas un seul de ces jours ne se passa sans ce double travail du matin et de l'après-midi. C'est-là que j'appris à admirer tout ce qu'il y avait chez Mlle Rachel de laboriosité, de perspicacité, de talent d'assimilation, de modestie et d'agrément dans les relations. Pas la moindre vanité de grande artiste, pas le plus petit caprice d'enfant gâté du succès; toute à son art, et tout pour son art. Elle écoutait, discutait, se rendait dès qu'elle était convaincue, mais ne se rendait qu'après conviction. En voici un exemple assez frappant. Ceux qui l'ont entendue dans Adrienne, se rappellent qu'un des plus grands effets du cinquième acte était un certain... « *Ah! Maurice!...* » jeté par elle en reconnaissant son amant, au milieu de son délire. Si jamais cri de théâtre sembla un cri d'inspiration, c'est celui-là. Or, Mlle Rachel fut trois

jours, je ne dirai pas à le trouver, mais à l'accepter. C'était Scribe qui le lui avait indiqué : elle résistait à Scribe, elle me résistait. « C'est faux ! répondait-elle obstinément, c'est théâtral. — C'est faux, parce que vous le dites mal, » répondait Scribe, tenace et rude quand il était sur le champ de bataille, c'est-à-dire en répétition. Enfin, après trois jours d'essais infructueux, ce cri entra, si je puis parler ainsi, dans son cœur, et elle nous le reproduisit avec une *infidélité* admirable; je dis infidélité, car en passant par sa bouche, ce cri devint sublime. C'était un de ses talents; on lui donnait un sou, elle vous rendait un louis.

Ces répétitions m'ont laissé encore un souvenir bien caractéristique.

Peu de temps avant la première représentation, on fit relâche au théâtre pour une répétition du soir. Scribe, retenu à l'Opéra, ne vint pas. Les quatre premiers actes nous conduisirent à onze heures; tout le monde s'éloigna, et nous restâmes seuls, Mlle Rachel, M. Regnier, M. Maillard et moi. Tout à coup Mlle Rachel me dit : « Nous voilà maîtres

du théâtre, si nous essayions le cinquième acte que nous n'avons pas encore répété? je l'étudie toute seule, depuis trois jours, je voudrais me rendre compte de mon étude. » Nous descendons sur la scène; plus de gaz, plus de rampe; pour toute lumière, le petit quinquet traditionnel à côté du trou du souffleur, où il n'y avait pas de souffleur; pour spectateurs, le pompier de garde dormant sur une chaise entre deux décors, et moi, assis à l'orchestre. Dès le début, je fus saisi au cœur par l'accent de Mlle Rachel; je ne l'avais jamais vue si vraie, si simple, si puissamment tragique; les reflets de ce petit quinquet fumeux jetaient sur sa figure des lividités effrayantes, et le vide de la salle prêtait à sa voix une sonorité étrange; c'était funèbre! L'acte terminé, nous remontâmes au foyer. En passant devant une glace, je fus frappé de ma pâleur et plus frappé encore en voyant M. Regnier et M. Maillard aussi pâles que moi. Quant à Mlle Rachel, silencieuse, assise à l'écart, agitée de petits frissons nerveux, elle essuyait quelques larmes qui coulaient encore de ses yeux; j'allai à elle, et pour tout éloge

je lui montrai la figure émue de ses camarades, puis lui prenant la main :

« Ma chère amie, lui dis-je, vous avez joué ce cinquième acte comme vous ne le jouerez plus jamais de votre vie!

— Je le crois, me dit-elle, et savez-vous pourquoi?

— Oui, je le sais. Parce qu'il n'y avait là personne pour vous applaudir, que vous n'avez pas pensé à l'effet, et qu'ainsi vous êtes devenue, à vos propres yeux, la pauvre Adrienne mourant au milieu de la nuit entre les bras de deux amis. »

Elle resta un moment silencieuse, puis reprit :

« Vous n'y êtes pas du tout! Il s'est passé en moi un phénomène bien plus étrange; ce n'est pas sur Adrienne que j'ai pleuré, c'est sur moi!... Un je ne sais quoi m'a dit tout à coup que je mourrais jeune comme elle; il m'a semblé que j'étais dans ma propre chambre, à ma dernière heure, que j'assistais à ma propre mort. Aussi lorsqu'à cette phrase : « Adieu triomphes du théâtre! adieu ivresses d'un art que j'ai tant aimé » vous

m'avez vue verser des larmes véritables, c'est que j'ai pensé avec désespoir, que le temps emporterait toute trace de ce qui aura été mon talent, et que bientôt... il ne resterait plus rien de celle qui fut Rachel! »

I

Le succès d'*Adrienne* avait donné à Mlle Rachel une grande confiance en moi. Elle disait volontiers que j'avais renouvelé son talent, en la poussant malgré elle dans une nouvelle route; notre travail des répétitions lui avait montré que j'étais capable d'enseigner un rôle de femme comme de l'écrire, et elle me demanda de lui faire faire un pas de plus en avant. Avec *Adrienne*, elle avait quitté les vers pour la prose, le monde antique pour le monde moderne, le péplum et la chlamyde pour la jupe à ramages; elle voulut alors aborder un rôle de

nos jours, paraître sur la scène en robe de ville, représenter non plus une héroïne, mais une femme, une femme du monde, Mlle Rachel enfin. Je lui proposai *Louise de Lignerolles*. Elle y avait vu Mlle Mars, elle en avait gardé un profond souvenir; mais, loin de l'effrayer, cette idée de lutte la tentait : « Lisez-moi votre pièce, me dit-elle, nous verrons. » Je la lui lus. Elle la joua, et cette reprise lui valut un triple succès. Succès de talent, succès de beauté et succès de toilettes. Ce dernier lui fut d'autant plus agréable que ce fut le théâtre qui paya. Dieu sait avec quels cris! Quatre toilettes qui coûtèrent, à elles quatre, 1500 francs! On eût dit que la maison était perdue. Aujourd'hui, elles en coûteraient 6000, l'on payerait sans mot dire, et l'on aurait raison.

Cette seconde réussite resserra encore mes liens avec Mlle Rachel. Je devins presque son ami. Elle me faisait l'honneur de me consulter sur ses autres créations. Elle me lut un soir le drame d'Émile Augier, *Diane*, qu'elle répétait alors, et cette lecture me confirma dans une opinion que j'ai depuis long-

temps, à savoir que la différence est très grande entre *lire* et *jouer*. Un excellent lecteur pourrait faire un fort médiocre comédien, et un excellent acteur peut être un lecteur médiocre; ce sont presque deux arts différents. L'acteur ne représente qu'un personnage dans une pièce, le lecteur doit les représenter tous; l'un n'a pour instrument que sa voix, l'autre a pour auxiliaires le costume, les gestes, la démarche, la physionomie; si bien que Mlle Rachel qui joua le touchant rôle de Diane avec tant de talent, lisait la pièce même sans supériorité. Elle me fit encore le plaisir de jouer devant moi et pour moi, avec sa sœur, Mlle Sarah Félix, la scène de Célimène et d'Arsinoë. Je l'y trouvai spirituelle, mordante, incisive, mais pas assez gaie, pas assez jeune. La jeunesse et la gaieté sont ce qui sauve de l'odieux ce rôle de Célimène. Je dis en riant, à Mlle Rachel, après l'avoir entendue : « Ma chère amie, c'est très bien, mais c'est Célimène à quarante ans. »

Enfin, un jour, après une longue conversation sur les rôles de femme au théâtre, elle me demanda instamment de lui en

composer un exprès pour elle, et elle ajouta gaiement : « *Faites cela, et je vous écrirai une lettre sans faute d'orthographe.* » Alors me vint, pour cette troisième tentative, l'idée d'une tragédie à la fois antique et moderne. Je m'explique.

L'antiquité est devenue pour nous, depuis quarante ans, comme un monde nouveau. De nombreux travaux critiques, archéologiques, historiques, numismatiques, artistiques, ont tout à coup jeté une lumière inconnue sur les mœurs, les croyances, les monuments, les œuvres de l'antiquité. Le théâtre grec s'est comme renouvelé par les recherches des érudits allemands, et par le savant et ingénieux ouvrage de M. Patin sur les trois grands tragiques. Armé de ces études nouvelles, j'abordai un sujet qui m'avait toujours attiré par son mystère même, *Médée*. Je sentais que le poète grec n'avait pas tout dit, qu'il y avait à plonger plus avant dans ce cœur de mère, qu'on pouvait tirer de ses scènes, même les plus belles, des effets plus puissants. Une surtout me tentait : c'est le récit de la mort de Créuse. Médée lui a

envoyé, en signe de soumission, par la main de ses fils, des présents d'une rare beauté, une couronne d'or et un péplum du plus fin tissu. Euripide nous raconte, en vers ravissants, la joie ingénue de la jeune fille à la vue de ces présents. *Elle posait*, dit-il, *cette couronne sur sa tête, elle disposait élégamment ce péplum sur sa poitrine; elle arrangeait sa chevelure devant un brillant miroir, en souriant à sa propre image; puis, s'étant levée de son trône, elle se promenait dans la chambre avec une démarche gracieuse, dans sa blanche chaussure, en regardant sa taille par derrière, avec complaisance.*

Mais tout à coup elle change de couleur, tout son corps tremble, et le poète nous la montre, dans son admirable récit, arrachant de sa tête cette couronne d'or qui la brûle, ce péplum empoisonné qui la dévore, et tombant avec des cris affreux entre les bras de la vieille esclave qui la servait.

Quelle scène, me dis-je, si, au lieu d'être en récit, elle etait en action! Si, au lieu des enfants, c'était Médée qui apportait ces présents! Si, au lieu d'une vieille esclave,

c'était Médée qui aidait Créuse à se parer! Médée agenouillée! Médée humiliée! Médée servante! Médée suivant sa rivale dans toutes les joies de son orgueil ingénu, et tout à coup, au moment où, saisie par les premières atteintes du mal, Créuse s'écrie : « Qu'ai-je donc? » Médée se relevant, bondissant jusqu'à elle, et lui disant avec un cri de rage triomphante : « Ce que tu as? C'est que tu vas mourir! » Quelle situation! Quel contraste pour une actrice comme Mlle Rachel! Saisi par cette idée, je me mis immédiatement à l'œuvre. J'écrivis cette scène en deux jours. La scène achevée, vinrent peu à peu se grouper autour d'elle tous les éléments du drame, tel que je le concevais, et, après un an de travail, j'apportais mon ouvrage à Mlle Rachel. La première épreuve ne me fut pas favorable. Le titre lui fit froncer le sourcil; je ne m'en effrayai pas. Je la connaissais. Je me rappelais son refus de jouer Adrienne. Aussi, la lecture finie, je lui dis froidement : « Eh bien? — Eh bien. me répondit-elle, je m'attendais à quelque chose de plus nouveau. J'ai déjà

joué tant de rôles grecs! — Médée n'est pas une Grecque dans mon ouvrage, c'est une barbare. — Je n'ai jamais joué de personnage de mère. — Raison de plus pour commencer. — Qui me prouve que j'aurai l'accent maternel au théâtre? — Votre amour maternel! Pourquoi n'exprimeriez-vous pas bien ce que vous ressentez si vivement? — Je trouve dans votre second acte et dans le troisième des passages subits de la fureur aux sanglots, *je ne sais pas faire cela.* — Eh bien, moi, lui répondis-je en riant, je sais le faire et je vous l'apprendrai. » C'est ainsi que, sans la heurter de front, moitié par raisonnement et moitié par persuasion, en me rendant compte de ce qu'il y avait dans cette rare intelligence d'ouvert et de fermé, de docile et d'ombrageux, je parvins à la faire entrer petit à petit dans la compréhension du personnage que j'avais essayé de peindre, et qu'elle finit par s'attacher à l'étude de Médée avec autant de passion qu'à celle d'Adrienne et de Louise de Lignerolles.

Je n'oublierai jamais une de nos séances de travail. Elle m'avait donné rendez-vous à

dix heures du matin, dans une petite villa qu'elle avait louée à Auteuil. En arrivant, je la trouvai dans son jardin, cueillant des fleurs, faisant des bouquets, gaie, riante, enfant, heureuse de vivre. « Je suis contente de vous voir, me dit-elle, comme nous allons travailler! Je me porte si bien aujourd'hui! Oh! la belle chose que la santé! C'est fini. J'ai dit adieu à toutes les folies de la jeunesse. Elles coûtent trop cher! Elles ne valent pas cette satisfaction de se sentir respirer à pleine poitrine, librement, allègrement.... Oh! nous allons faire de bonne besogne! — Voulez-vous que nous abordions la grande scène entre Médée et Créuse, la terrible scène de la toilette? — Soit, me dit-elle, lançons-nous. » Mais après quelques minutes de travail, après quelques essais d'ébauche générale, où je la trouvais hésitante, incertaine, elle s'arrête tout à coup et me dit : « Mon cher ami, savez-vous ce qu'il faut faire? Il faut couper cette scène... — Hein! m'écriai-je. Couper cette scène! la plus saisissante des trois actes! La plus nouvelle! La plus riche en effets pour vous! — Il ne s'agit

pas de moi. Il ne s'agit pas de mes effets. Il s'agit du rôle, et de la pièce. Or, cette scène tue la pièce parce qu'elle tue l'intérêt. — Vous n'y pensez pas! l'intérêt y est poussé au comble! — Oui; l'intérêt de l'horreur! l'intérêt de l'odieux! Mais ce n'est pas là ce dont nous avons besoin dans ce troisième acte. Songez donc que j'ai à tuer mes enfants et que je dois être touchante... Vous entendez bien, touchante en les tuant! Comment pourrai-je le devenir, quand cinq minutes auparavant j'aurai été atroce, quand on m'aura vue froidement, perfidement, lâchement meurtrière? La mise en scène du meurtre de Créuse rend impossible le meurtre des enfants; elle le déshonore! Je ne suis plus qu'une égorgeuse! Oh! je sais bien ce que je perds; je sais bien tout ce que je trouverais dans cette scène, mais... après, après, je ne croirais plus à mes larmes! »

Je la regardai un moment sans répondre, émerveillé, je l'avoue, de voir une fille sans éducation arriver d'instinct, par naturelle supériorité d'esprit, à la plus profonde critique, et, lui prenant la main, je lui dis :

« Vous avez raison; je coupe la scène.

— Vous êtes charmant! me dit-elle, en me sautant au cou. — Avouez seulement, ajoutai-je en riant, qu'il est bien comique que je retranche de ma pièce la situation pour laquelle la pièce a été faite. »

Rien ne pousse plus à la confiance qu'un bon et intime travail en commun; l'entente des esprits amène l'entente des cœurs. Peu à peu, l'entretien dériva de la tragédie à la tragédienne, de Médée à Mlle Rachel; insensiblement elle entra dans le récit de ses débuts, de ses espoirs de jeunesse, de sa vie, et elle en arriva à une confidence si curieuse, et qui, en somme, l'honore tellement, que je ne puis résister au plaisir de la citer. Nous venions de causer de Polyeucte et de Pauline. « Oh! Pauline, me dit-elle, le rôle que j'ai peut-être le plus aimé, je pourrais dire, que j'ai le plus vénéré dans ma vie! » Elle appuya fortement sur ce mot *vénéré*. « Il m'a inspiré un sentiment bien étrange et auquel bien peu de gens ajouteraient foi. — Lequel? — Vous rappelez-vous qu'après avoir créé avec grand succès le

personnage de Pauline, je l'abandonnai tout à coup? — Je me rappelle même, lui dis-je, une explication singulière donnée à cet abandon. — Je la connais votre explication! reprit-elle en riant; on a prétendu que j'étais jalouse de Beauvallet dans *Polyeucte*. Moi! jalouse de Beauvallet!... comme c'est vraisemblable! La vérité, c'est que si je cessai quelque temps de représenter Pauline, c'était par respect pour elle! Oh! je suis une fille plus bizarre que vous ne le croyez.

« Il y a eu dans ma vie un hasard fatal qui m'a fait rencontrer un homme bas de sentiments et d'idées, mais puissant d'intelligence, et qui prit bientôt sur moi un empire... que j'ai toujours maudit en le subissant. — Pourquoi le subissiez-vous? — Pourquoi? pourquoi? Vous autres, gens d'esprit, vous vous croyez des yeux de lynx, et vous n'êtes que des taupes quand il s'agit de lire dans notre cœur, à nous, femmes et actrices; vous n'y voyez goutte! Il est vrai que nous n'y voyons souvent rien nous-mêmes. Pourquoi je me soumettais à un homme que je haïssais et que je méprisais?

Parce qu'il avait barre sur moi. Parce qu'il avait surpris un secret dont il s'armait contre moi. Parce qu'il m'avait persuadée qu'il pouvait beaucoup pour mon avenir de théâtre. Faut-il tout vous dire? Je ne suis pas bien sûre que sa puissance de perversité ne fût pas une force à mes yeux. Et pourtant, telle était mon aversion pour lui, qu'un jour, à une représentation de *Marie Stuart*, au premier acte, je mis dans ma poche un petit pistolet, avec l'idée bien arrêtée de me pencher vers la loge de baignoire d'avant-scène, où il venait trôner insolemment tous les soirs où je jouais, et de le tuer en pleine représentation ! Quel effet cela aurait fait! »

A ce mot, qui sentait si bien la comédienne, je me mis à sourire. « Je comprends, me dit-elle; vous croyez que tout cela n'est qu'une scène de théâtre que je vous joue... Sachez-le pourtant, ajouta-t-elle avec une force singulière, et croyez-le ! car c'est la vérité pure. Si je quittai brusquement le rôle de Pauline, c'est que je me sentis indigne de le jouer, c'est qu'à un certain moment je fus saisie d'une telle haine contre

moi-même, qu'il me fut impossible de représenter une créature si noble, d'exprimer des sentiments si purs. Ces vers admirables me déchiraient la bouche! Je ne pouvais plus les dire! je ne pouvais plus! »

Son accent était si vrai, si profond, que je cessai de sourire. Elle reprit alors avec une attitude et une voix que je n'oublierai jamais : « Tout cela est bien invraisemblable. Je le sais! Que diriez-vous donc si je vous montrais le fond de mon âme? Vous m'admirez beaucoup, n'est-ce pas? Vous vous extasiez tous en m'entendant. Eh bien, sachez qu'il y avait en moi une Rachel dix fois supérieure à celle que vous connaissez. Je n'ai pas été le quart de ce que j'aurais pu être. J'ai eu du talent, j'aurais pu avoir du génie! Ah! si j'avais été élevée autrement! si j'avais été entourée autrement! Si j'avais vécu autrement! Quelle artiste j'aurais faite! Quand je pense à cela, je me sens prise d'un tel regret... » Elle s'arrêta alors brusquement, mit ses deux mains sur sa figure, la tint ainsi cachée quelques instants, et puis, bientôt, je vis couler des larmes tout le long

de ses doigts. Je restai stupéfait. Qu'y avait-il de vrai dans ce que je voyais? Ses larmes étaient-elles de vraies larmes, ou avait-elle le don de pleurer à volonté? Voulait-elle me tromper, ou se trompait-elle elle-même? L'imagination a une telle part dans les sentiments de ces créatures nerveuses, qu'on ne sait jamais avec elles où commence la vérité et où elle finit. Qu'est-ce qui l'attendrissait? Le regret d'un idéal d'art non réalisé, ou un rôle qu'elle venait de créer en le jouant? Cela l'amusait-il de me duper? Mme Talma a écrit que son émotion dans *Iphigénie* venait, non des vers de Racine, mais du son de sa propre voix en les récitant. En était-il ainsi pour Mlle Rachel? S'était-elle émue elle-même à ses propres accents? Y avait-il calcul de sa part à m'avoir choisi, moi, qui étais à peine un ami, pour cette confidence? Je me perdais en suppositions, et je m'attendais toujours à ce qu'elle allait retirer ses mains de sa figure, m'éclater de rire au visage, et me dire, en voyant mon émotion : « Allons, je suis contente, je vois que j'ai bien joué. » Il n'en fut rien. Elle essuya ses yeux et me

dit très simplement : « Vous en savez plus sur moi maintenant que bien des gens qui croient me connaître. »

Je partis ému, étonné et enchanté. Cette conversation me semblait de bon augure. Si mobile que je la connusse, il me paraissait difficile qu'elle manquât de parole à un homme à qui elle s'était ainsi confiée. Le personnage si noble qu'elle avait représenté un moment devant moi, devait l'engager un peu, ne fût-ce que pour le plaisir de s'être montrée sous un pareil jour. Enfin, j'étais plein d'espoir. Trois jours plus tard, j'apprenais que Mlle Rachel partait pour la Russie, et coupait court aux répétitions de *Médée*.

Le coup fut rude. Une circonstance particulière aggravait ma peine. Il y avait alors une vacance académique, et je comptais sur cette *Médée*, comme sur un de mes meilleurs titres. Le départ de Mlle Rachel ruinait donc mes espérances. Je ne perdis pourtant pas courage. Elle m'écrivit que son voyage ne faisait que reculer notre pièce de trois mois. Je feignis de la croire. On em-

barrasse souvent les gens de peu de foi en ayant l'air d'avoir confiance en eux. Cela les oblige. J'employai mes trois mois d'attente à chercher dans le caractère de cette créature étrange les motifs d'espoir qui pouvaient me rester. Oh! j'ai fait dans ces trois mois-là de grandes études psychologiques. Le lecteur prendra, je crois, quelque intérêt à ce petit voyage de découverte.

II

Mlle Rachel avait des qualités de cœur incontestables. Pas de fille plus affectueuse, pas de sœur plus tendre, pas de mère plus dévouée. Tous ceux qui dépendaient d'elle, tous ceux qui étaient au-dessous d'elle, domestiques, petits employés de théâtre, l'adoraient. Je l'avais vue, à Londres, fondre en larmes en apprenant la mort d'un jeune prince napolitain, enlevé à vingt-trois ans,

et telle fut même la violence de ses sanglots, que son frère, qui était son impresario, craignit que son chagrin ne nuisît à sa voix pour la représentation du soir, et avec la philosophie pratique d'un directeur: « Que diable! ma chère, lui dit-il, nous sommes tous mortels! » Mais je me rappelais aussi l'avoir surprise un jour dans sa loge, en costume de Virginie, et dansant un pas de Mabille. « Oh! mademoiselle Rachel, m'étais-je écrié, pas dans ce costume! C'est affreux! — C'est précisément parce que c'est affreux que c'est charmant, niais que vous êtes! répondit-elle en riant. Voyez-vous, mon cher ami, au fond, je suis une petite saltimbanque! »

Elle disait vrai et elle disait faux. Elle était une petite saltimbanque, et elle était une Virginie. Tragédienne par le visage, par la voix, par la démarche, par l'intelligence, elle était comédienne par l'âme et jusqu'au fond de l'âme. Un jour, au sortir d'une réunion aristocratique, où elle avait pris tous ses airs de grande dame, elle éprouva le besoin de se *désenducailler*, et se livra de-

vant quelques amis à une pantomime de Gavroche. Voilà le signe étrange, caractéristique, de cet être multiple. Tout ce qui *jurait* lui plaisait. Il y avait en elle, mêlé à tout, et surnageant toujours, un fond de titi gouailleur, qui parlait tous les langages, changeait de dictionnaire en changeant d'interlocuteur et ne connaissait pas de plus vif plaisir que de rire des gens et de les attraper.

Le pauvre M. Viennet l'a appris à ses dépens

M. Viennet avait de l'esprit, du talent, une grande loyauté, une brusquerie bourrue qui ressemblait à de la bonhomie, le tout accompagné d'un amour-propre justifié sans doute par son mérite; mais seulement, son mérite et son amour-propre n'allaient pas du même côté. Il était un poète satirique, très applaudi, et il se croyait un grand génie tragique.

Un jour donc, voilà M. Viennet qui tombe dans la loge de Mlle Rachel :

« Mademoiselle, vous ne me connaissez peut-être pas, je suis Viennet.

— Oh! monsieur, répond-elle de sa voix la plus câline... Qui ne connaît pas... Viennet?

— On dit que vous désirez un rôle nouveau?

— Ardemment.

— Je vous en apporte un admirable.

— Vous n'aviez pas besoin d'ajouter d'épithète.

— Pas de flatterie... Je ne veux pas vous vendre chat en poche, moi. Je ne vous demande pas de jouer ma tragédie, mais de l'entendre. Il est vrai que je suis bien sûr que quand vous l'aurez entendue...

— Et moi aussi, j'en suis bien sûre.

— Vous consentez donc à m'écouter?

— Si j'y consens, monsieur Viennet! je suis trop heureuse, permettez-moi de dire... trop fière, que vous ayez pensé à une humble artiste comme moi, pour être votre interprète.

— Hé bien, quand? Demain?

— Demain.

— A deux heures?

— A deux heures. »

Et là-dessus Viennet part triomphant,

mais triomphant sans surprise, avec calme, comme quelqu'un à qui on rend ce qu'on lui doit, et disant à tout le monde : « Elle est vraiment très bien, cette jeune tragédienne! De l'intelligence! Du goût! Du tact! Elle veut absolument jouer ma *Roxane*! »

Le lendemain, à l'heure dite, il arrive : « *Madame est sortie.* » Il revient le surlendemain : « *Madame est malade.* »

Le troisième jour, il sonne, furieux; c'est un valet de chambre qui vient ouvrir.

« Mademoiselle Rachel?

— Si monsieur veut entrer?

— Enfin ! » se dit Viennet.

On l'introduit dans un petit salon, où attendait aussi un jeune homme décoré et de très charmante tournure.

« Monsieur veut-il me donner sa carte, dit le valet de chambre.

— Mon nom suffit : Viennet.

— Je vais voir si madame est visible. »

Le domestique ouvre la porte d'un second salon, et le pauvre poète entend la voix de Mlle Rachel, répondant au valet de chambre :

« M. Viennet ! Dites-lui qu'il m'embête. »

On conçoit la fureur du pauvre poète. Il était tenté de tout briser. Le jeune homme souriait.

« Vous riez, monsieur, lui dit M. Viennet, vous ne savez donc pas que c'est la troisième fois...

— Oh! monsieur Viennet, répond le jeune homme, toujours souriant... Elle vous en ferait bien d'autres si vous étiez son amant. »

Ce souvenir n'était pas fait pour me rassurer, mais en voici un autre qui m'inquiétait plus encore.

Mlle Rachel a eu dans sa jeunesse ce que j'appellerai son âge préhistorique, c'est-à-dire le temps où la société du faubourg Saint-Germain l'avait prise sous son égide comme la prêtresse de l'art. On la conviait à l'Abbaye-aux-Bois, on invitait l'archevêque de Paris pour la lui faire entendre; sa pure renommée semblait un feu sacré autour duquel veillaient les plus grandes dames de France. Une d'elles, qui n'était ni la moins illustre, ni la moins spirituelle, voulant consacrer à tous les yeux son respect pour la

grande artiste, l'emmena avec elle aux Champs-Élysées, en plein jour, en voiture découverte, et avec sa fille sur le devant. Au retour de cette promenade, Mlle Rachel, en rentrant dans le salon, plia le genou devant cette duchesse, et, avec un mélange de mots inachevés et de larmes, elle lui dit : « Oh! madame! une telle preuve d'estime m'est plus précieuse que mon talent!... » L'émotion de la mère et de la fille, se devine. On la relève, on l'embrasse, et, après quelques instants donnés à l'effusion, on se quitte. Ce salon, fort grand, était précédé de deux autres plus petits, qu'on traversait pour y arriver. Mlle Rachel, en s'éloignant, retraversa ces deux pièces, sans s'apercevoir que la jeune fille l'avait accompagnée de quelques pas, par un sentiment de déférence et de sympathie; arrivée à la dernière porte, Mlle Rachel l'ouvre, se retourne, et, se croyant seule, lance du côté du grand salon un de ces gestes de gamin qui fait la nargue aux gens et aux choses.

Par malheur, cette dernière porte avait des panneaux de glace; ces glaces réfléchirent

le geste de l'artiste dans le second salon, où se trouvait encore la jeune fille. Elle le voit et rentre éperdue auprès de sa mère, en se jetant dans ses bras, suffoquée d'indignation. C'est elle-même qui m'a raconté cette scène; et elle était encore tout émue en me la racontant. « Vous prenez cela trop au sérieux, lui disais-je. Elle n'était pas aussi ingrate qu'elle en a l'air. Elle n'était indifférente ni à l'estime ni à l'affection de votre mère. Seulement, quand elle fut arrivée à la porte, le petit diablotin goguenard qu'elle porte dans sa cervelle, est sorti de sa boîte, et a fait la nique à ses très réels sentiments. »

Ainsi parlais-je avec une indulgence philosophique, peut-être pour me rassurer moi-même; mais plus tard, ce petit diablotin, quand j'y pensais, me faisait grand'peur, et j'avais bien raison. A son retour de Russie, Mlle Rachel me déclara nettement qu'elle ne jouerait jamais *Médée*. J'entrai dans une véritable rage. Je lui fis un procès. Je le gagnai. Elle en appela. Je gagnai encore. Elle fut condamnée à six mille francs de dommages-

intérêts, que je partageai entre la Société des auteurs dramatiques, et celle des gens de lettres. Je publiai ma pièce, et, plusieurs éditions rapidement enlevées, permirent à mes amis de l'Académie de la faire valoir comme un titre; j'étais vengé, mais je n'étais consolé qu'à demi; une pièce de théâtre a besoin du théâtre, et je rêvais toujours à la revanche, quand un des plus heureux hasards de ma vie mit sur ma route une tragédienne de génie, Adélaïde Ristori. *Médée*, devenue *Medea*, fut pour mon interprète l'occasion d'un véritable triomphe, où j'eus ma part. Ma tragédie, portée par elle dans toutes les capitales de l'Europe, et même en Amérique, traduite tour à tour en italien, en anglais, en allemand, en hollandais, fut jouée partout, excepté sur le théâtre pour lequel elle avait été faite, et dans la langue où elle avait été écrite. Mais, le résultat le plus inattendu de mon succès fut de me réconcilier avec Mlle Rachel. Par un de ces élans de générosité qui lui étaient propres, elle y applaudit au lieu de s'en irriter; elle me sut gré de m'être défendu, et

vengé de cette façon, même contre elle; cela me grandit à ses yeux, et elle me tendit la main dans une circonstance que je ne saurais oublier.

Elle était au Cannet, mourante. J'y arrivai par hasard. Je courus aussitôt chez elle. J'appris là que ses journées se passaient dans ces alternatives d'illusions et de sombre clairvoyance, qui sont propres aux maladies organiques. Elle disait souvent : « J'espère six heures par jour, et le reste du temps, je désespère. » Ses souffrances cruelles se traduisaient parfois plastiquement en attitudes pleines de noblesse et d'élégance; attitudes dont elle avait conscience, car jamais, même au milieu des plus violents troubles de l'âme ou du corps, les grands artistes dramatiques ne cessent de se voir; ils se sont à eux-mêmes un éternel spectacle. Si réel que soit leur désespoir, ils y assistent. Mlle Rachel se sentait élégante dans ses poses de jeune malade; elle se faisait l'effet d'une belle statue de la douleur.

Trop souffrante pour me recevoir, lorsque je me présentai, elle me fit dire que ma vi-

site la touchait singulièrement, et qu'elle me priait de revenir.

Quand je revins, sa sœur me remit une lettre d'elle, dictée pour moi, toute pleine de termes d'affection, de regrets du passé, et se terminant par cette phrase qui m'émut doublement, et par sa confiance en moi, et par le reste d'espérance qu'elle trahissait. « A bientôt, nous nous reverrons ici, ou à Paris. Vous êtes l'auteur qui faites le mieux aujourd'hui les personnages de femme, promettez-moi que vous m'écrirez mon rôle de rentrée. » Trois jours après elle était morte. Heureusement elle n'était pas morte tout entière. On se rappelle ses touchantes larmes à la répétition d'*Adrienne*, sa crainte de mourir jeune, et cette mélancolique parole : « *Bientôt, il ne restera plus rien de celle qui fut Rachel.* » Elle se trompait ; il reste quelque chose d'elle ! Il y a un rayonnement autour de son nom ! On l'associe volontiers à celui d'une autre jeune et sublime artiste, enlevée comme elle avant l'âge : On dit : Rachel et La Malibran.

CHAPITRE II

DEUX CONSEILLERS DRAMATIQUES

De tous les ouvrages de l'esprit, ceux qui réclament le plus le conseil, ce sont les ouvrages dramatiques. Pourtant on répète souvent aux jeunes auteurs : « Ne consultez pas trop. Restez vous-mêmes. Craignez qu'on ne porte atteinte à votre originalité. » A quoi je réponds par l'exemple de Molière, consultant avec fruit, non seulement sa servante, mais le prince de Condé. Quand les trois premiers actes de *Tartuffe* furent achevés, Molière les lut au prince. « Il manque une scène dans votre pièce, Molière. — Laquelle, prince? — On va vous accuser d'impiété; répondez d'avance à la critique en marquant la diffé-

rence entre les faux et les vrais dévots. » De là naquit l'admirable tirade :

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves.

Il me semble que ce qui a été utile à Molière n'est inutile à personne. D'ailleurs les faits mêmes tranchent la question. Les poèmes, les romans, les livres d'histoire ou de morale arrivent directement de l'auteur aux lecteurs. Son travail est fini quand il écrit au bout de son manuscrit le mot *Fin*. Mais pour l'auteur dramatique, il n'est qu'à moitié route. Le livre est une œuvre absolue ; le drame est une œuvre relative. Il a deux naissances. A la première, son seul père est l'auteur ; mais à la seconde, quand il sort des langes du manuscrit pour paraître sur la scène, que d'intermédiaires n'y a-t-il pas entre lui et le public ! Les censeurs, les directeurs, les acteurs, les spectateurs des répétitions générales, sont autant de conseillers avec qui l'auteur discute, défend, défait, refait ses pièces. Interrogez les maîtres les plus habiles, ils vous diront tout ce qu'ils doivent au conseil.

Malheureusement rien de si rare qu'un bon conseiller dramatique. Ni la distinction de l'esprit, ni la culture de l'intelligence, ne suffisent à ce rôle. J'ai vu des hommes d'un mérite réel, des écrivains remarquables, dont le jugement sur un livre avait force d'arrêt, et qui, à l'audition d'une pièce de théâtre, émettaient des opinions sans nulle valeur. En revanche, j'ai connu des hommes du monde, fort peu lettrés, et dont l'impression était infaillible. Pourquoi? C'est qu'il s'agit là, avant tout, d'intuition, d'instinct, je dirais presque de divination. Quand on vous lit une pièce, vous n'avez pas à l'apprécier telle qu'elle est, mais telle qu'elle sera. La scène la transformera ; il faut donc, en l'écoutant, la voir d'avance sur la scène; il faut deviner ce que lui ôtera ou lui ajoutera la perspective; il faut, par une sorte de prescience, entrer dans les préventions, dans les susceptibilités de cet être nerveux et multiple qu'on appelle le public. Telle phrase qui passe inaperçue devant trois ou quatre auditeurs, prend tout à coup, dans une grande salle, des proportions énormes. Par-

fois aussi, le succès est une affaire de latitude ; ce qui réussit dans un quartier tomberait dans un autre. Il faut en tenir compte. Et l'interprétation ! et les circonstances ! et la mobilité des jugements ! Hoffmann, l'ancien et très spirituel rédacteur du *Journal des Débats*, rencontre un de ses amis, à quatre heures, le jour de la première représentation de sa pièce : *les Rendez-vous bourgeois*. « Viens donc avec moi, ce soir, lui dit-il, voir une pièce qui sera sifflée... trois cents fois de suite. » Un vrai conseiller dramatique prévoit même les succès qui sont des lendemains de chute.

Ma bonne chance m'a permis d'en connaître deux éminents. Le premier porte un nom illustré par un autre, mais à l'éclat duquel il a contribué : c'est Germain Delavigne.

Quelle aimable et originale figure que celle de Germain ! Un grand nombre de comédies charmantes sont signées de lui ; pas une de lui seul. Il était incapable de faire une pièce sans collaborateur, non par stérilité d'esprit, je n'en ai pas beaucoup connu de plus fins,

de plus féconds, de plus pleins d'idées de détail et d'idées d'ensemble, mais sa chère paresse l'empêchait d'accomplir à lui tout seul la rude besogne de l'enfantement dramatique. Personne qui ressemblât moins à l'alouette de La Fontaine :

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.

Bâtir un nid? soit, mais à la condition qu'un autre y mettra son œuf. Pondre? soit, pourvu qu'un autre couve. Couver? soit, si un autre fait éclore. Et surtout, rien de fait à la hâte. Il lui était impossible de se presser. Son imagination n'était pas la folle du logis ; elle en était la bonne petite fée, tranquillement active, faisant beaucoup de besogne avec très peu de bruit.

Son frère Casimir et lui avaient connu Scribe au collège. Une fois libres, les trois amis se réunissaient chaque jeudi, et, au dessert, on se communiquait les plans de travail. Casimir apportait un canevas de tragédie, Scribe une idée de vaudeville ; Ger-

main apportait, lui, son goût exquis et sa part d'invention dans les pièces des deux autres. Avec sa bonne figure rouge et placide, son sourire spirituel, il jouait le rôle de Chapelle dans les soupers d'Auteuil, ou plutôt, entre ses deux ardents amis toujours en gestation, il était à l'état de père suppléant, donnant une idée à celui qui avait besoin d'une idée, un mot spirituel à celui qui demandait un mot spirituel, un conseil quand il fallait un conseil, et mettant à leur disposition son immense lecture. « *Je vais feuilleter Germain* », disait Casimir, quand il cherchait un renseignement historique, anecdotique ou artistique, et aussitôt le livre vivant répondait, s'ouvrant de lui-même à la page demandée. Le contraste de caractère des trois amis était écrit dans leurs habitudes de travail : Casimir travaillait toujours en marchant, Scribe toujours assis, et Germain toujours couché. A peine sorti de son lit, il s'installait sur un canapé. Il vivait sur le dos comme un Oriental; seulement, au lieu de fumer, il prisait, et au lieu de rêver, il lisait.

Un petit fait montrera ce rare conseiller en action.

Scribe lui apporte sa pièce de *Geneviève, ou la Jalousie paternelle.* Il s'agit, comme on sait, d'un père qui éconduit tous les prétendants à la main de sa fille, parce qu'il ne peut se décider à se séparer d'elle. La lecture finie, Germain dit à Scribe : « Ta pièce est impossible. Le père est un pur égoïste qui sacrifie tout à lui ; *il n'aime pas sa fille.* »

Scribe remporte sa pièce, et huit jours après, nouvelle lecture de la comédie corrigée. « Oh ! cette fois, s'écria Germain, ton père est bien plus impossible encore ; *il l'aime trop.* » Mot profond d'où sortit la troisième et dernière forme de ce petit chef-d'œuvre de délicatesse, qui s'appelle *Geneviève.*

Les dîners du jeudi n'étaient pas seulement des séances de consultation ; on échangeait des sujets, on se prêtait des dénoûments. Un jour, Casimir arrive consterné ; il ne pouvait venir à bout de son cinquième acte de l'*École des vieillards;* la situation finale lui manquait.

« Attends, lui dit Scribe; j'achève en ce moment un vaudeville intitulé *Michel et Christine*, et je me tire d'affaire à la fin par un moyen fort ingénieux; ce moyen va parfaitement à ta pièce, prends-le. — Et toi? — Moi, je le garderai. — Mais le public? — Le public? Il n'y verra rien. Personne n'ira s'imaginer que le dénoûment d'un petit vaudeville en un acte soit celui d'une grande comédie en cinq actes et en vers. Prends sans inquiétude, et je garde sans remords. » Scribe avait deviné juste, aucun critique ne s'aperçut de la ressemblance; seulement le dénoûment du vaudeville parut charmant, tandis que celui de la comédie parut faible. Un fil suffit pour nouer un petit acte, et il faut le délier d'une main légère; mais une grande œuvre demande plus de vigueur dans la solution comme dans la conception.

Ces aimables échanges donnèrent lieu à un autre fait dramatique très curieux. Casimir avait en tête une comédie en deux actes, vive, gaie, amusante, et fondée sur un malentendu diplomatique : un jeune homme, envoyé dans un petit État d'Allemagne, pour

y chercher un costume de bal, est pris pour un grave messager politique. Le même jour arrivent Scribe et Germain, apportant au menu dramatique du jeudi un projet qui les enchantait; c'était l'histoire d'une jeune princesse de dix-huit ans, qui, jetée avec sa grâce, sa coquetterie, sa finesse, son ignorance, et une tendre passion dans le cœur, au milieu de toutes les intrigues politiques d'une petite cour, navigue parmi tous les aspirants à sa royale main, avec autant d'adresse et plus de gaieté que Pénélope. Les deux plans ont un même succès, et les trois amis se séparent, entendant déjà les bravos qui attendaient les deux pièces. Quelques jours s'écoulent. Lettre de Casimir à Scribe : « Mon cher ami, je ne fais que rêver à ta princesse. J'en suis amoureux. Donne-la-moi. Mon diplomate a paru te plaire, prends-le. Changeons. — Soit, dit Scribe, changeons. » Mais qu'arriva-t-il? Que l'idée de Casimir devint le *Diplomate* et que l'idée de Scribe et de Germain devint la *Princesse Aurélie*, c'est-à-dire que Casimir avait échangé un succès pour une chute. A quoi Scribe disait :

« Nous aurions eu, Germain et moi, le même succès avec la *Princesse Aurélie* qu'avec le *Diplomate*, parce que nous l'aurions faite en deux actes et non en cinq, et que nous l'aurions écrite en prose et non en vers. Ce sont les vers qui ont perdu Casimir. Il les fait trop bien, il en a trouvé de trop jolis, l'étoffe était trop mince pour les broderies, l'habit a craqué ! Voilà ce que c'est que d'être poète ! » Puis il ajoutait gaiement : « Ce malheur-là ne m'arriverait jamais à moi ! »

Un dernier trait achèvera de peindre cet amical et spirituel trio.

Au temps où ils étaient encore obscurs, les trois amis allaient souvent terminer leur soirée au Théâtre-Français : « Ah ! se disaient-ils, si nous pouvions jamais être joués là !... » Quelques années après, ils allaient encore dîner ensemble et finir leur soirée au Théâtre-Français. On donnait l'*École des vieillards* et *Valérie*. Le nom de Germain Delavigne n'était pas sur l'affiche, mais son esprit était dans les deux pièces. Il resta toujours le premier ministre consultant de Scribe, même après la cessation des dîners

du jeudi, car ils cessèrent : ils cessèrent le jour où les deux Delavigne se marièrent : je dis le jour, car ils se marièrent le même jour, ce qui fit dire au roi Louis-Philippe ce joli mot. Les deux frères vont lui annoncer leur changement d'état : « Nous nous marions tous les deux, jeudi, sire. — Ah! — A la même heure. — Ah! — Dans la même église. — Ah! Et avec la même femme? »

I

Notre second conseiller est digne aussi d'une place parmi les petits portraits du dix-neuvième siècle.

Le 5 juin 1879, mourut à Paris un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, dont quelques courts articles nécrologiques apprirent à la fois au public la mort et la vie. Il s'appelait M. Mahérault.

Qu'était M. Mahérault? Un inconnu qui

mérite, à trois titres différents, qu'on le connaisse. Il fut tour à tour et tout ensemble, administrateur éminent, conseiller dramatique de grande valeur, et collectionneur émérite.

Entré très jeune au ministère de la guerre, M. Mahérault s'éleva successivement, et par ses seuls services, aux postes les plus importants. Le duc d'Orléans, frappé de sa haute capacité administrative et de ses vues sur les réformes militaires, lui dit un jour : « Monsieur Mahérault, vous serez mon ministre de la guerre. »

La mort du prince coupa court à ces brillantes espérances.

En 1848, la République le trouva chef de division et le nomma secrétaire général, ce qui lui valut cette jolie lettre de Scribe :

« Mon cher secrétaire général,

« Vive la République! et ma femme! et la tienne! et Lisbeth! et toute ta famille, qui est la nôtre, et nous remercions le gouvernement actuel, qui paye les dettes de la monarchie. A toi sous tous les règnes.

« E. Scribe. »

En 1851, le général Saint-Arnaud voulut le comprendre dans la réorganisation du Conseil d'État, à une seule condition, c'est qu'il paraîtrait le soir à l'Élysée, à la réception du prince-président.

Mahérault répondit : « Si je n'ai pas de titres, cette visite ne m'en donnera pas; si j'en ai, comme je le crois, la visite est inutile et la condition blessante; je n'irai pas à l'Élysée. » Il n'y alla pas et il ne fut pas nommé. Tel était l'homme public.

Quant à son second rôle, celui de conseiller dramatique, il ne le joua qu'au profit d'un seul auteur; mais il le joua en conscience. On peut dire que la gloire de Scribe fut un état pour Mahérault. Chaque matin, si pressée que fût sa besogne administrative, Mahérault montait chez Scribe en allant au ministère, et, bien entendu, le trouvait toujours au travail. La visite n'était le plus souvent que de quelques minutes; le temps d'entrer, de lui dire bonjour, de porter les yeux sur la page commencée, de respirer l'air de ce cabinet, de dire à Scribe : « Cela va-t-il bien ?... » de s'informer s'il n'y avait

pas quelque affaire de directeur de théâtre, de journaux, où Mahérault pût l'aider; puis le voilà parti. Assez souvent même, Scribe ne se dérangeait pas de son travail, ne se levait pas de son bureau, et les yeux toujours baissés sur son papier, tout en écrivant, il se contentait de lui dire : « Ah! c'est toi, bonjour... Ta femme va bien?» Puis il continuait sa scène. Parfois pourtant : « Tu arrives à propos, disait-il... tu sais bien la situation qui m'embarrassait tant hier..., je crois que je la tiens! Écoute!... » La lecture finie : « Eh bien, que dis-tu de cela? C'est bon, n'est-ce pas? » Si Mahérault répondait : « Pas encore. Je ne suis content qu'à demi, et voici pourquoi? — Ah! ah! répliquait Scribe avec beaucoup de calme, eh bien! va-t'en. Je vais examiner qui a raison, toi ou moi, et je te lirai ce soir ce que j'aurai fait. »

D'où venaient donc les titres de Mahérault à une telle confiance?

De son affection sans doute, mais surtout de son éducation, c'est-à-dire de son père.

Si la Comédie-Française veut payer une dette de reconnaissance, qu'elle mette le

buste de M. Mahérault père, dans son foyer, à une place d'honneur, car si le Théâtre-Français existe aujourd'hui, c'est à M. Mahérault père qu'il le doit.

93 avait supprimé le Théâtre-Français, dans une circonstance qui peint l'époque.

On jouait *Paméla*, de François de Neufchâteau. A la huitième représentation, ces deux vers :

Ah ! les persécuteurs sont les seuls condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables,

furent applaudis à outrance (j'espère que ce n'est pas comme bons). Mais un patriote en uniforme, dit la feuille du *Salut public*, se leva du balcon et s'écria indigné : « Pas de tolérance politique! C'est un crime! » Le fameux acteur Fleury répond à l'interrupteur ; le public redouble de bravos. On chasse le patriote en uniforme, et le lendemain, ordre du Comité de Salut public de fermer le théâtre et d'enfermer les comédiens. Mme Roland raconte dans ses Mémoires qu'un soir elle entendit, dans les couloirs de la prison, un grand bruit de rires et de

chants : c'étaient les comédiens du Théâtre-Français qui arrivaient, le soir de la représentation de *Paméla* et de l'*École des bourgeois;* ils étaient accusés de modérantisme, d'incivisme, voire même de conspiration royaliste, pour avoir joué la réactionnaire *Paméla*. Ils prenaient leur prison si gaiement que l'un d'eux disait : « Comme nous avons bien joué ce soir ! Cette menace d'incarcération nous avait mis en verve !.... Nous faisions la nargue à nos brutes de dénonciateurs ! Nous serons peut-être guillotinés, mais c'est égal, c'était une belle représentation ! » Il n'y a que des artistes français pour se mettre en verve sous ce prétexte-là.

Une fois le régime de la Terreur fini, le Directoire établi, et François de Neufchâteau ministre, il n'eut qu'une idée, reconstituer le Théâtre-Français. Il le lui devait bien. Mais qu'était alors le Théâtre-Français ? Plus rien qu'un nom. Renversé par la Révolution, il s'était fragmenté en trois théâtres inférieurs : trois troupes, trois entrepreneurs, trois ruines.

Les faillites se succédaient. En apparence,

rien donc de plus simple que de rapprocher ces membres longtemps unis, aujourd'hui séparés et souffrant d'être séparés. En réalité, il n'y avait rien de plus malaisé que cette réunion. Des difficultés de toutes sortes y faisaient obstacle. Difficultés matérielles : plusieurs des anciens acteurs et quelques-uns des plus éminents étaient partis pour la province et même pour l'étranger. Difficultés politiques : les passions les plus ardentes les divisaient : les uns étaient républicains, les autres royalistes, tous enragés. La charmante Mlle Contat, que les souvenirs les plus chers rattachaient à la monarchie, disait : « J'aimerais mieux être guillotinée de la tête aux pieds que de paraître sur la scène avec ce jacobin de Dugazon ». Puis venait la grosse question des vanités. Plus d'un, en entrant dans un théâtre secondaire, était devenu premier rôle. Les sous-officiers étaient passés capitaines et les capitaines, colonels. Or, nous avons bien vu, de notre temps, un futur maréchal de France consentir à redescendre au rang de simple divisionnaire dans l'armée, dont il était, la

veille, le général en chef. Mais l'armée des comédiens ne connaît guère ces abnégations-là. Une doublure qui est devenue chef d'emploi accepter de redevenir doublure! Une étoile, rentrer volontairement dans le pâle groupe des nébuleuses, jamais! Enfin, l'intérêt aussi faisait difficulté; les appointements étaient plus aléatoires, mais beaucoup plus considérables dans les théâtres de passage: tel premier sujet n'avait signé avec un entrepreneur, qu'avec une garantie solide pour la totalité de ses appointements, de façon que le théâtre se ruinait peut-être, mais que l'acteur ne se ruinait pas. Comment donc lever tant d'obstacles, satisfaire tant de prétentions opposées, faire taire tant de passions rivales, concilier tant d'intérêts contraires? Il n'y fallait pas moins qu'un miracle. Ce miracle, c'est M. Mahérault père qui l'accomplit. François de Neufchâteau lui remit pleins pouvoirs et se déchargea sur lui de tout le travail. Mahérault se mit à l'œuvre avec passion. L'acteur Saint-Prix lui dit : « Vous entreprenez une tâche impossible; vous ne connaissez pas la race des

comédiens : ils vous feront mourir à coups d'épingles. — C'est moi qui les ferai revivre, répondit M. Mahérault. Je veux que le Théâtre-Français soit une œuvre nationale; je veux que les artistes soient chez eux, et que la maison s'appelle la Maison de Molière, de Corneille et de Racine. » Il le dit, et il le fit.

Le 11 prairial, an VII (30 mai 1799), s'étala sur les murailles de Paris cette affiche : « Réouverture du Théâtre-Français : *le Cid* et *l'École des maris* ». La vue de cette affiche paya M. Mahérault de toutes ses peines, et il n'en voulut pas d'autre prix.

Élevé par un tel père, on devine ce que fut l'éducation du jeune Mahérault. Il avait la passion du théâtre dans le sang. On le conduisit au spectacle pour la première fois à deux ans. Il eut pour parrain Marie-Joseph Chénier, un auteur dramatique, et pour marraine Mme Vestris, une tragédienne. Il fit ses classes à la fois au collège de Navarre et dans les coulisses de la Comédie-Française. Il vécut, il grandit, entre Talma, Fleury, Molé, Mlle Contat. Pendant douze

ans, il n'y eut pas un grand succès sur la scène française qui ne fît écho dans cette tête d'enfant. Ne semble-t-il pas qu'il ait été prédestiné à l'emploi de conseiller dramatique? Mais ce qui le caractérise, c'est qu'il y porta tout ensemble son goût de dilettante, et son esprit méthodique et précis d'administrateur.

Mahérault était l'antithèse de Germain. Germain n'écrivait jamais son avis, Mahérault l'écrivait toujours. La brièveté était le propre des jugements de Germain ; sa paresse s'accommodait de sa concision, et un mot suffisait à sa finesse. Mahérault ne se contentait ni d'une seule audition pour se faire une opinion, ni d'une seule ligne pour l'exprimer.

Scribe le savait bien, et sa pièce finie, lue, il la lui donnait.

Alors commençait le véritable conseil de Mahérault, le conseil, la plume à la main.

J'ai là, sous les yeux, une liasse de papiers portant pour titre : « Observations faites par moi à Scribe, sur ses pièces, avant la représentation ».

Il ne s'agit pas moins que d'analyses contenant chacune dix pages, douze pages; j'en ai vu une de vingt-cinq pages.

Mahérault suit l'ouvrage acte par acte, scène par scène, personnage par personnage, presque ligne par ligne... Pas une contradiction qu'il ne relève, pas une erreur qu'il ne signale, je dis qu'il ne signale, je devrais dire qu'il ne poursuive, car il porte dans ses fonctions, l'implacabilité de l'honnête chef de division, en face d'une erreur de chiffre. Sa sincérité va parfois jusqu'à la dureté. « Ces couplets sont d'une faiblesse désespérante : ni trait, ni pensée! La mauvaise prose qu'ils remplacent valait encore mieux! » Voilà bien la rudesse de commerce que réclamait Montaigne dans une amitié véritable! J'honore beaucoup Mahérault pour cette sincérité, mais j'avoue que je n'admire pas moins Scribe. Il fait exception là, comme partout.

Les auteurs qui consultent, se divisent en trois classes : les humbles, qui doutent toujours d'eux; les vaniteux, qui n'en doutent jamais, et les habiles, les hommes forts,

qui écoutent tout, apprécient tout et utilisent tout. A la première critique, les humbles s'écrient : « Oh ! comme vous avez raison! comme c'est mauvais! » Et les voilà tout prêts à condamner l'œuvre entière et à la jeter au feu ! Il faut toujours leur sauver leur *Énéide* des mains. Classe peu nombreuse.

Les vaniteux s'étonnent, sourient dédaigneusement, ou s'irritent. Ce sont les petits-fils d'Oronte. Ancelot était un type du genre. A la lecture d'une de ses comédies, un auditeur, après l'avoir accablé de : *Délicieux! exquis! charmant!* a l'audace de glisser timidement : « Le second acte est peut-être un peu trop long. — Je le trouve trop court », répond vivement Ancelot.

Viennent enfin les maîtres. Demander des conseils, les écouter, savoir tirer parti même d'un mauvais avis, entendre le silence, lire sur la physionomie, faire la part du caractère et de l'esprit de chacun de ses conseillers, *juger ses juges*, enfin; telle est la marque des hommes supérieurs. Quelques courts fragments de la correspondance des deux

amis montreront comment l'un conseillait et comment l'autre écoutait :

« Séricourt, 24 septembre 1842.

« J'ai refait en entier, totalement en entier, le quatrième acte, et beaucoup changé les autres. Veux-tu ou peux-tu encore les entendre, si ce n'est pas trop abuser de ton amitié? »

« Séricourt, octobre 1845.

« Mon second volume (il s'agissait d'un roman) sera achevé dans trois jours. Je te le porterai à Paris, pour qu'il reste quelque temps en pension chez toi. Le premier volume s'est trop bien trouvé de tes soins, pour que son frère ne les réclame pas.

« J'ai lu, depuis ton départ, toutes les observations sur mes trois actes, c'est-à-dire presque toutes, car tu as fait là, mon pauvre ami, un travail prodigieux, et, comme tout ce que tu fais, consciencieux. Dans tout ce que j'ai vu, tu as parfaitement raison; toutes tes notes sont d'un goût excellent, d'une critique très judicieuse, et je ne sais maintenant si je dois t'en remercier, car me voilà obligé d'y faire droit, ce qui sera encore un très long travail. »

Mahérault, outre son fin esprit critique, porta dans son rôle de conseiller deux qualités essentielles; il ne vous conseillait jamais que ce que vous étiez capable de faire. Je l'en

félicitais toujours, et je lui citais à ce sujet une bien jolie anecdote que m'a racontée M. Guizot sur Gouvion-Saint-Cyr :

« Le général *** commandait en chef en Espagne, Gouvion Saint-Cyr en second. L'ennemi serrait de près notre corps d'armée. Fallait-il livrer bataille ou battre en retraite? Le conseil de guerre s'assemble. Gouvion Saint-Cyr opine vivement pour la retraite; son avis l'emporte. Une heure avant le moment fixé pour le départ, le général en chef, dans une reconnaissance, est blessé d'un éclat d'obus. Gouvion Saint-Cyr prend le commandement, et immédiatement il contremande tous les plans de retraite, engage la bataille et la gagne. « Pourquoi donc, lui dit-on, l'avez-vous déconseillée ce matin au général en chef? — Parce qu'il l'aurait perdue. »

La seconde qualité de Mahérault était d'appartenir à ce que j'appelle les conseillers *inventifs*, c'est-à-dire à ces esprits à la fois actifs et sensés qui, *sans jamais se substituer à vous*, vous poussent dans votre propre voie et complètent votre propre idée. Un jour, à

la lecture d'*Adrienne Lecouvreur*, Mahérault nous dit : « Il manque un personnage dans votre pièce. — Eh! où veux-tu, répondit Scribe, que nous le mettions, ton personnage de plus ? — A la place d'un autre ! — Comment? — Vous avez un duc d'Aumont qui joue un rôle assez insignifiant. Ce n'est rien qu'une caillette de cour. Pourquoi ne pas le remplacer par un petit abbé? — Admirable! s'écrie Scribe, voilà une vraie figure du dix-huitième siècle. Une actrice, une princesse, un héros et un abbé, le tableau est complet. » En effet, cette seule figure jetée dans l'action métamorphosa toutes nos scènes de second plan. La galanterie, le caquetage, l'amour, tout prit couleur dans sa bouche, et il courut, il bourdonna à travers la pièce, comme une chose ailée. « Nous vous devons des droits d'auteur, » disions-nous en riant à Mahérault.

S'il s'entendait si bien en théâtre, c'est qu'il aimait follement le théâtre. Il avait commencé, comme je l'ai dit, à y aller à deux ans, et il y allait encore à plus de quatre-vingts. Scribe lui avait fait donner

ses petites et ses grandes entrées partout; on le voyait partout : opéras, comédies, vaudevilles, mélodrames, représentations, répétitions, il ne laissait rien échapper. Il arrivait toujours au lever du rideau. Chez lui, les jours de théâtre, le dîner était servi plus tôt, tant il craignait de manquer une scène.

Un jour, à la répétition d'une pièce de son gendre, M. de Najac, — il avait alors quatre-vingt-deux ans, — il enjamba un banc si lestement que M. Saint-Germain, qui a autant d'esprit en causant qu'en jouant, dit à l'auteur : « Je viens de voir votre gamin de beau-père qui sautait du parterre dans l'orchestre ». A la fin de sa vie, son docteur lui défendant quelquefois les sorties du soir, son gendre était tenu, à chaque première représentation, d'entrer dans sa chambre après le spectacle, fût-il minuit, et de lui donner le détail de la soirée; il ne pouvait pas attendre au lendemain.

Ce qui le maintint ainsi jeune de corps comme d'esprit jusque dans la vieillesse, ce n'était pas certes la vigueur corporelle, il

avait juste assez de substance musculaire pour qu'elle le portât sans qu'il eût peine à la porter ; ce fut une seconde passion, qui ne fit souvent qu'une avec la première, une passion ardente et saine comme la chasse, la passion du collectionneur.

II

Les collectionneurs millionnaires ont sans doute droit à ce qu'on les considère ; j'en sais qui sont de très fins connaisseurs ; mais il leur manque toujours les deux grands signes du collectionneur : la peine et le sacrifice. Ce n'est souvent chez eux qu'affaire de vanité. Ils chargent quelqu'un d'avoir du goût pour eux ; ils fournissent l'argent, le mandataire fournit la science, et les voilà promus au noble titre d'amateurs. Mais conquérir pièce à pièce, jour à jour, année par année, un ensemble d'objets d'art qui con-

stitue lui-même une œuvre d'art; découvrir ce qui est inconnu, deviner ce qui est méconnu, remettre en lumière des ouvrages ou des talents oubliés, refaire parfois tout un côté d'une époque, courir, chercher, comparer, consulter, prendre sur son repos, prendre sur ses besoins et arriver enfin, comme M. Sauvageot par exemple, après quarante ans de travail, à économiser une collection de plusieurs cent mille francs sur ses appointements qui n'étaient que de quatre mille; oh! voilà qui mérite sympathie et respect, car cela veut dire science, patience, passion et goût. Or Mahérault, qui n'a guère eu toute sa vie d'autre fortune que sa place, a laissé une collection tout à fait rare, de dessins, d'estampes et de gravures du dix-huitième siècle. C'est là qu'il s'était cantonné, et il s'y était fait un petit coin à part, toujours dans ce qui regarde le théâtre.

C'est lui qui, dans la belle collection de costumes de Martinet, a dessiné, car il dessinait fort agréablement, cinquante ou soixante portraits des principaux artistes de

Paris dans leurs plus beaux rôles. Je trouve cette jolie note dans ses papiers :

Mes dessins à la sépia.

Scène du fauteuil dans le *Mariage de Figaro*;
Scène du 4e acte de *Henri VIII*, de Chénier;
Scène du 4e acte de *Charles IX*, de Chénier;
Scène du 2e acte de la *Mort de Henri IV*, de Legouvé.

A la suite de ces indications se trouve leur prix de vente :

Charles IX, 25 francs;
Philippe II, 25 francs;
Henri IV, 25 francs.

Total : 75 francs. Le chiffre n'est pas bien élevé, mais comme il est éloquent! Comme il raconte bien l'épargne, sou à sou, du collectionneur pauvre! Certes, Mahérault trouva dur de vendre ses œuvres personnelles à si bas prix, mais il guettait sans doute l'œuvre d'un autre, et ces 75 francs l'ont comblé de joie en lui permettant d'acheter quelque dessin de maître qui vaut peut-être aujourd'hui 300 francs. Combien de

fois s'est-il rencontré avec Sardou, chez les possesseurs d'estampes du dix-huitième siècle! Pas un amateur qu'il ne connût, pas un riche portefeuille qu'il ne visitât, pas un catalogue qu'il n'étudiât et n'annotât, pas une vente où il n'assistât. On le rencontrait dans tous les coins de Paris, toujours pressé, pâle, long, mince, tout semblable avec sa barbe blanche, ses yeux bleus, à la fois interrogateurs et myopes, son paletot à moitié boutonné, à un des personnages de sa collection, à un ancien portrait d'artiste, à un caractère. C'en était un! Sait-on quel était le but inconnu vers lequel il courait toujours, l'idée qu'il poursuivait et qui le poursuivait sans cesse? L'idée de sa vente future.

Le jour de la vente est, pour le collectionneur, le jour du jugement dernier. C'est elle qui le classe parmi les connaisseurs ou parmi les dupes. C'est elle qui justifie ou condamne les sacrifices faits par lui à sa passion. Le collectionneur ne rogne pas seulement sur ses dépenses personnelles; j'en ai connu (non pas Mahérault), qui, pour

nourrir leur collection, ont fait un peu jeûner leur famille. Ils se disent à eux-mêmes, pour excuse, que, le jour de la vente, la collection, en sœur fidèle, rapportera à la succession dix fois plus qu'elle n'avait reçu.

Mahérault disait souvent à sa fille : j'espère que je te laisserai une belle vente.

Elle eut lieu un an après sa mort. Je m'imagine que ce grand jour venu, l'ombre de Mahérault, qui doit être bien diaphane, si notre ombre ressemble à notre corps, a trouvé moyen de se glisser dans cette salle des commissaires-priseurs, où il a passé tant d'heures dans sa vie, et qu'elle aura tressailli d'orgueil et de joie, en entendant proclamer ce chiffre admirable : *quatre cent vingt-cinq mille francs !* Ce fut certainement un de ses meilleurs jours de paradis!

CHAPITRE III

MES DÉBUTS AU COLLÈGE DE FRANCE

HISTOIRE MORALE DES FEMMES

Nous avons plusieurs patries. D'abord la grande, l'*alma parens*, celle qui réunit dans son sein tous les fils de la même race, tous les rejetons du même sol, tous les enfants qui parlent la même langue.

Vient ensuite la seconde, la ville natale. Pour moi, si je suis Français jusqu'au fond de l'âme, je me sens Parisien jusque dans la moelle des os.

Vient enfin la troisième, qui n'existe que pour quelques privilégiés, *la maison*. Tout civilisés qu'ils se proclament, la plupart des

hommes d'aujourd'hui sont des nomades. Emportés ici et là par leurs passions, par leurs intérêts, ils promènent leur vie de pays en pays, de ville en ville, de quartier en quartier, de rue en rue; leur logis est une tente.

J'ai été plus heureux.

Je suis né en 1807, dans l'appartement que j'occupe en 1887. Mon cabinet de travail était le cabinet de travail de mon père. J'ai marché à quatre pattes dans ce salon où j'ai vu mes enfants et mes petits-enfants jouer, grandir, avoir dix ans, avoir quinze ans, avoir vingt-cinq ans, et la place où s'assied ma fille, est celle où s'asseyaient ma mère et ma femme. Il n'y a pas jusqu'à la salle à manger qui n'ait son souvenir. Le poêle est surmonté d'une statue en plâtre, de Houdon, *la Frileuse*, qui s'y chauffait déjà du temps de mon père et de ma mère. Du haut de son piédestal, elle a présidé, comme une sorte de divinité lare, à toutes les fêtes qu'ont données mes parents; et ma mère avait le génie des fêtes. J'ai hérité ce goût de ma mère. J'ai réuni quelquefois à ma table, plusieurs

des personnages illustres de notre temps, de façon que ma *Frileuse* a vu en quatre-vingts ans passer tour à tour M. de Fontanes et M. Guizot, Lemercier et Sardou, Picard et Augier, Dickens et Labiche, Mlle Contat et Mme Ristori... J'en passe, et non des moindres. Sous le nom de ma *Frileuse*, on pourrait écrire de jolis mémoires : *les Mémoires d'une statue.*

Enfin, le croirait-on ? j'ai une quatrième patrie.

En 1834, l'année de mon mariage, j'allai m'établir pour l'été, dans un joli petit village, situé sur les bords de la Seine, entre Corbeil et Melun, et qui s'appelle Seine-Port. J'y demeure encore, je suis le plus ancien bourgeois du village. Oh! comme Scribe a eu raison de me pousser à acheter la petite maison que j'habitais ! Depuis ce jour, ma vie s'est métamorphosée. D'abord j'y ai fait une bien précieuse acquisition, j'y ai acquis un goût de plus, je pourrais dire une passion de plus : l'amour des fleurs. Sans doute je les aimais déjà, mais des yeux et de l'odorat, non du cœur. Depuis ce jour-

là, mes rosiers, mes lilas, mes arbustes, toutes les plantes enfin, sont devenues pour moi autant d'êtres vivants, avec qui j'habite, avec qui je cause, qui me conseillent, qui me consolent, qui me donnent des leçons d'harmonie, de coloris... Je disais un jour à Gounod : « *Venez donc entendre chanter mes glaïeuls!* » Je suis enraciné dans mon petit jardin aussi profondément que les arbres qui y poussent; j'y tiens par les fibres de la douleur comme par celles de la joie. Mes plus grands chagrins, c'est là que je les ai éprouvés! Mes larmes les plus amères, c'est là que je les ai versées! Ce petit bois est tout peuplé pour moi des chers disparus que je pleure encore; mes travaux mêmes, livres ou pièces de théâtre, sont presque tous nés là, sous ces arbres, dans cette petite maison. Elle m'a coûté bien peu et ne vaut pas grand argent, mais on m'en offrirait un million que je le refuserais, car elle fait partie pour moi de la terre natale. Si j'en étais séparé, il me semblerait que je suis exilé.

Eh bien, c'est dans ce Seine-Port que, vers 1844, vint s'établir à côté de moi, et à cause

de moi, un homme dont le nom, immortel pour quelques-uns, reste à demi enveloppé d'ombre pour la plupart; qui a laissé dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, une empreinte ineffaçable d'admiration et de respect, et qui, enfin, a exercé sur moi une si puissante influence qu'elle dure encore aujourd'hui, vingt-trois ans après sa mort · c'est Jean Reynaud.

J'avais eu une grande part dans le mariage de Reynaud. Il m'était reconnaissant de son bonheur. Pour me payer de ce qu'il appelait sa dette, il voulut m'aider dans l'œuvre qui m'intéressait le plus; il se fit avec moi, pendant trois ans, le maître de mon fils et de ma fille. Quel maître! Ces trois ans changèrent notre amitié en intimité fraternelle. Je le consultais sur mes travaux. Il me parlait de l'*Encyclopédie nouvelle*, dont il était alors le directeur. Un matin il entra chez moi en me disant : « Il me faut votre collaboration. — A moi? — Il faut que vous écriviez, pour mon encyclopédie, l'article *Femmes*. — Eh! mon cher ami! m'écriai-je, vous n'y pensez pas! Je suis un faiseur de

pièces de théâtre et de vers. Le métier de philosophe n'est pas le mien. Moi, tomber comme un intrus dans votre grave dictionnaire! Traiter le plus délicat, le plus difficile des problèmes de ce temps, la condition des femmes! Vous n'y pensez pas! — J'y pense si bien, me répondit-il tranquillement, que ce n'est pas seulement pour nous que je vous demande cet article, c'est pour vous. Souvent nos amis nous connaissent mieux que nous-mêmes. Je vis avec vous toute la journée, depuis deux ans; depuis deux ans, je vous vois avec votre femme et vos enfants. Eh bien, sans que vous vous en doutiez, *vous vivez ce livre* depuis que vous êtes marié. *Il est en vous*. Pour le faire, vous n'aurez qu'à regarder dans votre cœur et dans votre maison. — Mais, encore une fois, je ne suis pas philosophe. — C'est précisément parce que vous n'êtes pas philosophe que vous ferez là œuvre excellente de philosophie. Aujourd'hui, au milieu de toutes les déclamations discordantes que soulève cette question, au milieu de toutes les folles et malsaines théories de la *femme libre*, nous

avons besoin d'entendre la voix d'un homme de famille, qui soit en même temps un homme d'art. Or, vous êtes précisément cet homme-là. Ne craignez pas que cette étude vous détourne de vos travaux de théâtre et de poésie, elle les fortifiera; car si la question des femmes est le plus sérieux des sujets, il en est aussi le plus pathétique, le plus poétique et le plus charmant. Un dernier mot, mais décisif : vous devez ce travail à votre père; cela fait partie de son héritage. »

Ce dernier argument me persuada; je me mis au travail, et dès le début se révéla à moi un fait imprévu et bon à signaler.

A vingt ans j'avais fait mon droit, je l'avais même très bien fait, mais en grommelant tout bas : Quelle absurdité! Perdre, à me barbouiller la mémoire des Pandectes, des Institutes et du Code, un temps que je pourrais employer si utilement à apprendre une langue de plus, à pénétrer dans une littérature nouvelle! A quoi me serviront mes trois années de droit dans mon métier d'écrivain? Or ce fut précisément l'élève en

droit qui vint en aide à l'écrivain. Ce fut mon étude du code qui donna à mon livre une assise solide. C'est elle qui, au lieu d'un ouvrage simplement agréable et intéressant, me dicta, en faveur des femmes, un travail fondé sur la connaissance approfondie de leurs douleurs réelles, sociales. C'est elle enfin qui me permit, au lieu de les chanter, de les défendre. Ne maudissons jamais une étude sérieuse. Ses fruits, pour être tardifs, n'en sont pas moins certains. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tout ce qui nous instruit, nous sert; la Providence nous forme par toutes sortes de moyens et nous conduit au but par toutes sortes de routes. En éducation, la ligne droite n'est pas toujours la plus courte, ni surtout la plus sûre. En outre, mes qualités d'auteur dramatique, s'appliquant à leur tour à la mise en œuvre de mes recherches, y jetèrent quelque vie, quelque intérêt, et lorsque, deux ans après, mon article parut dans l'*Encyclopédie*, il attira assez l'attention des lecteurs sérieux, entre autres de Béranger, pour que je me décidasse à en faire un livre. Mais tout à coup,

ce livre étant achevé, imprimé, prêt à paraître, éclate la révolution de Février. Reynaud est appelé par M. Carnot au ministère de l'instruction publique comme secrétaire général. Quelques jours après, je reçois ce mot de lui : « Venez tout de suite, c'est pour affaire grave. » J'arrive. « Mon cher ami, me dit-il nettement, j'ai un service à vous demander, peut-être un sacrifice, ou plutôt l'acceptation d'un devoir. — Qu'est-ce ? — Il faut que vous partiez comme commissaire du Gouvernement en province. — Commissaire de Ledru-Rollin ! — Précisément ! » Oh ! pour le coup je me révoltai : « Mais c'est de la folie ! Vous voulez me métamorphoser en homme politique à présent ! Sachez donc que je suis le contraire d'un politique. — Je vous répondrai, me dit-il froidement, ce que je vous ai répondu, il y a deux ans. Je vous connais mieux que vous. Je vous ai vu à l'œuvre dans nos promenades à travers champs et bois. Vous savez parler aux paysans comme aux gens du monde. Pourquoi ? Parce que vous êtes un homme de sympathie. Je suis plus républicain que vous, mais vous êtes

plus démocrate que moi. Il s'agit d'apprivoiser notre pays à la République. Il nous faut des hommes comme vous. D'ailleurs, il n'y a plus à reculer. Si j'avais tiré sur vous un billet à ordre, le payeriez-vous? — Sans doute! — Alors payez, car j'ai signé. Je vous ai promis à Ledru-Rollin, il vous attend. — Je ne puis rien vous refuser, répondis-je avec émotion, mais je ne vous donnerai jamais une plus grande preuve d'amitié. » Me voilà chez Ledru-Rollin. Accueil charmant, à bras ouverts. « La République vous remercie. Quel département voulez-vous? — Je crois, répondis-je, que si je peux être utile quelque part, c'est dans le Loir-et-Cher. — Le Gouvernement se réunit ce soir. Je vous propose, on vous accepte; et demain matin, je vous donnerai vos dernières instructions. »

Le lendemain, à dix heures, j'entrais au ministère. « M. Ledru-Rollin? — M. le Ministre est absent, me répond l'huissier d'un air qui me parut singulier, mais son secrétaire, M. Élias Regnault, attend Monsieur. » Je connaissais beaucoup Élias Regnault. A ma vue, il prend une figure de condoléance, et

me prie de m'asseoir. « Qu'y a-t-il donc, mon cher Élias, lui dis-je, vous paraissez contrarié? — Plus que contrarié, désolé, et le Ministre aussi. — Pourquoi? repris-je vivement, est-ce que ma nomination... — Vous n'êtes pas nommé. — Hein? — Le Ministre a fait hier tous ses efforts au Conseil, mais M. de Lamartine a proposé un autre candidat, en ajoutant que vous n'étiez pas assez républicain. — Et l'on me refuse! m'écriai-je. — Le mot n'est pas juste. On ne vous refuse pas,... mais... — Mais on ne veut pas de moi! Je suis rayé de la liste! Je ne suis pas Commissaire du Gouvernement! Ah! mon cher ami, repris-je en serrant les deux mains d'Élias Regnault, jamais on ne m'a donné une si bonne nouvelle. Jamais je n'ai ressenti une joie pareille. — Comment! reprit-il stupéfait. — Mais j'avais accepté, la mort dans l'âme, par devoir, par amitié pour Reynaud. Et l'on me destitue... avant! Et je suis libre! Vous dites que c'est Lamartine qui a fait biffer mon nom? Je vais lui mettre ma carte. » Et me voilà parti, laissant Élias Regnault absolument abasourdi. Je cours au

ministère de l'Instruction publique, et entrant chez Reynaud : « Mon cher ami, lui dis-je, vous voyez le plus heureux des hommes, on me refuse! — Quoi! » Je lui conte tout, et j'ajoute : « Maintenant, ma récompense. Je me suis dévoué pour vous. Il faut que vous vous employiez pour moi. — Comment? — Vous êtes tout-puissant dans votre ministère, autorisez-moi à *parler mon livre* sur *les femmes* au Collège de France. — C'est fait, » me répond-il. Et le lendemain je lus à l'*Officiel* : « M. Legouvé est autorisé à faire gratuitement un cours au Collège de France sur l'histoire morale des femmes. »

Mon cours s'ouvrit en avril 1848. Le matin de ce jour-là, je me levai avec une grande peur, et une grande joie. Ma joie venait de ce que la salle où je devais parler portait le numéro 8, et que c'était précisément ce numéro 8 où mon père avait professé la poésie latine, quarante ans auparavant; j'étais son continuateur; c'était lui qui m'avait préparé le chemin, et qui me présentait au public.

Ma peur, était de trouver une salle vide, ou un public hostile. A ce moment, sous le

coup de la Révolution, toutes les théories les plus folles couraient les rues, on voyait le bataillon des *Vésuviennes* parcourir le boulevard avec un drapeau rouge ou noir, je ne sais lequel... portant cette devise : *Émancipation des femmes.* A ce moment enfin, on ne pouvait parler sérieusement des femmes, sans faire rire. J'arrive au Collège de France. La cour, le péristyle, la salle, tout était plein d'une foule bourdonnante et tourbillonnante. J'eus grand'peine à arriver jusqu'à ma chaire. J'y montai au milieu d'un tumulte indescriptible. Impossible de prononcer une parole. Les gens qui étaient dehors frappaient à la porte, jusqu'à la briser. Un de ces impatients monte sur une grande échelle, et apparaît en haut d'une des fenêtres de la cour, dont il avait cassé le dernier carreau. On s'imagine les éclats de rire de la salle! Les plus animés du dehors criaient : *Dans la cour! Dans la cour! Qu'il parle dans la cour!* D'autres disaient : *A la Sorbonne! A la Sorbonne! Au grand amphithéâtre!* Le brouhaha dura vingt-cinq minutes. Ces vingt-cinq minutes me furent fort utiles. J'entrai en

conversation avec mon auditoire. Comme ce tumulte n'avait rien que de sympathique, nos échanges de demandes et de réponses étaient paroles de bonne humeur et de gaieté. Rien ne lie comme de rire ensemble. Ce cours, débutant par vingt-cinq minutes de dialogue, nous mit, mes cinq cents auditeurs et moi, en telle familiarité, que ma peur disparut du coup, et quand, au bout de vingt-cinq minutes, je pus enfin prendre la parole, j'étais absolument maître de moi, et un peu maître d'eux. Mon succès fut, j'ose le dire, très réel, même éclatant. Un petit incident m'apprit pourtant à quel auditoire ombrageux j'avais affaire. Le développement de mon sujet m'ayant amené à parler de la *séduction*, je prononçai cette phrase : « On voit beaucoup de pauvres jeunes filles, *séduites par des officiers, par des étudiants.* » A ce mot *étudiants*, s'élève un tolle formidable de murmures, et de sifflets étouffés... Je me tais ; j'attends que le bruit s'apaise,... et une fois le silence rétabli,... je reprends froidement et fortement : « On voit souvent de pauvres filles, entraînées à Paris, et sé-

duites par des officiers, *surtout* par des étudiants. » Tonnerre d'applaudissements ! Ce qui m'apprit une vérité dont je me suis souvent souvenu et souvent servi depuis, c'est que quand on se présente devant une foule, la première condition est d'y arriver avec une opinion assez ferme pour ne jamais reculer devant sa propre pensée. Les hommes réunis respectent toujours une conviction sincère, et on ne leur impose qu'en s'imposant. La fin fut marquée par une scène comique. J'avais fini, et je me levais au milieu des applaudissements pour m'en aller, quand tout à coup, je vois se dresser à quelques pas de moi, et se hisser sur la banquette, un petit vieillard à cheveux blancs, qui m'interpellant avec un geste d'enthousiasme, s'écria : « Bravo! jeune homme! *sic itur ad astra.* » Il continua sur ce ton pendant quelques secondes. Qui était-ce? Le vieux T.....t, cet académicien mendiant, qui fut certes le plus indépendant de tous les membres de l'Institut, car il vendait sa voix à un candidat, et il la donnait à un autre, pour se la faire payer deux fois. Son algarade d'admi-

ration me mit au supplice ! Mais sa vieillesse, son titre de professeur au Collège de France, me défendaient de m'en aller en lui tournant le dos ; et je dus subir son discours, en me contentant de dire à mi-voix aux plus proches auditeurs... « C'est odieux !... » Débarrassé enfin de lui, je me sauve dans mon cabinet de professeur. Il y accourt, et me dit avec une naïveté touchante... « Mon cher ami, je viens de vous rendre un fier service. Prêtez-moi donc cinq cents francs ! » Je lui en donnai vingt, et il partit en me bénissant. Seulement, comme il ne trouvait probablement pas son éloquence assez bien payée, il s'en alla, du même pas, chez une de nos meilleures amies, et voici son entrée en matière : « Vous aimez beaucoup M. Legouvé ? — Oh ! beaucoup. — Eh bien, je viens de lui rendre un immense service. — Lequel ? » Il lui raconte tout, et ajoute : « J'ai pensé que vous seriez heureuse de reconnaître ce que j'ai fait pour lui, et je viens, tout ingénument, vous prier de me prêter cinq cents francs. — Mais il me semble, lui répondit la dame, que ce serait plutôt à lui que vous devriez vous adres-

ser. — J'y ai bien pensé. Mais dans la position où il se trouve... — Quelle position? — Il est dans le plus grand embarras. — Lui! — Poursuivi par ses créanciers. — Lui! — Prêt à être expulsé par son propriétaire. — Qu'est-ce que vous m'apprenez là? Comment, son propriétaire... — Est résolu à le mettre dehors. — Mais c'est un monstre qu'un pareil propriétaire, car ce propriétaire, c'est lui. Il loge dans sa propre maison. » Décidément le pauvre T. n'avait pas de chance ce jour-là.

A quoi cependant tiennent les choses! si Lamartine ne m'avait pas barré la route, j'étais commissaire de Ledru-Rollin; si j'avais été commissaire de Ledru-Rollin, ce titre me serait resté comme une marque indélébile, je n'aurais certes pas été nommé de l'Académie cinq ans après, je ne l'aurais peut-être jamais été, et en tout cas, je n'aurais pas fait mon cours. Si je n'avais pas fait mon cours, je ne serais pas entré dans la carrière, nouvelle pour moi, des conférences publiques, et je n'aurais pas popularisé mon livre par la parole. Or, c'est mon livre qui est de-

venu la source de mes divers travaux d'éducation, *les Pères et les enfants au dix-neuvième siècle*, *Nos Filles et nos fils*, voire même *l'Art de la lecture;* et c'est encore de lui que j'ai tiré plusieurs de mes plus importants ouvrages de théâtre, *Médée*, le *Jeune homme qui ne fait rien*, *Une Séparation*, les *Contes de la reine de Navarre*. Eh bien, à qui ai-je dû le sujet du livre, le cours, et le titre du cours? A Jean Reynaud. Voilà, ce me semble, le moment de parler de lui.

CHAPITRE IV

JEAN REYNAUD

Il y a des écrivains qui sont tout entiers dans leurs écrits. Chez d'autres, l'homme moral et la personne complètent l'artiste. Tel fut Reynaud. Le lire, c'était sans doute le connaître, mais pour le comprendre, il fallait le voir. Ce regard incomparable, ce mélange singulier d'austérité quelque peu hautaine, et de cordialité pleine de bonhomie; cette bouche où le rire s'épanouissait si largement, et qui tout à coup, à l'aspect d'un vice ou d'une bassesse, devenait si frémissante, on peut dire si terrible d'indignation et de mépris; cette belle taille d'allure si fière, cette parole dont l'éloquence

allait toujours grandissant à mesure qu'il parlait... *Lui* enfin ! Ce lui, qui occupait une telle place et qui a laissé un tel vide dans tant de cœurs, voilà ce que je voudrais tâcher de reproduire.

Toute une âme tient parfois dans une courte définition. Reynaud en a inspiré deux très heureuses. Une dame anglaise me dit un jour en le voyant : *Il me fait l'effet d'Adam avant sa chute;* et au collège... (on sait que les élèves ont, comme le peuple, le talent de frapper en médaille l'effigie des gens par un surnom) au collège ses camarades le surnommèrent : *le philosophe*, *le bandit*, et *femme sensible*. Assemblage bizarre; mélange incohérent en apparence, mais en réalité plein de profondeur et de vérité. Traduisez en effet ces mots vulgaires en langage choisi, et vous aurez *l'homme de pensée*, *l'homme d'action et l'homme de cœur*, vous aurez Reynaud. Commençons par le bandit[1].

1. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne prenons ici que dans son acception poétique ce mot, dont le sens se dégagera par le récit même.

I

Reynaud naquit à Lyon le 4 février 1806 ; des revers de fortune forcèrent sa mère à se retirer avec ses trois jeunes fils à Thionville. Jamais femme ne m'a mieux représenté ce que les anciens désignaient par ce beau mot de *matrona*. Ses yeux pleins de lumière comme ceux de son fils, avaient plus de sérénité; sa bouche, puissamment modelée et cordialement ouverte comme la sienne, était plus habituellement souriante; d'une noblesse de manières qui était de la noblesse de cœur, on sentait en elle un de ces êtres qui sont nés pour toujours servir de soutien sans avoir jamais besoin d'être soutenus, non par insensibilité ou stoïcisme, mais par une certaine force naturelle et facile comme la santé même.

Chargée seule, par l'absence de son mari, de ses trois enfants, elle les éleva *à la Cor-*

nélie, c'est-à-dire virilement et tendrement. Les circonstances l'y aidèrent. On sait que les pays de frontières ont souvent un caractère de patriotisme un peu farouche. Toujours les premiers en armes, s'il y a guerre; les premiers menacés, s'il y a défaite; posés en sentinelles devant l'étranger en temps de paix, ils demeurent hostiles alors même qu'ils ne sont pas ennemis. Tel était Thionville; telle était, surtout, en 1813, dans les sombres et dernières années de l'Empire, cette patriotique Lorraine, si voisine des grands événements de la guerre et si ardente à la défense du sol. Les trois enfants y respiraient de tous côtés la haine de l'étranger et l'amour passionné de la France. Placés tous trois au petit collège de Thionville, ils avaient pour maître d'étude un vieux soldat de la République, qui leur expliquait le *De viris illustribus* pendant les classes et leur racontait les guerres de 92 pendant les récréations. Double leçon de patriotisme; car il le leur montrait à la fois dans le monde antique et dans le monde moderne, dans les grands hommes et dans le peuple, sous les

traits des héros immortels et sous la figure plus touchante encore du pauvre soldat obscur, qui n'a la gloire ni pour objet ni pour récompense, se bat sans qu'on lui en sache gré, meurt sans qu'on s'en aperçoive, et aime, ce semble, d'autant plus sa patrie qu'il lui donne tout et qu'elle ne lui donne rien. Le vieux maître termina dignement ses leçons : quand vint 1814 et, avec 1814, l'invasion, il parut un matin dans la cour du collège avec un fusil sur l'épaule et un petit paquet sur le dos : « Mes amis, leur dit-il, lorsque le sol de la patrie est envahi, tout citoyen doit devenir soldat, » et il partit comme volontaire.

Ce noble type populaire s'imprima fortement dans l'imagination de Reynaud; il s'en souvint toute sa vie, et certainement en 1848, lorsqu'au ministère de l'Instruction publique il prenait tant de souci du sort et de l'influence des maîtres d'étude, il pensait à son vieux professeur du collège de Thionville.

Le maître parti, l'ennemi se chargea de continuer l'éducation. Le siège fut mis devant Thionville. C'est un rude cours d'étude qu'un

mois de siège. Les trois élèves du vieux soldat n'y virent qu'un plaisir, je dirais volontiers qu'un jeu. Tout travail scolaire avait cessé; ils ne mettaient plus la main à la plume, que pour rédiger à eux trois leur journal du siège. Dès que le canon se faisait entendre, ils couraient aux remparts, et leur vaillante mère ne les arrêtait pas. Si la garnison faisait une sortie, ils se glissaient à la suite des soldats et allaient se mêler de loin à la bataille... Quels cris de joie, quand on rentrait vainqueur! quand on avait fait des prisonniers! Que n'écrivait-on pas alors dans le journal! Mais le jour néfaste arriva : Thionville tomba.

Les villes capitales ont beau être prises, elles ignorent ce que c'est qu'une invasion. Les horreurs du siège et de l'assaut leur sont presque toujours épargnées. Contenues par la présence des chefs qui sont souvent des souverains, les troupes ennemies restent sous la règle d'une discipline sévère, et, comme elles éprouvent en partie la peur qu'elles inspirent, leur présence ressemble à l'oppression plus qu'à la conquête. Mais dans les villes de province, dans les campagnes

surtout, plus de mesure. Les envahisseurs forcent les maisons, brûlent les villages, insultent, égorgent, font fuir devant la flamme et le fer, les populations épouvantées. C'est au milieu de ces terribles spectacles qu'apparaissent vraiment le fond de la vie et le fond de l'âme humaine. C'est là qu'éclata, aux yeux de Reynaud enfant, la peur dans tout son égoïsme, le courage dans toute sa grandeur, le désespoir dans tout son éperdument, la misère dans toute son horreur; et l'image des grandes calamités publiques se levant dans son âme à la lueur de ces lugubres incendies, y laissa une éternelle empeinte d'austère énergie et de farouche vaillance.

Sa mère était femme à accepter ces épreuves pour ses fils, et, une fois ces épreuves passées, à les bénir. Mais les y exposer deux fois, c'était au-dessus de ses forces. Quand 1815 amena la seconde invasion, elle quitta Thionville et se retira avec son précieux trésor au fond d'une campagne solitaire où l'ennemi ne pût pas pénétrer.

Là, avec cet instinct merveilleux qui la

guidait pas à pas dans cette triple et délicate éducation, elle plongea ses trois vigoureux enfants en pleine nature, comme elle les avait plongés à Thionville en pleine patrie. Peu de travail, sauf quelques courtes études. Les champs et les bois pour maîtres, la vue du ciel pour *De viris*, la vie champêtre pour leçons. Mes trois bandits (un des sens de ce mot profond se dégage) partaient seuls dès le matin, et passaient toute leur journée dans les forêts, dans les fermes, suivant les gardes-chasse, mangeant dans quelque cabane de bûcheron, vivant de la vie du peuple des campagnes et ne revenant que le soir, harassés, hérissés, les habits déchirés, mais avec un luxe de santé sur le visage qui disait à leur mère : *tu fais bien!* Rien de plus intéressant que de voir poindre les premiers linéaments du caractère des hommes supérieurs. Là commença donc à se montrer un des traits les plus distincts de Reynaud, son double amour de la nature, je veux dire son amour pour le détail comme pour l'ensemble. Les grands horizons, les splendeurs des couchers de soleil, les éloquentes profondeurs des bois

qui lui ont inspiré de si admirables pages, frappaient déjà son imagination d'enfant, et en même temps il étudiait les herbes, les insectes, et revenait toujours les mains chargées de plantes et de nids d'oiseaux. Sa mère observait le petit observateur, et la vue de cet enfant singulier la rendait songeuse.

Aussi, le soir, quand le ciel étincelait d'étoiles et qu'elle se promenait dans le jardin : « Viens ici, mon petit philosophe, lui disait-elle, et regarde! » Puis, élevant ses yeux vers le ciel, elle lui désignait les planètes, les constellations, et ajoutait : « Vois-tu tous ces astres? ce sont des mondes! des mondes comme le nôtre! » L'enfant silencieux plongeait ses regards ardents et déjà profonds dans cet infini du ciel qui devait être un jour l'objet de toutes ses pensées. Il le contemplait avec un enthousiasme méditatif comme s'il y eût déjà vu la patrie future de son intelligence. Ne dirait-on pas saint Augustin et sa mère dans l'admirable tableau de Scheffer? Malgré la différence des doctrines, c'est le même élan de pensée, c'est le même but. Le doigt de ces deux mères et le regard de ces

deux enfants indiquent et cherchent le même point : le chemin qui conduit à Dieu.

L'enfance écoulée et l'adolescence venue, Reynaud continua ses études avec ses frères, d'abord au collège de Metz, puis à Paris. De 1823 à 1825, la noble mère eut la joie de voir ses trois fils entrer, dans le rang le plus honorable, l'un à l'École de marine, les deux autres à l'École polytechnique, d'où Reynaud, en 1827, sortit des premiers pour entrer à l'École des mines.

Le travail, on le sait, s'y divise en deux parts : dix mois par an d'études spéciales à l'École même; deux mois de voyages à pied en France et en Europe, dans les grands centres d'exploitations minières. Reynaud se fit remarquer comme élève et comme voyageur. Comme élève, on me cite de lui un trait caractéristique.

A la fin de sa première année, pendant le temps des épreuves, il achevait un jour dans le laboratoire une analyse très délicate. Les substances qui formaient le sujet de l'analyse, bouillaient sur le fourneau, dans une capsule de platine, chauffée jusqu'au rouge. La fu-

sion faite, Reynaud prend la capsule avec une pince et commence à la transporter doucement, pour la soumettre à l'analyse, sur une table de marbre située à l'extrémité du laboratoire. A mi-chemin, il sent que la capsule échappe à la pince... tout est perdu! Son épreuve va manquer, son examen est compromis! Aussitôt il place vivement la main gauche sous la capsule brûlante, l'y reçoit, et sans se hâter, sans que sa main bouge, il traverse le laboratoire et va déposer la précieuse coupe sur la table de marbre. Son analyse réussit, mais il avait la main brûlée presque jusqu'à l'os.

Comme voyageur, ses camarades de route ont gardé de lui un vif souvenir. Rien ne peut rendre, dit-on, la fougue de corps et d'esprit, l'infatigable ardeur de marche et de recherches de ce hardi et curieux pionnier. C'était toute la furie française appliquée à la science et à l'aventure. La faim, la soif, la fatigue, le danger, rien ne comptait pour lui. Il faisait dix lieues en dehors de sa route, pour étudier quelque accident de terrain intéressant, pour constater quelque pro-

grès scientifique, et surtout pour pénétrer dans les mœurs des populations industrielles. Car le sort des travailleurs faisait déjà un de ses grands soucis, et la *secourabilité*, qu'on me pardonne le mot, une de ses grandes vertus.

Son compagnon de voyage dans la chaîne du Hartz et dans la Forêt-Noire, le savant M. Leplay, m'a raconté qu'après une longue journée de marche, Reynaud, le voyant fatigué, et voulant lui abréger la route, se lança à travers des escarpements inaccessibles à la recherche d'un sentier plus court qu'il croyait avoir entrevu au-dessus de leur tête. Après une escalade des plus périlleuses, ruisselant de sueur, les mains ensanglantées, il arrive enfin au pli de terrain qui lui figurait une route. Mais quelle est sa surprise ! pas de route! Continuer de monter? Impossible!... Le roc s'élevait devant lui droit comme une muraille ; redescendre ? Impossible encore, ses forces étaient à bout ; reprendre haleine en restant sur l'étroite saillie de rocher où posaient ses pieds? Toujours impossible! Ses jambes fléchissaient sous lui;

au bout de quelques secondes il serait tombé dans l'abîme. Son ami, devinant tout d'en bas, suffoquait de terreur. Tout à coup il voit Reynaud tourner sur lui-même dans cet étroit espace, appliquer son dos là où était sa poitrine, et, se laissant hardiment glisser, tomber assis sur la saillie du roc. Puis, une fois là les jambes pendantes sur l'abîme, il se met à chanter une tyrolienne. Quelques minutes après, il redescend près de son ami, qui lui fait les plus vifs reproches. — « Que veux-tu! lui répond-il simplement, tu étais si fatigué. »

Une autre fois, poète, héroïquement poète, il bravait la mort, pourquoi? Pour aller, il le dit lui-même, presser sur ses lèvres, au haut d'une cime inaccessible, un petit arbrisseau battu de l'orage. Rien ne peint mieux son tour singulier d'imagination, que la note de voyage où il raconte cet étrange désir.

« Hier, dit-il, descendant de l'Isenthal, je me suis arrêté pour contempler ce grand rocher qui porte une croix au sommet, et qu'on appelle le rocher du *Pater Noster*. Il sort de la forêt de sapins comme une île de la mer. Les faucons au cri aigu s'ébat-

taient autour de son sommet, et sa cime dentelée se détachait comme une ruine sur l'azur du ciel. Soudain j'aperçus, tout à la pointe du rocher, dans une crevasse, un petit arbrisseau qui pendait échevelé sur la vallée, et dont le vent agitait tristement les petits rameaux, pauvres de feuilles et de verdure. Qui l'a transpo té dans ce lieu aride, si loin du sol natal? Est-ce le vent qui l'a enlevé et conduit où va l'orage de la montagne? Est-ce l'alouette des rochers qui l'a laissé choir en retournant à son nid ?... Je me suis pris de pitié pour lui, croissant ainsi tout seul loin des arbrisseaux ses frères; il me faisait l'effet d'un exilé. J'ai senti le besoin d'aller à lui, de presser sur mes lèvres ardentes ses rameaux humides de brouillard! Pourquoi? Le sais-je ?... La route était rude. Nulle autre haleine humaine ne l'avait encore touché. Nulle autre ne le touchera plus. Se trouvera-t-il deux fois un voyageur qui, pour l'amour de toi, petit arbrisseau, voulût braver la mort ? Quand je redescendis, riche d'un souvenir de bonheur, mes compagnons me dirent : « Reynaud, mon ami, vous n'avez pas de sens, « vous voulez vous tuer ! » Je ne répondis pas, à quoi bon ? Ils ne m'auraient pas compris.... »

Enfin, un troisième trait de son caractère qui se marque énergiquement dans ses voyages, c'est celui de *Français*. On se rappelle les leçons qu'il avait reçues de son vieux maître d'étude. Quand il atteignit ses dix-huit ans, la Providence lui envoya un nou-

veau maître de patriotisme qui était digne d'un tel élève, Merlin de Thionville. Merlin était parent éloigné des jeunes Reynaud; la mort de leur père fit de Merlin leur tuteur. Ceux d'entre nous qui ont vu quelqu'un de ces vieux débris de la Convention, en ont conservé une impression ineffaçable. Ces hommes semblaient d'une autre race; leur accent, leur démarche, leur langage, gardaient, dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, je ne sais quoi d'héroïque et comme de vibrant. J'ai entendu le vieux Lakanal parler à quatre-vingt-quatre ans sur la tombe de Geoffroy Saint-Hilaire; je l'entends toujours. Dans son discours écrit (j'étais derrière lui pendant qu'il le prononçait), revenaient naturellement les souvenirs des guerres de la République; eh bien, partout où se trouvait sur le manuscrit le mot *Prussiens*, l'impétueux vieillard avait ajouté en marge à l'encre rouge quelques nouveaux termes de colère, quelques mots d'indignation et de défi. Dieu sait pourtant s'il en manquait sur le manuscrit même! Mais, en le relisant, il avait trouvé ses expressions

trop faibles, et il les avait un peu rechargées de poudre. Tels ils étaient tous. Nous ne pouvons nous représenter ce que valait alors ce mot : la France! Ils l'aimaient comme on aime ce qu'on a défendu, ce qu'on a reconquis. Tel était surtout Merlin, l'immortel défenseur de Mayence. Sa voix était un cri de clairon. Reynaud sentit auprès de lui s'exalter encore son patriotisme. Aussi ses voyages comme ingénieur dans les pays étran gers, nous le montrent-ils toujours préoccupé de cette idée, qu'il représentait la France et qu'il devait la représenter vaillamment.

Un jour, on organise dans la Valteline une chasse au chamois, pleine de périls. Il y va ; il étonne, il surpasse les chasseurs les plus aguerris, non par bravade ou par vanité, mais pour que le soir au retour on dise : « C'est *le Français* qui a été le roi de la chasse ! » Dans le Hartz, il arrive un matin à une mine aussi profonde que dangereuse d'accès ; l'Allemand qui conduisait les travaux lui déconseille de tenter cette rude descente : « Nos ouvriers mêmes, lui dit-il, nos Allemands, ne peuvent descendre et remon-

ter sans prendre de repos, et n'y mettent pas moins de trois heures. — Vraiment? » lui dit Reynaud, et soudain le voilà descendu dans la mine, d'où il remonte sans s'arrêter, en moins de deux heures. Ces bons Allemands ne purent s'empêcher de dire : *Ah! ces Français!* Il avait sa récompense; on avait dit : *ces* Français et non pas *ce* Français! Toute son ambition était pour la France, jamais pour lui-même; s'il tenait à ce qu'on fît attention à lui, c'était pour qu'on se souvînt d'elle.

On doit commencer à comprendre ce surnom de bandit qui lui avait été donné. Bandit, à cette époque de fièvre poétique, au milieu du rayonnement de la gloire des Byron et des Schiller, bandit voulait dire Conrad, Lara, Charles Moor, Manfred, Gœtz de Berlichingen, c'est-à-dire je ne sais quoi d'héroïque et de poétique, de chevaleresque et de révolté, qui convenait à merveille à cet aventureux jeune homme. Lui-même, il a dit de lui dans une lettre :

« Mes défauts sont une haine violente de l'obstacle toutes les fois que je n'ai aucun moyen d'agir

contre lui; c'est un sentiment invincible de révolte toutes les fois que je sens que j'entre dans un état de dépendance vis-à-vis d'autrui; c'est un amour sauvage de ma liberté. Il y aura toujours en moi l'homme qui s'est formé seul, au milieu des âpres montagnes de la Corse, à cheval sur les cimes, entre le ciel et l'océan, vivant de sa chasse, couchant sous les étoiles, ne connaissant d'autre autorité que la sienne, et menant lui-même sa vie. »

Le mot de *Corse*, jeté dans cette lettre, achève de nous expliquer le mot *bandit*. La Corse fut en effet sa sévère et dernière institutrice; nous allons l'y suivre.

Il y a un fait qui est également vrai dans le monde moral et dans le monde physique, c'est que, petits ou grands, nous avons tous dans notre vie des époques de crise, ce que j'appellerais volontiers des *ères*. Le séjour de Reynaud en Corse fut une ère pour lui; c'est là que son être intellectuel se dessina nettement, que *le fruit se noua*. Il avait alors vingt-quatre ans. Sa jeunesse, passée à Paris, avait déjà eu ses orages; mais ce n'étaient pas les passions terrestres, les agitations des sens, qui avaient troublé ce cœur véhément, c'étaient les débats de l'âme avec

elle-même, les terribles problèmes de la vie, de l'immortalité, des misères de ce monde. La tempête des idées était presque la seule qui eût grondé en lui, et les contemplations religieuses excitaient, dans cette âme de vingt-trois ans, des transports et des attendrissements pareils à ceux que l'amour fait naître dans les jeunes cœurs.

« O ma bonne mère, écrivait-il vers cette époque, une immense joie inonde mon âme!... Plus de vide! plus de *spleen!*... Hier, l'idée de Dieu m'est apparue claire, sans nuage! l'idée du Dieu présent, personnel!... Le monde est maintenant rempli pour moi d'un adorable ami!... »

A ces effusions religieuses se mêlaient et se liaient en lui, dès ce moment, des préoccupations sociales et politiques. On se rappelle le beau mouvement d'idées qui éclata en France dans ces années de 1825 à 1830. Politique pure, philosophie, poésie, histoire, économie politique, tous les grands objets de la pensée humaine étaient à l'ordre du jour dans tous les esprits. Un groupe d'élèves de l'École polytechnique avait pris pour devise

cette formule : *Amélioration physique et intellectuelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*. Reynaud, pendant son séjour à Paris, s'était joint à eux, et c'est dans cette double disposition de cœur et d'esprit, c'est tout plein, si je puis parler ainsi, de l'âme de la France nouvelle, qu'il partit pour la Corse, en 1829, comme ingénieur des mines.

Il rencontra en route, à Marseille, sur le bateau, un de ses camarades de promotion, Lamoricière, qui partait comme sous-lieutenant pour l'Algérie. Ils passèrent tous deux une partie de la nuit sur le pont, couchés à côté l'un de l'autre, regardant les étoiles et se disant gaiement : « Quelle est la nôtre ? » Grand eût été leur étonnement si on leur eût dit qu'à vingt ans de là ils se retrouveraient dans une assemblée représentative républicaine, l'un comme ministre de la guerre, l'autre comme secrétaire général au ministère de l'Instruction publique.

Les premiers temps de son séjour en Corse ne furent cependant pour Reynaud que la continuation de sa vie de voyageur et de chasseur. On l'envoyait dans ce pays comme

ingénieur des mines; mais il n'y manquait que des mines. Il l'écrivit au ministre; puis, trop fier pour manger le pain de l'État sans le gagner, il entreprit de dresser sur place une carte géologique de l'île. Le voilà donc parti sur un petit cheval corse nommé *Bayard*, son fusil sur le dos, et se lançant à travers la montagne. Cette vie aventureuse le charmait.

Un jour qu'il gravissait un col assez étroit, il aperçoit dans un pli de sentier six robustes gaillards, de physionomie non douteuse, armés de longs fusils, et couchés sur la bruyère où ils déjeunaient. Rétrograder, c'était appeler les balles, et puis d'ailleurs... *un Français!* Il donne donc un coup d'éperon à *Bayard*, et marche droit à ces honnêtes gens, le visage ouvert, souriant, comme charmé de les rencontrer. Arrivé près d'eux, il descend de cheval, les appelle « mes amis », feint de les prendre pour des chasseurs, leur demande la permission de cuire à leur feu les merles qu'il avait tués, et les charme si bien par son assurance, par sa gaieté, et sans doute aussi par sa belle et cordiale figure, qu'ils lui offrent à déjeuner. « Seu-

lement, nous disait-il plus tard en riant, quand vint le moment toujours cruel de la séparation, quand je remontai à cheval, leur montrant forcément, non plus le visage qui impose toujours mais le dos qui *tente*, je m'en allai au pas, très lentement, pour ne pas paraître avoir peur, mais je serrais involontairement les épaules, m'attendant toujours à sentir s'y loger quelque balle corse. »

Il fallait l'entendre raconter cette aventure, car je n'ai pas connu de conteur, je dirais presque de mime plus amusant que ce philosophe austère. On voyait tout ce qu'il décrivait, il le revoyait lui-même. Les gestes, les accents, les physionomies, il reproduisait tout. Dans les scènes populaires surtout, dans ce qui était franche comédie, peinture profonde des ridicules et des mœurs, il atteignait une puissance de comique qui me rappelait Hogarth. Ce voyage de Corse était un texte inépuisable de récits où sa verve n'avait d'égale que sa véracité. Cher et tendre ami! que de soirées passées à l'écouter, et à rire où à frémir en l'écoutant! Je le vois encore nous dépeignant l'incendie d'un maquis, une

forêt de chênes-lièges s'enflammant, et l'entourant d'un cercle de feu, pendant que son brave petit cheval corse soufflait, haletait, bondissait sur les monceaux de charbon ardent. On croyait lire une page de Cooper.

Le hasard du voyage l'amena un soir dans un village perdu au milieu des montagnes. Tout en soupant : « Ne faut-il pas, dit-il à son hôte, passer le col Sublicio pour aller jusqu'à Cervione? — Si, signor ; mais vous êtes donc déjà venu ici? — Non. — Comment savez-vous que le col Sublicio est là? — Je l'ai vu sur la carte. — Qu'est-ce que c'est qu'une carte? — Vous ne savez pas ce que c'est qu'une carte, une carte géographique? — Non. — C'est le portrait d'un pays. — Le portrait d'un pays? reprit le paysan sans trop comprendre. — Tenez, ajouta Reynaud, je vais vous en faire un, je vais vous dessiner sur la muraille la carte géographique de la Corse. » Et il saisit un morceau de charbon. « Attendez, monsieur, lui dit le paysan, je vais aller chercher mes voisins... » Et, au bout de quelques instants, voilà la chambre pleine d'une vingtaine de paysans corses, entourant

et regardant Reynaud comme on regarde un magicien. Il tire sa boussole pour s'orienter. « Qu'est-ce que ce petit instrument ?... » Il leur explique, avec ce talent de vulgarisateur qu'il avait à un si haut degré, l'invention et l'usage de la boussole; puis, debout, à la lueur du foyer, armé de son morceau de charbon, il fait apparaître à leurs yeux stupéfaits l'image de leur propre pays, leur dessine à grands traits les golfes, les promontoires, les montagnes, mêle à son dessin mille détails curieux sur l'histoire ou le caractère géologique de chaque contrée, et les tient ainsi jusqu'à minuit, suspendus à ses lèvres, à sa main, et ne sachant ce qu'ils devaient admirer le plus, ou cet art merveilleux de représenter un pays inconnu, ou cette parole magique qui peignait ce que dessinaient les doigts. Plusieurs années après, un voyageur français passant dans ce village, on le conduisit aussitôt dans la maison devenue célèbre. Il trouva la carte encore empreinte sur la muraille, mais bien plus empreint encore dans les âmes le souvenir de celui qui avait pris dans leur imagination

quelque chose de légendaire, et qu'ils avaient vu avec surprise, le lendemain de cette scène, s'élever seul sur les âpres cimes du Sublicio.

Les cimes ont joué un grand rôle dans la vie de Reynaud ; on peut dire que les Alpes ont été ses meilleures consolatrices et ses plus chères conseillères. Dès qu'un trouble d'idées le saisissait, dès qu'un grand chagrin venait le frapper, il s'envolait vers les hauts sommets, comme un aigle blessé vers son aire. Errant pendant des journées entières avec sa boussole pour seul guide, parmi les solitudes des neiges éternelles, son cœur s'apaisait, son intelligence s'éclairait, et, quand il redescendait dans les villes, il rapportait, ce semble, sur son front et dans son âme, quelque chose de la paix et de la lumière de ces sublimes spectacles.

En Corse, il passa de longues heures, assis, ou plutôt, comme il le dit lui-même énergiquement, à cheval sur la pointe d'un roc qui s'avançait dans la mer comme un promontoire; et là, seul, en plein ciel, voyant ou sentant tout autour de lui, à l'horizon, la France, l'Italie et la Grèce, loin de la terre

et cependant relié à la terre par la vue et la pensée, il agita en lui-même toutes les grandes questions de la vie. Là se formèrent, au sein de l'immensité et comme à portée de la voix de Dieu, toutes ses idées sur le Créateur, sur la création, sur l'homme, sur la société, sur nos devoirs, sur nos droits. Mais là aussi lui apparurent sa place à lui, et son rôle dans ce monde. Il était monté sur ces montagnes, ingénieur, il en redescendit philosophe, et le philosophe força l'ingénieur à donner sa démission.

Je dis *força*, le mot n'est que juste. Ce moment fut pour Reynaud un moment de grande lutte. Une fois engagé dans le monde des idées, une fois gagné à leur cause, il sentit le besoin de se vouer tout entier à leur service. Depuis son arrivée en Corse, il était resté en active correspondance avec le jeune groupe de polytechniciens, et tout ce qui s'agitait à Paris l'agitait. La révolution de Juillet, qui éclata sur ces entrefaites, acheva de mettre le feu à son âme. Alors les affaires pratiques, les détails administratifs, le métier d'ingénieur, lui devinrent odieux. La perspec-

tive d'être condamné à une telle vie, dût-elle le mener un jour aux plus hautes fonctions, le fit frémir. « J'ai besoin d'agir, écrivait-il, je sens quelque chose qui me pousse!... » La Corse commence à lui peser comme une entrave insupportable. « Adieu, à mon île! s'écriait-il; métier de Robinson n'est pas métier de ce temps! Il s'agit de la vie et de la mort des nations! Honte à celui qui se sent du courage à l'âme et qui consent à s'isoler!... Pour moi, je crois que j'en mourrais! » Il n'y tint plus, et un jour, sans demander de congé, il partit pour Paris. Ses premières démarches eurent pour but un simple changement de résidence. Puis il comprit qu'il y a des fonctions incompatibles, qu'on ne peut pas être ingénieur jusqu'à six heures du soir, et philosophe le reste du temps; que la pensée, et surtout la pensée active, militante, est une maîtresse jalouse qui n'accepte pas de partage, que la condition première de la mission qu'il se proposait était de ne relever que de soi-même, qu'il fallait enfin choisir entre son rôle et son état. Il choisit. Il demanda un

congé illimité; c'était donner sa démission.

Le parti était rude, non pour lui; l'incertitude même de son avenir nouveau lui était un stimulant de plus; il éprouvait une sorte de joie âpre à la pensée des sacrifices qu'il faisait à sa cause, des privations qu'il allait subir pour elle. Mais sa mère! quelle fut sa surprise, son regret, sa crainte! Avoir tout sacrifié pour assurer une profession à ses fils, et, au moment où ils entrent à pleines voiles dans la carrière, voir celui des trois sur lequel reposaient peut-être ses plus chères espérances, tourner le dos à un noble but déjà atteint, se jeter dans l'inconnu, dans la misère peut-être; mais tel était l'ascendant naturel de Reynaud, même dans sa jeunesse, tel était le respect qu'il inspirait à tous, même à sa mère, que, tout en le blâmant, elle ne s'opposa pas directement à son dessein; quelque chose lui disait tout bas, en dépit de ses répugnances, qu'une telle âme avait le droit de chercher sa route en dehors des voies ordinaires. Qui sait même si, dans les mystérieuses profondeurs de l'amour maternel, elle n'éprouva pas une sorte de joie

orgueilleuse à voir son fils si imprudemment généreux?

II

Reynaud débuta dans sa nouvelle carrière par le saint-simonisme; son passage y fut rapide et éclatant. L'école saint-simonienne eut deux périodes très différentes. Rien ne ressemble moins à ses débuts que sa fin. Les folies de Ménilmontant, les costumes bizarres, les dénominations ridicules, les théories immorales aboutissant à une sorte de papauté d'Épicure, n'ont rien à faire avec les idées graves, humaines, qui servirent de drapeau à l'école naissante. Sa doctrine se résumait alors en un mot : *Perfectibilité;* son but, en une phrase : *Amélioration morale, intellectuelle et physique des classes pauvres et laborieuses*. Reynaud fut le défenseur ardent du premier programme, et l'ennemi terrible du second. Quand les doctrines généreuses

se transformèrent en théories subversives, Reynaud les dénonça à l'indignation publique, dans une séance à la salle Taitbout, qui est restée célèbre.

Tout, dans la salle et sur l'estrade, était tumulte et clameurs. Le public, partagé entre les deux camps, applaudissait et huait tour à tour les deux adversaires; les saint-simoniens, éperdus, allaient de Reynaud à Enfantin et d'Enfantin à Reynaud; Enfantin, troublé pour la première fois, se défendait mal. « Vous démoralisez les ouvriers, s'écriait Reynaud, dont la véhémence allait toujours croissant, en ne leur parlant jamais que d'argent!... Vous démoralisez les femmes en affranchissant leurs passions au lieu de leur âme!... Mais rappelez-vous ce mot que la Bible applique à Satan : La femme se relèvera contre toi et t'écrasera la tête! » La confusion et les cris devinrent tels qu'il fallut lever la séance. M. Enfantin quitta la salle, entraînant avec lui tous ses partisans; les amis de Reynaud l'entourèrent en le suppliant de ne pas sortir; ils craignaient l'exaspération de quelques fanatiques. C'était en effet

un coup mortel porté à M. Enfantin. Sur dix-huit saint-simoniens qui composaient cette famille philosophique, un très petit nombre suivit le Père à Ménilmontant; le saint-simonisme matérialiste était terrassé; mais le vainqueur n'était pas moins blessé que le vaincu, car le saint-simonisme lui-même était mort du coup, et Reynaud se sentit écrasé sous les débris du temple qu'il avait renversé.

Avec le saint-simonisme, en effet, disparaissait tout ce qu'il avait cru, tout ce qu'il avait espéré depuis trois ans ; un vide affreux se fit dans son âme. Les cœurs vulgaires ne connaissent guère d'autre *spleen*, à vingt ans, que celui qui naît de l'amour déçu ou de l'ambition trompée. Il fut saisi, lui, de cette mélancolie particulière qu'éprouvent seules les âmes supérieures, l'amère tristesse qui suit les nobles espérances détruites, les rêves de bonheur public évanouis, la cruelle conscience de notre impuissance à faire le bien. Ceux qui ont connu Reynaud à ce moment, ont gardé un vif souvenir de son humeur farouche. Les larmes de joie de sa mère, toute

radieuse de le voir échappé au saint-simonisme, ne pouvaient le consoler. Retiré d'abord chez son frère, puis près de Paris, il se complaisait dans une pauvreté stoïque. On eût dit que c'était encore une protestation contre les théories matérialistes qui l'avaient révolté. *Je méprise l'or!* disait-il alors avec un orgueil sauvage. On m'a conté de lui, à ce moment, un trait qui caractérise bien l'état de son âme. Il lui arrivait parfois de n'avoir chez lui qu'un morceau de pain. Dans un de ces jours de jeûne forcé, il entra chez un ami à l'heure du repas; on lui offrit d'y prendre part; il refusa. « Pourquoi votre refus? lui dit une personne qui en avait été témoin. Est-ce que vous avez déjà dîné? — Non. — Pourquoi donc avoir refusé? — Parce que je n'ai pas de quoi dîner chez moi. — Raison de plus. — Raison de moins! D'abord, je ne veux pas changer la maison d'un ami en hôtellerie, l'amitié en parasitisme; puis, si aujourd'hui je m'assieds, ayant faim, à la table d'un ami, je viendrai peut-être demain m'y asseoir, parce que j'aurai faim! Et alors voilà mon corps qui est mon maître, et

je ne veux pas de maître, lui surtout!... »

Et comme son ami le regardait avec surprise. « Oh! je l'ai habitué à obéir, reprit-il gaiement. Dans mes longs voyages de jeune homme, je lui disais le matin en partant : « Tu n'auras à déjeuner que quand tu auras fait six lieues! » Les six lieues faites, il réclamait. « Encore deux lieues! » lui répondais-je; et, comme il grondait parfois : « Allons, lui disais-je, marche et tais-toi! » Et il se taisait. Eh bien, il se taira encore aujourd'hui. » Et là-dessus il rentra chez lui, et dîna de son morceau de pain.

III

Je ne m'arrêterai pas sur la vie de Reynaud comme écrivain et comme homme politique. Ses ouvrages et ses actes sont là pour témoigner de lui. J'y signalerai seulement deux faits caractéristiques.

Vers 1876, quelques années après sa mort, celle qui porte si noblement son nom, voulut lui élever un monument digne de lui. Elle s'adressa à un de nos plus illustres sculpteurs, M. Chapu, et lui proposa comme sujet une figure de l'Immortalité. Chapu se met à l'œuvre; il esquisse ou ébauche plusieurs projets. Madame Reynaud va les voir, et me dit un matin : « Je ne suis pas complètement satisfaite de ces essais; je voudrais en avoir votre avis. » J'arrive chez Chapu, je le trouve très découragé. « Je n'aboutis pas, me dit-il, je retombe toujours dans mes deux statues de la *Jeunesse* et de la *Pensée*. Tenez, regardez... » Après un examen attentif : « Il y a, ce me semble, lui dis-je, un moyen d'arriver au but. — Lequel? — Changez votre figure de sexe. Au lieu d'une femme, faites-en un homme. Au lieu de l'Immortalité, faites le Génie de l'Immortalité. Cette seule modification renouvelle tout, la forme, l'allure, l'expression; vous voilà forcément arraché au souvenir de vos deux autres œuvres, et, du même coup, vous entrez pleinement dans le caractère de Rey-

naud. Reynaud était avant tout *un homme!* Une image virile peut seule être son image, et ainsi comprise, cette figure deviendra en même temps la représentation fidèle de son génie. — En quoi consistait son génie? — La lecture de *Terre et Ciel* vous l'expliquerait; mais vous avez autre chose à faire qu'à lire un volume de philosophie et de science de quatre cents pages. Voulez-vous que je vous le résume en quelques mots? — Parlez, je vous en prie! — J'appelais Reynaud *un citoyen de l'infini!* Il vivait en plein univers. La Terre n'était pas pour lui le séjour où s'accomplit notre destinée. C'était une des étapes de notre existence éternelle! Autant d'astres dans le ciel, autant de terres. Autant d'habitations successives des créatures humaines. Cette idée n'était pas seulement chez lui une idée de théologien ou de philosophe; c'était une idée de savant. Astronome, géologue, physicien, chimiste, et supérieur dans toutes ces sciences, il s'en servit, non comme les savants ordinaires, pour en tirer des livres scientifiques, mais pour en faire des instruments de croyance. C'est l'étude

approfondie de la constitution des astres et de leur mouvement dans l'espace qui le conduisit à les assimiler à la terre, à y retrouver les mêmes éléments et à leur donner la même destination. L'immortalité de l'âme, telle que la conçoit Reynaud, est donc une immortalité active, militante. Tout homme est un lutteur éternel! Toute vie se compose d'une suite de vies qui ne sont qu'une suite de combats. Chacun de nous passe éternellement de monde en monde, travaillant, tombant, se relevant, se rachetant, jusqu'au jour où il entre dans la voie du perfectionnement continu et infini, sous les yeux d'un créateur éternel, qui, lui aussi, reste toujours son guide, son consolateur et son juge. Eh bien, voilà *Terre et Ciel*, ou plutôt voilà Jean Reynaud. — C'est assez! me dit Chapu, je comprends. Lancer la figure en plein ciel, la montrer s'emparant de l'infini et la rattacher, ne fût-ce que par le bout du pied, à la terre! » Ainsi fit-il, et il fit un chef-d'œuvre, qu'on peut voir et admirer au cimetière du Père-Lachaise.

Quant au passage de Reynaud au pouvoir

et aux affaires, il ne fut que de quelques mois. Comment, avec son admirable talent de parole et son naturel don d'autorité, n'a-t-il pas joué un grand rôle politique? Le temps lui a manqué. La Providence avait sans doute plus besoin de ses services comme penseur que comme homme public. Mais je ne veux pas quitter cette trop courte période de sa vie sans citer un trait où éclatent son courage et son invention dans le dévouement.

Il était représentant pendant les journées de Juin. Je campais sur la place de la Concorde avec les gardes nationaux de notre village; c'était le lundi, le troisième jour. La bataille venait de finir; vers les quatre heures, passe sur la place, à quelques pas de nous, un homme en blouse, un ouvrier seul, sans armes, marchant paisiblement.

A la vue de cette blouse, nos paysans s'écrient : « Un insurgé! un insurgé! » et se précipitent sur lui, la baïonnette au poing. Nous voulons les retenir. Vains efforts! Le malheureux, épouvanté, s'enfuit. Des cuirassiers qui stationnaient dans les Champs-Élysées, le voyant fuir, le croient coupable,

et deux d'entre eux se lancent sur lui au galop ; on l'atteint, on l'entoure; baïonnettes et sabres sont levés sur sa tête, son sang coule déjà, il va être massacré ! Tout à coup un homme, au risque d'être tué, se précipite au milieu de ce tumulte et de ces armes ; il ne dit pas un mot, il ne fait pas une prière, mais, par un mouvement plus rapide que la pensée, il arrache de sa poitrine son écharpe de représentant et la jette sur l'ouvrier ! A la vue de ce signe, les armes tombent, les menaces cessent; cette écharpe devient pour ce malheureux comme un des lieux d'asile de l'antiquité ou du moyen âge. C'est qu'en effet, c'était un lieu d'asile et le plus grand de tous ; car c'était l'image de la Nation elle-même; c'était derrière le peuple tout entier, que cette main inconnue et généreuse avait abrité et sauvé cet homme du peuple. Cet inconnu, ce sauveur, c'était Jean Reynaud.

Je ne pourrais trouver une meilleure transition pour arriver à la dernière partie de cette étude, à la peinture de Reynaud comme homme de cœur.

IV

Il n'est pas rare de voir des philosophes dont toutes les théories ont pour objet le bonheur de l'espèce humaine, avoir assez peu de souci des individus dont se compose cette espèce ; pleins de sympathie pour l'homme, ils sont pleins d'indifférence pour les hommes. On dirait que, tout ce qu'ils ont de généreux, étant absorbé par les sentiments généraux, il ne leur en reste plus pour les sentiments particuliers. Tel n'était pas Reynaud. Jamais âme enfermée dans le cercle des affections individuelles n'en a eu davantage toutes les délicatesses, je dirai presque toutes les nuances. Enfant, sa mère l'appelait *ma perle*, comme pour peindre tout ce qu'elle trouvait d'exquis et de rare dans son cœur. Jeune homme, une sensibilité presque féminine s'alliait si étrangement en lui à la véhémence pathétique, qu'un de ses amis disait : « Le

cœur de Reynaud n'a pas d'épiderme ; il suffit d'un pli de feuille de rose pour le faire crier. » Homme fait et devenu austère d'aspect, — il l'avait toujours été d'habitudes, — la même tendresse de cœur perçait à tout instant sous le grave visage du philosophe stoïcien. Le récit du moindre trait de générosité faisait trembler cette lèvre puissante, et des larmes remplissaient soudain ses yeux. Un mot froid dans la bouche d'un ami, un moment d'oubli involontaire suffisait pour l'affliger comme un de ces êtres affectueux et un peu faibles qui ne vivent que de sentiment. Cet homme, capable des résolutions les plus énergiques et même, à l'occasion, les plus violentes, ne pouvait supporter l'aspect de la douleur; la compassion devenait pour lui une véritable souffrance. Je lui avais envoyé un jour un exemplaire en plâtre de l'admirable tête de Michel-Ange, l'*Esclave mourant*. Le lendemain, il me pria de le reprendre; la vue continuelle de l'agonie sur ce beau visage lui était un supplice. Doué à un degré rare du sentiment musical, il fut forcé de renoncer aux concerts du Conserva-

toire; cette musique sublime le jetait dans une émotion qui aurait pu se changer en un état de crise morbide. Enfin, douloureux et cher souvenir que je ne veux pas écarter, dans la terrible maladie qui nous l'a enlevé, une fois qu'il se sentit en face d'un danger mortel, l'idée de la séparation lui rendit presque impossible à supporter la présence de ce qui lui était le plus cher. Je me rappellerai toujours que la dernière fois que je le vis, et où je vis, hélas ! si clairement la mort sur son visage, après un court serrement de main et quelques mots échangés, il m'écarta en me disant : « Assez ! assez ! cela me fait mal ! » Et toute cette noble figure trembla, pleine de larmes.

Ce que fut un pareil ami, on le conçoit. Sa jeunesse ayant été pure de toute passion inférieure et matérielle, il avait, à l'abri de son austérité, gardé tout son cœur pour les affections permises ou saintes. L'amitié était pour lui un culte. Qu'on relise ses divers ouvrages, les plus graves comme les plus familiers, à tout instant, au milieu d'un récit de voyage, d'une démonstration philoso-

phique, apparaît ce mot *mes amis*, avec une sorte d'émotion qui prouve qu'ils étaient toujours présents pour lui. Personne n'a mieux parlé le langage qui console, qui dirige, ou qui relève. Je l'ai vu au chevet d'amis mourants, je l'ai vu penché sur le front d'amis désespérés; sa parole avait tous les accents : celui de la grandeur, celui de la pitié; cet homme était une source de vie toujours jaillissante. Pas d'obstacles de temps ni de lieu pour son ardente charité ; je dis charité, car son affection méritait ce beau nom. Son imagination, toujours en éveil au sujet de ses amis, lui inspirait mille idées heureuses pour la direction de leur vie, de leurs travaux. Des inconnus même, attirés vers lui par l'ascendant indéfinissable des natures puissantes, venaient chercher abri dans ce port. Il avait toute une clientèle d'âmes dont il était la conscience.

L'affection d'un pareil homme n'allait pas sans un fond de gravité. Aussi, malgré sa bonhomie de manières et de cœur, malgré sa gaieté même, les meilleurs n'étaient pas exempts près de lui de ce léger trouble, de

cet embarras ému qu'on éprouve auprès des êtres supérieurs. Si tendrement qu'on l'aimât, il était impossible d'oublier qu'on le considérait. De là ce besoin d'être approuvé par lui, besoin si impérieux, que j'ai vu des hommes se parer à ses yeux, pendant des années entières, de sentiments qui n'étaient pas les leurs, non par hypocrisie ni pour le tromper, non, mais se trompant eux-mêmes, se croyant auprès de lui autres qu'ils ne l'étaient, l'étant peut-être pour un moment, tant on subissait en sa présence la contagion du bien. Mais, une fois le voile tombé, le naturel revenu, j'ai vu aussi ces faux honnêtes gens démasqués, pâlir devant ce clair regard. Leur défection avait porté ses fruits cependant : ils avaient reçu le prix de l'abandon de leurs principes, en puissance, en honneurs, en richesses; et lui, il n'était rien. Mais le rencontrer tout à coup dans une réunion, dans une loge de théâtre, aller à lui la main tendue, et le voir retirer froidement la sienne en les regardant en silence ; cela suffisait pour faire tomber ces transfuges du haut de leur grandeur vilainement

acquise, et pour incliner leurs fronts jusqu'à terre. Cet homme était si juste qu'il était naturellement justicier.

Son influence s'étendait jusque sur des vieillards, sur des hommes de génie ; il m'en revient en pensée une preuve touchante. Il avait été l'élève et était devenu l'ami de l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire le père ; j'ajoute le père, car le mot illustre ne suffirait pas à le faire distinguer de son fils.

M. Geoffroy, arrivé à la vieillesse, mais plein encore de son ardeur créatrice, voulut porter ses recherches sur une branche des sciences nouvelle pour lui, sur les sciences physiques. L'âge lui conseillait la modération dans le travail, sa santé affaiblie la lui ordonnait, il n'en tint compte ; et sa digne compagne voyait avec douleur s'allumer chaque nuit, au chevet du vieillard, la lampe de travail qui éclairait jusqu'au matin ce front pâle et penché. L'inquiétude devint grande dans sa famille ; on redoutait à la fois pour lui et l'excès et l'impuissance du travail. On n'apprend pas une science nouvelle à soixante ans ; il était donc à craindre que cette œuvre

de sa vieillesse ne fût œuvre de vieillard, et ne répondît ni à ses espérances ni à ses premières créations. Mais comment lui communiquer ces soupçons? Comment lui ravir cette dernière joie, et compromettre peut-être, en la lui ravissant, cette santé même que l'on voulait défendre? Après de longues irrésolutions, la famille consulta Reynaud et lui demanda son intervention. Sa compétence dans les sciences physiques donnait pleine autorité à son jugement; l'affection paternelle du vieillard pour lui donnait toute valeur à ses conseils. Il hésita pourtant. A son âge (il n'avait pas trente ans), il lui semblait voir une sorte d'impiété dans cette hardiesse. L'intérêt de son maître le décida.

Un matin donc, il entra dans le cabinet de M. Geoffroy. Quelques questions adroitement jetées amenèrent facilement la confidence du travail commencé. Reynaud écouta sans interrompre; puis, reprenant un à un tous les points de la question, il commença, avec ménagement d'abord, à faire sentir à l'auteur les côtés faibles de son système, lui montra l'insuffisance de ses études com-

mencées trop tard, l'inanité de ses découvertes qui ne paraîtraient que des souvenirs, et, augmentant d'énergie à mesure qu'il voyait la surprise, le doute, la conviction se succéder sur le visage de son maître, il ne s'arrêta que quand il eut renversé pièce à pièce tout l'édifice aux yeux du vieillard désespéré. Reynaud, dans ces sortes de services cruels que nous sommes appelés tous à nous rendre les uns aux autres, apportait ordinairement une sorte de vigueur un peu âpre ; cette âpreté tenait tout ensemble à son vif sentiment de ce qu'il croyait la vérité, à son désir d'éclairer, et aussi à sa crainte d'affliger ; l'effort qu'il était obligé de faire, portait son courage jusqu'à la véhémence. Qui l'eût vu près de M. Geoffroy, eût été surpris du mélange de regrets et d'enthousiasme qui se lisait sur sa figure. Pourquoi ce double sentiment ? C'est qu'il avait trouvé le moyen de guérir la blessure au moment même où il la faisait. En effet, à peine le dernier mot de la démonstration prononcé, il change subitement de terrain, il quitte les sciences physiques et se reporte vers les

sciences naturelles, où M. Geoffroy a jeté un si grand éclat. Récapitulant alors toute cette noble vie, il la développe au vieillard lui-même dans sa grandeur et son héroïque énergie, il lui rappelle ses luttes mémorables avec Cuvier, Goethe intervenant dans le débat et se prononçant pour lui, il lui montre la jeune école scientifique se rangeant sous son drapeau, le présent lui donnant raison, l'avenir lui donnant la gloire, et, de degré en degré, le conduit pour ainsi dire par la main jusqu'à la place que lui réserve la postérité, entre Buffon et Linné! N'est-ce pas vraiment le génie de l'amitié et j'ajouterai, l'amitié que mérite le Génie? Le vieillard ranimé, consolé, se jeta en pleurant dans ses bras, puis, ouvrant la porte de la chambre où sa famille attendait anxieuse : « Notre ami m'a convaincu, dit-il, j'éteins ma lampe de travail. »

J'arrive à un moment de la vie de Reynaud où j'hésite à hasarder ma plume, tant mon cœur et le sien y sont fortement engagés; mais je lis dans un philosophe ancien qu'il rendait sans cesse grâce aux dieux de deux

choses : d'être né Grec, et né au temps de Socrate. Pourquoi ne remercierais-je pas tout haut la Providence d'avoir permis un jour à mon amitié d'être un bien véritable pour Reynaud?

Notre première rencontre remonte à 1840. Un projet de voyage en Suisse m'ayant fait désirer quelques renseignements précis sur le meilleur itinéraire à suivre, un ami me réunit à Reynaud. Après un quart d'heure d'entretien, où il me traça un excellent plan de campagne, grande fut ma surprise, lorsque je me levai pour partir, de le voir venir à moi et me tendre la main avec une cordialité tout affectueuse. Le serrement de main n'était pas alors aussi habituel qu'aujourd'hui ; d'ailleurs, quoique je ne connusse Reynaud que depuis un quart d'heure, il ne me semblait pas homme à prodiguer les marques de sympathie. Depuis, quand je lui exprimai ma surprise à ce sujet, il me répondit que toute sa vie, à sa première rencontre avec les gens, il les rangeait instinctivement, et comme malgré lui, en trois

classes : ceux qu'il n'aimerait jamais, ceux qu'il aimerait peut-être, ceux qu'il aimait tout de suite, et que j'avais pris place tout d'abord dans la troisième catégorie. « D'ailleurs, ajoutait-il gaiement, vous savez mon système. Je crois aux existences antérieures comme aux existences subséquentes, et je suis bien certain de vous avoir rencontré déjà, peut-être plus d'une fois, dans quelque autre planète ; nous étions donc deux vieilles connaissances ; nous nous retrouvions. »

Un événement imprévu fit de notre amitié un lien quasi fraternel. Reynaud était souvent saisi de ces besoins de solitude, habituels aux esprits qui vivent dans la pensée de l'infini. Vers 1842 il se retira donc à Vineuil, village voisin de Chantilly, pour se dévouer tout entier à ses grands travaux de philosophie religieuse. Il vivait là seul, dans une maison isolée, travaillant tout le jour, se promenant et méditant dans un petit jardin fort inculte, où régnaient en maîtres quelques animaux privés. Il a toujours eu un goût excessif pour la société des animaux. Leur vue le touchait, le char-

mait et le troublait. Le mystère de leurs souffrances, inexplicables par l'idée d'épreuves, et par conséquent inconciliables, ce semble, avec la bonté de Dieu, le ramenait sans cesse à la contemplation de ces muettes créatures, dont la beauté était encore un attrait pour lui. Artiste en effet autant que philosophe, il se complaisait dans la vue des animaux élégants et surtout des beaux plumages d'oiseaux; s'il avait été riche, ç'aurait été sa manière d'avoir des bijoux.

Sans être riche, il avait reçu du Jardin des plantes, en échange d'une curieuse collection de nids conquis par lui, deux superbes paons. Je les vois encore apparaître sur le bord de la fenêtre, dans la salle à manger basse où nous dînions à Vineuil. Ils venaient prendre leurs repas avec nous, puis s'en allaient gravir majestueusement le sommet d'un grand hangar voisin, et regarder de là coucher le soleil. « Ne semble-t-il pas, me disait-il, qu'ils vont saluer le dieu de leur patrie, et qu'ils prennent plaisir à faire étinceler leur splendide plumage dans le rayonnement de ses derniers feux? »

Cependant je ne revenais jamais de Vineuil sans avoir le cœur serré. Cette vie de dévouement à la science me remplissait de respect, d'admiration, mais aussi de regrets. Je connaissais trop toute la tendresse de cette âme, pour ne pas deviner la souffrance dont il ne se plaignait pas, pour ne pas souffrir du sacrifice qu'il acceptait héroïquement. Il avait trente-cinq ans à peine, et je ne pouvais me redire sans tristesse cette phrase de lui : « Je me sens ici sous la main de Dieu, que depuis si longtemps je vois seul au-dessus de ma tête, par delà les étoiles, dans mes promenades de nuit. »

Une pensée singulière vint bientôt se mêler à mes préoccupations. Au fond d'une province, au fond d'une campagne, à cinquante lieues de Paris, dans une solitude aussi douloureuse et presque pareille à celle de Vineuil, vivait une de nos amies les plus chères, une jeune femme qui, par un hasard étrange, n'avait trouvé refuge qu'au sein des plus sévères études. Nos grands penseurs lus et relus l'avaient nourrie des mêmes idées qui occupaient Reynaud, et l'on peut dire

qu'à cinquante lieues de distance, inconnus l'un à l'autre, leurs âmes vivaient dans les mêmes régions. Souvent nous les réunissions dans nos pensées, et, les voyant ainsi en nous et devant nous, embrassant d'un regard leurs qualités à la fois si diverses et si semblables, nous nous disions : « Évidemment ces deux êtres-là ne sont que les deux parties d'un même tout. »

Nous résolûmes donc de les rapprocher, nous fiant à la Providence pour achever l'ouvrage, si cet ouvrage était conforme à ses desseins. Seulement, je connaissais l'humeur sauvage de mon solitaire ; il s'agissait de ne pas l'effaroucher, et une première lettre, toute simple, lui demanda d'abord de nous accorder quelques jours dans notre petite demeure de campagne. Sa réponse n'était pas de nature à m'encourager.

« La peine que je prends, me répondit-il, pour me discipliner de nouveau (il revenait d'un court voyage) à ma vie solitaire, se trouverait toute perdue à mon retour. Voici que je commence à rentrer dans mon stoïcisme comme un guerrier dans son armure, et vous me conviez déjà à en sortir. Croyez-vous que ce soit un vêtement si commode, qu'on puisse le vêtir et le quit-

ter comme sa robe de chambre ? Il m'est utile ; mais il n'est pas doux ; ne m'attendez donc pas, cher ami. »

Cette lettre me détermina. Je lui écrivis notre dessein. Deux réponses, envoyées coup sur coup, me montrèrent le trouble de son âme. J'en citerai quelques courts fragments avec la réserve qu'impose un tel sujet.

La première n'est qu'une suite de phrases entrecoupées et comme de cris : « Votre lettre me frappe, me trouble, je n'ose dire m'épouvante. La main me tremble d'une façon extraordinaire. Je m'effraye de me voir trembler ainsi ! La chose me touche donc bien à fond ! »

La seconde est plus calme, comme il convient à un philosophe qui a passé la nuit à réfléchir :

« Ce projet n'a aucune chance de réussite. Vous ne me jugez que sur mes trente-cinq ans ; mais comment voulez-vous qu'avec mon front dépouillé, mes cheveux blanchis, mes habitudes sévères, les allures méthodiques de mon cœur et de mon esprit, mon manteau de philosophe, en un mot, je puisse prétendre à autre chose qu'à l'amitié ? Moi-même, suis-je capable d'un autre sentiment ? Si mon âme est affamée de tendresse, ce n'est que d'amitié. »

Après les raisons de modestie, les raisons de conscience :

« Ce dur tourment de la solitude, oublié par Dante dans son *Enfer*, a peut-être pour objet de m'exercer à la lutte, de m'enchaîner au service des idées... Un changement d'état me troublerait peut-être dans ce devoir.

« Je me contente sans peine du peu que me rapporte mon travail désintéressé. Je préférerais même la gêne à l'humiliation de m'appliquer à quoi que ce soit en vue d'un bénéfice quelconque. Mais cette gêne, serais-je le maître de la braver, si elle devait faire souffrir une et peut-être plusieurs existences précieuses ? »

Enfin, son cœur éclate malgré lui. L'image de sa mère avait gravé trop profondément dans son âme le respect des femmes, il leur croyait une trop haute mission dans ce monde pour ne pas regarder le vrai mariage comme l'expression la plus complète de la vie humaine. Mais il s'écriait dans sa candeur :

« Certes, je serais plus heureux, marié que seul; mon travail même y gagnerait. Chaque soir, je le sens plus profondément, ma pensée ne prendra son essor que dans le calme, et je n'ai pas le calme, quoique je le cherche partout et que je ne cesse de le de-

mander. Mais Dieu veut-il que je goûte ce bonheur, veut-il que ce cœur, si souvent fatigué du désert qui l'entoure, trouve un autre cœur qui batte avec lui et lui forme un autre écho que celui de ces froides murailles où je me suis condamné à vivre?... Je désire le bonheur, mais je n'ai pas le fol orgueil de croire que j'en sois digne!... »

Dans un dernier cri, sa sensibilité se révèle tout entière :

« Hier, au milieu de mon trouble, une idée étrange s'est présentée à moi, celle de ma dernière heure! Je me représentais le bonheur dont vous me parliez, et tout à coup, je me suis dit : oui, mais il faudra mourir!... et alors, comment avoir le cœur de mourir?... Ainsi, cher ami, faisons notre devoir, et, pour le reste, à la volonté divine! Je crois que vous n'aurez rien à me répondre... »

Je répondis, il vint, et sa venue inaugura pour lui vingt ans du bonheur le plus pur, le plus complet, tel qu'il était capable de le sentir et le donner, et où il ne connut qu'un seul jour de douleur, celui, hélas! qu'il avait prévu, le jour de la séparation. Sa mère, qui vivait encore, ses deux frères parvenus tous deux au premier rang dans leur profes-

sion[1], ajoutèrent à sa joie en la partageant.

La fortune même se mit à lui sourire. Son goût d'artiste lui servit d'habileté en affaires; cherchant une retraite riante pour son bonheur et son travail, il employa un petit héritage et la dot de sa femme à se bâtir, à une extrémité de Paris, une maison sur des terrains isolés d'où l'on embrassait un bel horizon. Son instinct de paysagiste l'avait bien guidé; il fut exproprié pour cause d'embellissements publics, et, devenu spéculateur malgré lui, se trouva riche parce qu'il aimait le beau.

Il en profita pour aller planter sa tente d'hiver sur les côtes de Provence. C'est là qu'il mit la dernière main à son livre de *Terre et Ciel;* c'est là qu'il prépara son second travail sur l'*Esprit de la Gaule;* c'est là qu'il fut heureux. Ceux qui l'avaient connu dans sa fougueuse jeunesse, s'étonnaient de le voir dans son jardin de Cannes, serein et tranquille comme un homme de campagne,

1. L'un était M. Léonce Reynaud, directeur général des phares de France, et auteur d'un traité d'architecture déjà classique; l'autre, M. le contre-amiral Reynaud.

plantant, bêchant, portant, dans son nouveau métier de jardinier, cette ardeur inventive et cette imagination poétique qu'il mettait à toute chose. Il rayonnait de joie à l'arrivée d'un beau végétal ; il nous rappelait à tous cette noble vie de Schiller, qui, lui aussi, commença par être le Schiller des *Brigands*, c'est-à-dire l'homme des orages, pour finir par être poète de *Guillaume Tell*, c'est-à-dire le poète de la lumière. C'est que Reynaud avait rencontré, *nel mezzo cammin della vita*, au milieu du chemin de la vie, comme dit Dante, le guide qui devait l'aider dans le dernier perfectionnement de son âme. On a souvent remarqué que, dans les unions vraiment dignes de ce nom, l'échange habituel des paroles, des pensées, des sentiments, amène peu à peu comme un échange de qualités. Reynaud en fit la favorable expérience. Ce qu'il y avait en lui d'un peu indompté s'apaisa au contact de celle que je nommais son Fénelon. Cette âme de douceur s'insinuant en lui comme une huile pure et précieuse qui parfume et lénifie, il se rasséréna sans se refroidir, il s'adoucit sans s'amollir.

Les élections de 1863 le prouvèrent. On se rappelle avec quelle vivacité s'agita entre les républicains, avant la lutte électorale, la question du serment. Consulté à ce sujet par plusieurs de ses amis, Reynaud leur conseilla de le prêter. L'intérêt de la France, disait-il, leur en faisait un devoir. Mais quand les électeurs de la Moselle, dont les suffrages l'avaient envoyé à la Chambre représentative de 1848, vinrent le rechercher à Cannes, en 1863, pour lui offrir la candidature, il la refusa. Son refus n'impliquait pas et ne pouvait pas impliquer le blâme de ceux qui crurent devoir plutôt suivre ses conseils qu'imiter sa conduite; mais je dois citer cette réponse aux électeurs de la Moselle, car rien ne peint mieux cette nature inflexible, et qui portait dans les actions de la vie la même rigueur que dans les principes philosophiques :

« Cannes, mars 1863.

« Je me sens très ému, rempli de reconnaissance et de douleur, messieurs. J'ai le regret de ne pouvoir me rendre à l'honneur que vous voulez bien me proposer. Je ne puis me résoudre à prêter serment à une

constitution qui n'a pas la liberté pour base... Je suis fait de telle sorte que je ne saurais fléchir, sans m'anéantir par l'outrage fait soit à ma conscience si je prêtais un faux serment, soit à mon patriotisme si j'en prêtais un vrai. En définitive, je vous tromperais, car, au lieu d'appeler vos suffrages sur un homme droit et ferme, je ne leur offrirais qu'un homme *humilié devant lui-même* et abattu. »

Je souligne en passant ce mot *humilié devant lui-même;* jamais homme n'a eu plus impérieux besoin de s'estimer soi-même. Et je lis dans une lettre de lui ce mot qui complète la pensée : « J'aimerais mieux tomber du haut du Righi que de déchoir d'une ligne dans l'estime de mes amis. »

« Ne croyez pas cependant, reprend-il, que je veuille imposer par là ma manière de voir, qui est essentiellement personnelle. Je me réjouis de voir autour de moi, et jusque parmi mes amis les plus chers, de sincères patriotes qui s'en écartent. Leur présence à la Chambre peut être d'une utilité que je suis loin de méconnaître, et de ce qu'ils n'éprouvent aucun scrupule à prêter serment, je conclus simplement que ce serment ne les affecte pas comme il m'affecterait moi-même ; et je m'en félicite pour les intérêts qu'ils auront à servir.

« Mais en même temps qu'il est utile au pays de posséder une opposition légale, permettez-moi de

penser qu'il ne lui est pas inutile non plus d'en posséder une moins ouverte, passive même, mais inflexible dans ses principes. C'est dans celle-ci que mes sentiments, mon jugement politique et mon caractère me portent à me ranger, c'est d'elle que j'ai à cœur de demeurer le représentant. »

Ce fut là son dernier acte d'homme public. La mort l'avait touché de son aile : depuis deux ans il se sentait atteint. Je trouve dans une lettre de lui à son digne ami, M. Henri Martin, en date de mai 1861, ces paroles attristées :

« Je ne suis pas content de moi, je suis tombé dans une sorte d'inertie. A mon âge, on se trouve si près de l'autre vie, qu'on se sent plus disposé à y aspirer qu'à s'intéresser à celle-ci!... On se dit: Ma tâche est faite, et, en la voyant si minime, on se résigne en pensant que l'on fera mieux une autre fois.

« Le monde appartient maintenant à la jeunesse. La seule chose qui nous reste, c'est nous-mêmes, et que d'améliorations nous avons à réaliser dans ce monde-là ! »

Malgré ces découragements, aucun de nous ne s'inquiétait sérieusement pour lui. Toute sa vie, il avait été sujet à ces mélancolies sévères qui sont le propre des ima-

ginations à grande volée. « Je n'ai plus d'ailes! » disait-il souvent, ne se rendant pas compte que c'est la maladie de ceux qui planent. Puis, par un contraste étrange, cet homme, si dédaigneux des grandes douleurs comme des grands dangers, ne pouvait supporter sans impatience les légers malaises qui entravent. « Mon cher ami, lui répétais-je souvent en riant, vous êtes fait pour combattre les lions, mais pas les moucherons. » Je le gourmandais donc au lieu de le plaindre. Enfin son aspect même achevait de nous tromper. Il n'avait rien perdu de sa beauté imposante, et l'idée de mort était si incompatible avec cette apparence olympienne, sa personne physique elle-même représentait toujours si vivement la protection, qu'on ne pouvait croire que le grand chêne pût tomber avant les plantes plus faibles qui s'abritaient à son ombre.

Il fallut bien comprendre. Une pierre dure comme du fer, qui lui déchirait les entrailles depuis plus de deux ans, le força enfin, comme le héros du poème de Tristan, à dire : *Je suis vaincu!* Les douleurs atroces

qui le torturaient lui arrachaient parfois malgré lui des cris aigus, jamais une plainte. Un des ornements de sa chambre était un bas-relief représentant un Gaulois combattant; dès qu'il se sentit au pouvoir de la mort, il fit voiler cette figure, comme pour exprimer que son combat à lui était fini. Quoique ses idées sur la personne du Christ ne fussent pas celles de l'Église catholique, il avait toujours au pied de son lit un grand crucifix. Au milieu de ses plus terribles crises, on le vit étendre ses bras en croix sur son lit de torture, comme pour prendre exemple sur le divin martyr. Une nuit on l'entendit murmurer tout bas : « Mon Dieu ! ayez pitié de votre pauvre serviteur ! »

Le lendemain, toujours dans la nuit, la sœur de charité qui le veillait s'approcha de son chevet et lui dit : « Monsieur, il faut vous préparer à la mort. — Je m'y prépare depuis quarante ans, ma sœur », répondit-il avec calme.

Vingt-trois ans se sont écoulés depuis ce jour-là, et depuis vingt-trois ans la femme qu'il a tant aimée n'a eu qu'une idée, qu'un

objet, le culte de cette grande mémoire. Elle lui a élevé trois monuments: un de pierre et de marbre, celui de Chapu; un second, d'esprit et de pensée, l'édition complète de ses œuvres; un troisième, fondé sur l'admiration et la reconnaissance publiques, *le prix Jean Reynaud*. Chaque année, un prix de dix mille francs, donné tour à tour par chacune des classes de l'Institut, associe la mémoire de Jean Reynaud à l'œuvre la plus éclatante qui se produit dans la science, dans les arts, dans la morale, dans l'érudition, dans les lettres. M. Pasteur fut le dernier lauréat de ce concours.

L'Institut est encore debout pour longtemps, j'espère; tant qu'il vivra, le nom de Reynaud vivra aussi. A qui le devra-t-il? A celle à qui il a donné ce nom.

CHAPITRE V

MA CANDIDATURE ACADÉMIQUE

J.-J AMPÈRE. — BRIFAUT. — BAOUR-LORMIAN

Le rôle de candidat académique passe pour le plus ennuyeux de tous les rôles. « Il n'y a qu'un moyen de m'en tirer, me dis-je en l'abordant, c'est d'en faire un rôle amusant. Après tout, qu'est-ce que c'est que cette candidature? L'occasion et le droit de causer un quart d'heure avec trente-neuf des hommes les plus distingués de notre pays. Beau sujet de plainte! On payerait pour avoir cet ennui-là. Le tout est de sauvegarder sa dignité, et pour cela que faire? — Ne jamais dire de bien de soi. — Ne jamais

dire de mal de ses concurrents. — Ne jamais flagorner ses juges. » Qu'on leur rappelle discrètement tel ou tel de leurs ouvrages d'aujourd'hui ou de leurs succès d'autrefois, rien de mieux, mais un éloge grossier et intéressé dégoûte autant celui qui le reçoit, qu'il rabaisse celui qui le donne. On devrait être sincère par calcul, si on ne l'était pas par nature; c'est encore la plus sûre manière de faire dire à l'académicien que l'on quitte : « Voilà un homme avec qui je me rencontrerais volontiers une fois par semaine. »

Une des visites dont je me souviens avec le plus de plaisir est celle que je fis au général de Ségur. Quand j'entrai dans son cabinet, il me dit, en me tendant un livre : « Monsieur, j'étais avec vous; je lis votre *Médée;* mais je lis aussi la *Lucrèce* de M. Ponsard, votre concurrent. J'hésite entre vous deux. Mon opinion n'est pas encore faite : elle le sera le jour prochain, j'espère, où j'aurai le plaisir de vous revoir. » Je revins au bout d'une semaine. « J'ai lu, me dit-il, et j'ai comparé. Tenez, regardez,

voilà vos deux tragédies chargées de notes marginales. Eh bien! je préfère *Lucrèce*. Je voterai pour M. Ponsard; mais, lui élu, je ne nommerai personne autre que vous. » Je le remerciai très vivement et très sincèrement. Cette franchise me toucha beaucoup, et depuis que je suis devenu juge à mon tour, je tâche de l'imiter, me proposant comme règle de dire toujours ce que je fais et de faire toujours ce que je dis.

I

Ma candidature académique me valut une amitié que je suis heureux de rappeler ici, celle de J.-J. Ampère. Je joindrai à son nom celui de deux autres membres de l'Académie, dont la physionomie, fort différente de la sienne, est caractéristique de leur époque : Brifaut et Baour-Lormian.

Je rencontrai Ampère pour la première

fois chez un dilettante plein de goût et de grâce, le comte de Belle-Isle. Un heureux hasard me mit à table à côté de lui. A sept heures, nous ne nous connaissions pas; à neuf heures, nous étions liés. Un premier point commun nous rapprochait. Il était fils d'un homme de génie, j'étais fils d'un homme de talent, et tous deux nous avions grandi dans le culte de notre père, et sous l'heureux fardeau d'un nom à soutenir. En outre, la multiplicité de mes goûts répondait à la multiplicité de ses aptitudes. Dès le premier moment, je fus émerveillé de cette richesse et de cette spontanéité d'imagination. Depuis, je l'ai connu à fond, je l'ai véritablement aimé, et il m'a toujours fallu, pour le définir, avoir recours, toute proportion gardée, aux noms les plus éclatants de l'histoire ou de la légende. Oui, les plus enragés conquérants de royaumes ne s'acharnaient pas à la poursuite de leur conquête avec une passion plus fiévreuse, que J.-J. Ampère à la recherche d'un chef-d'œuvre, d'un monument, d'une découverte. Sa spécialité, c'était tout! Poésie, théâtre, archéo-

logie, histoire, critique, tout l'attirait et rien ne lui suffisait. Après les langues mortes, les langues vivantes; après les langues vivantes, les hiéroglyphes; après les livres, les pays, après les pays, les hommes. Il fit, à vingt ans, un pèlerinage de trois mois auprès de Gœthe, pour connaître à fond le grand prêtre de la poésie contemporaine. Ce n'était pas un voyageur, c'était un habitant de toutes les contrées de la terre. A Rome, à Londres, à Heidelberg, il était partout chez lui comme à Paris. Avec cela, homme du monde et du meilleur monde, je pourrais dire de tous les mondes, car il avait été de fête dans les plus hautes sociétés européennes. Il en connaissait tous les dessous, tous les petits travers, ce qui, avec son immense et universel savoir, faisait de lui le causeur le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. D'un bout de l'Europe à l'autre, on disait le *charmant Ampère*.

Ce mot *charmant* impatientait fort M. de Rémusat à qui on l'appliquait souvent. Il avait raison : ce mot implique quelque chose de superficiel, d'artificiel, de mondain, qui

ne suffit pas plus à caractériser Ampère que l'auteur d'Abélard. L'âme d'Ampère était aussi riche que son intelligence, les sentiments généreux y abondaient comme les sentiments tendres. Il était capable d'indignation. Passionné pour la liberté, ainsi que M. de Tocqueville, son ami et son maître, l'attentat du 2 décembre le jeta dans un véritable état de fureur. Pendant treize ans, il ne tarit pas d'imprécations contre le nouvel empire, en écrits et en paroles, en prose et en vers, et plus d'une fois il faillit se compromettre gravement. Deux amours aussi singuliers l'un que l'autre remplirent sa vie. A vingt ans, il devint amoureux fou d'une femme de quarante; à soixante ans, d'une femme de vingt. Chacun de ces amours fut d'autant plus durable qu'ils ne furent partagés ni l'un ni l'autre, et tous deux ne finirent qu'à la mort de celle qui en était l'objet. Chose étrange, car tout est étrange en lui, ce cœur, toujours à l'attache, avait pour compagnon un caractère d'une indépendance farouche. Toute contrainte lui était odieuse; il ne voulait être esclave de rien.

Il n'a jamais eu de chez-soi. Il logeait au mois, au jour, n'importe où. Il n'a jamais acheté de meubles, sauf un, qui lui servait de tous les autres, une malle. Il y entassait tout, ses manuscrits, ses livres, ses objets de toilette, ses habits. Ses habits, il est vrai, ne tenaient pas beaucoup de place. Il n'en avait jamais qu'un; quand il était usé, ce dont il ne s'apercevait jamais, une dame de ses amies lui en substituait un autre, ce dont il ne s'apercevait pas davantage. J'ai dit qu'il n'était esclave de rien, je me trompe : il était esclave de ses manuscrits. Un jour que nous allions ensemble au château de Gurcy, chez Mme d'Haussonville, je le vis arriver à la gare, portant autour du corps une ceinture, d'où pendait une chaîne, qui allait aboutir à un sac, lequel sac renfermait ses papiers, auxquels il était ainsi attaché comme s'il y avait été rivé; cela lui donnait un petit air de forçat dont il riait le premier.

Ces précautions venaient de la peur qu'il avait de ses distractions, en quoi il n'avait pas tort. Il n'était pas pour rien le fils de son père. En effet les traits de distraction

de M. Ampère étaient autant de légendes qui passaient à l'École polytechnique, de promotion en promotion : M. Ampère s'essuyant le front avec le linge destiné au tableau et se retournant vers ses élèves le visage enfariné ; M. Ampère commençant dans la rue un calcul sur le derrière d'un fiacre arrêté, et courant après sa preuve quand le fiacre partait ; M. Ampère laissant sa petite fille toute une journée dans une antichambre ; M. Ampère entrant dans son salon en costume complet d'académicien : habit, veste, chapeau, épée, tout enfin, sauf les culottes. Eh bien, son fils était digne de lui. Un jour, chez Mme C..., où ses dernières années se sont écoulées si doucement, au sein d'une affection si vigilante, si intelligente, si respectueuse de son travail, si enchantée de son esprit, si reconnaissante de sa présence, il arrive dans la salle à manger, au commencement du dîner, dans un état d'effarement complet. « C'est inimaginable, dit-il, je ne sais pas ce que j'ai fait de la clef de ma chambre. — Cherchez dans vos poches. — J'ai cherché, elle n'y est pas. — Demandez au domestique. —

Il ne l'a pas. — Où pouvez-vous l'avoir laissée? — C'est ce qu'il m'est impossible de deviner. J'ai fouillé partout, dans mes tiroirs, dans mon armoire, dans ma commode, rien. — Comment, mon ami, lui dit la spirituelle maîtresse de maison, vous avez fouillé dans les tiroirs? — Oui! — Dans les tiroirs de votre chambre? — Oui! — Mais alors vous y êtes donc entré? — Sans doute! puisque je vous dis que j'ai fouillé partout. — Mais comment y êtes-vous entré? — Parbleu, avec ma... Ah! c'est vrai, s'écria-t-il, j'y suis entré avec ma clef! Ah! ah! c'est admirable, elle était dans la serrure! elle y est encore! » On entend d'ici les rires de tout le monde, et les siens.

Ce qui le distinguait de son père, c'est que ses affections n'avaient jamais ni distractions, ni intermittences, ni ralentissements. Un jour qu'il était à Rome, auprès de la première femme qu'il ait adorée, Mme Récamier, il reçoit de son père, alors à Lyon, une lettre qui l'appelle avec grande effusion de tendresse. Il s'arrache à son amour et, le cœur déchiré, il arrive à Lyon. Il est reçu

à bras ouverts; le lendemain, à déjeuner, son père s'assied à table, songeur, silencieux, puis tout à coup, levant la tête, il lui dit : « Jean-Jacques (il avait appelé son fils Jean-Jacques en souvenir de Rousseau), c'est bien singulier, je croyais que cela me ferait plus de plaisir de te revoir. »

Ce mot si comiquement et si naïvement cruel n'eût jamais été prononcé par notre Ampère.

Du reste rien de plus pareil et rien de plus dissemblable que ce père et ce fils. Ces deux esprits supérieurs avaient pour caractère commun, la fécondité et l'initiative. Mais une fois à l'œuvre, la bifurcation commence. Pendant que le père, se donnant tout entier à la science, fait sortir, de sa concentration sur un point, deux ou trois découvertes immortelles, le fils se répand, comme un cours d'eau débordé, en mille œuvres diverses. Faut-il le regretter? Non. Peut-être en se bornant eût-il produit quelque œuvre plus durable ; mais il n'eût plus été lui, c'est-à-dire cette créature multiple, électrique, faisant feu à tous les chocs. Ses ouvrages sont

des ouvrages d'avant-garde. Son *Histoire de la littérature au treizième siècle*, son *Histoire romaine à Rome*, ses études archéologiques, ne sont un peu oubliées que parce qu'elles ont été imitées. Le domaine de la pensée ressemble à l'Amérique : le peuple des travailleurs s'y partage en deux classes : les pionniers qui percent les forêts vierges, qui défrichent les landes, qui portent la lumière et la vie partout où régnait la solitude; puis les constructeurs, les bâtisseurs, qui édifient des maisons, élèvent des monuments, et font disparaître la trace des travaux qui servent de fondements aux leurs. Ampère fut un pionnier! Il fut plus encore! Il mérita un autre titre que lui donna une voix bien éloquente. Le jour de ses obsèques, le savant et spirituel M. Hauréau se sentit tout à coup saisir vivement le bras par un homme d'une quarantaine d'années, qui lui dit avec un accent de conviction passionnée : « Monsieur, celui que nous venons d'ensevelir là était un grand citoyen! » Qui parlait ainsi? Montalembert.

II

Si jamais contraste saisissant a existé entre deux hommes, c'est certainement entre Ampère et Brifaut. À leur aspect on se sentait en face de deux êtres d'une race d'hommes différente. Autant l'un était effervescent d'allure, négligé de toilette, désordonné de chevelure, autant l'autre était correct, régulier, soigné, élégant. Ampère a visité toutes les capitales des deux continents : M. Brifaut n'a guère connu qu'une ville, Paris; dans Paris, qu'un quartier, le faubourg Saint-Germain ; dans ce faubourg, qu'une classe, l'aristocratie. Ses voyages consistaient à aller passer deux mois en Dauphiné, chez Mme la duchesse de ***, quinze jours en Normandie, chez Mme la marquise de ***, et de revenir bien vite rue du Bac, aussitôt que les hirondelles partaient. Comment ce nom tout roturier de Brifaut lui

avait-il ouvert les châteaux et les salons de la plus haute noblesse de France? Comment y était-il recherché, choyé, aimé? Son esprit si délicat, sa conversation si brillante, ses manières, qui étaient celles de la meilleure compagnie, ne suffisent pas à l'expliquer. On parlait tout bas d'un mystère de naissance qui faisait de lui l'héritier indirect d'une des plus grandes dames de ce temps, et rien qu'à le voir, on le croyait. Jamais plus joli profil, physionomie plus aimable, cheveux noirs plus ondulés, ne se sont trouvés sur la tête d'un duc et pair. Il avait le petit zézaiement de l'ancien régime; comme le duc de Richelieu, il avait supprimé une des lettres de l'alphabet, l'*r*, il disait ma *paole d'honneur*. Il employait volontiers ces petites vulgarités de langage qui font partie de la distinction aristocratique; il ne disait jamais *cette* femme, mais *c'te* femme, le tout sans affectation, sans prétention, de naissance. Personne ne rimait plus agréablement que lui un conte, une épître, un madrigal. Il jouait la comédie à merveille; il avait même pris quelques leçons de Fleury, sans

cesser de maintenir la distance entre le maître et l'élève. Il m'a souvent conté, avec un sourire de satisfaction, comment Fleury s'étant hasardé un jour à lui tendre la main, il avait échappé à cette familiarité, à force de politesse et de courtoisie. Il n'y avait eu là de sa part nulle morgue nobiliaire, mais simple dignité d'homme du monde; pour lui un acteur n'était pas *de la société*. Son entrée à l'Académie ne fut pas, comme on pourrait le croire, le résultat d'une intrigue de salon ou d'une faveur. Dans ce temps-là, un succès de tragédie en cinq actes suffisait pour vous ouvrir les portes de l'Institut. Ainsi en advint-il à M. Brifaut. Son *Ninus II*, joué par Talma, fit sensation dans le monde, et même dans le monde lettré. Depuis, on s'est un peu moqué de ce *Ninus II*, qui s'était d'abord appelé *Philippe II*, et que le poète, sur une objection de la censure, transporta d'Espagne en Assyrie, sans qu'il lui en coûtât autre chose que quelques changements de rimes, et la suppression d'une vingtaine d'hémistiches. Rien de plus simple. On n'avait pas encore inventé la couleur locale; une

action dramatique pouvait se passer partout, il ne s'agissait que de la rendre intéressante et pathétique; or M. Brifaut sut revêtir la sienne de vers si brillants, qu'après sa tragédie, il se vit demander une comédie en cinq actes et en vers par le théâtre, et par Mlle Mars. Avoir Mlle Mars pour interprète de sa seconde pièce, après avoir eu Talma dans la première, c'était un coup de fortune! Le jeune poète se mit aussitôt à l'œuvre. Il prit son sujet dans le monde de l'aristocratie. Il le connaissait bien! Sa finesse d'observation lui avait révélé tous les traits particuliers, tous les côtés comiques ou brillants de ce petit coin de la société française; son imagination l'aida à les peindre, et le tableau qu'il en traça était si vif, si amusant, qu'un de ses amis, juge compétent, lui prédit la plus éclatante réussite. Voilà notre poète de trente-cinq ans dans l'ivresse! « Seulement, ajouta l'ami, sachez une chose! ce triomphe-là va vous brouiller avec tout notre monde, qui est le vôtre. Ils ne vous pardonneront pas de les connaître si bien, et encore moins de les peindre si juste. Ils crieront à la tra-

hison! Vous avez mis partout, je le sais, l'éloge à côté de la critique, et force lumières auprès des ombres. On ne verra que les ombres. C'est à vous de choisir entre votre pièce et votre existence toute souriante, et toute pleine de sympathies. » Un grand poète n'eût pas hésité. M. Brifaut n'hésita pas non plus: il serra sa pièce dans son tiroir. Je ne crois pas qu'il y ait, dans l'histoire littéraire, un second exemple d'une immolation pareille; il faut remonter à la Bible, au sacrifice d'Abraham. Hâtons-nous d'ajouter que ce sacrifice ne fut pas seulement imposé à Brifaut par son goût pour la vie heureuse; sa loyauté y eut grande part. M. Brifaut, tout mondain qu'il était, avait un grand fonds d'honneur et de droiture : il craignit le reproche de traîtrise, et la reconnaissance qu'on lui témoigna de sa délicatesse le paya de son héroïsme. Il fit de temps en temps, en cachette, à un petit nombre de privilégiés, quelques lectures de son ouvrage; elles furent considérées comme des répétitions de faveur; on se vantait d'y avoir assisté. Son prestige s'en accrut, et sa vieillesse fut celle

d'un homme aimé et compté. Devenu valétudinaire, cloîtré chez lui une bonne partie de l'année, il voyait tous les jours, de deux heures à cinq heures, affluer autour de son fauteuil, d'où il ne bougeait guère et où il siégeait avec un bonnet de velours sur la tête et une couverture sur les genoux, il voyait, dis-je, affluer chez lui *tous les faubourgs Saint-Germain*. Je dis tous, car il y en avait de plusieurs espèces et de plusieurs âges. Le vieux faubourg d'abord, composé d'un fonds de douairières, revenues de l'émigration avec tous les préjugés et toutes les modes d'autrefois, mais qui rachetaient une simplicité de mise tout à fait étrange et une exhumation de chapeaux antiques, de robes quelque peu fanées, et de grands sacs dont on ne pouvait s'empêcher de rire, par une dignité de manières, une façon de saluer et un choix de termes qui sentaient d'une lieue sa grande dame d'avant la Révolution. Venaient après elles les jeunes duchesses, les jeunes marquises élégantes, vives, gaies, très curieuses des choses de l'esprit, et très satisfaites de rencontrer les poètes et les écrivains en re-

nom, que la candidature académique amenait chez M. Brifaut.

Parmi les notabilités à la fois intellectuelles et aristocratiques, comptaient, comme habitués, le marquis de Vogüé, le marquis de Vérac, le comte de Circourt. La conversation était variée, amusante, sans apprêts; on eût dit une petite succursale de l'Abbaye-aux-Bois. M. Brifaut y donnait le ton sans jamais y tenir le dé. C'est là que je fis rencontre pour la première fois, et dans une circonstance assez singulière, de mon cher confrère et ami, M. Nisard. J'étais candidat; Goubaux, ami de Nisard, lui ayant parlé en ma faveur, Nisard répondit, moitié gaiement, moitié sérieusement : « Je ne demanderais pas mieux que de voter pour lui, mais il est trop fort à l'épée, et on m'a dit qu'il voulait me tuer. — Vous tuer! dit Goubaux en éclatant de rire. Eh! pourquoi? — A cause d'un article que j'ai écrit contre Victor Hugo, dont il est, paraît-il, fort enthousiaste, et les Hugolâtres assurent qu'il a juré qu'il me tuerait. » Goubaux me répéta cette conversation, et un matin, j'arrive chez M. Brifaut,

et je trouve... qui? Nisard, qui ne me connaissait pas. Je fais des frais, je mets une sorte de coquetterie à montrer mon petit savoir et mon petit esprit, et je réussis assez bien pour que deux ou trois fois Nisard se retournât vers moi avec un sourire d'approbation. Il se lève pour partir, je me lève aussi. Il pleuvait à verse. Dans la cour, je lui offre de partager mon parapluie. Il accepte, nous voilà tous deux, sous la porte cochère, sous le même abri, bras dessus, bras dessous, attendant une voiture. Ce que voyant, je me retourne vers lui, et je lui dis : « Quand je pense, monsieur, que vous êtes là, côte à côte avec un homme qui a juré de vous tuer. — Quoi? Vous êtes... — M. Legouvé. » C'est ainsi que se fit notre connaissance, qui devint de la gratitude de ma part, lors de mon élection, et qui est devenue, depuis, de l'amitié.

Deux traits particuliers caractérisaient l'esprit de M. Brifaut, une grâce qui ne manquait pas d'un peu de manière, et une vivacité de ripostes qui ne manquait pas d'aiguillon. Un jour, à l'Académie, où

M. Cousin parlait de Molière, M. Brifaut, s'étant permis de n'être pas de son avis, le Philosophe se leva de sa place, et, arrivant tout près de son confrère, lui dit avec une brusquerie qui frisait l'impertinence : « Est-ce que vous auriez la prétention de connaître Molière aussi bien que moi? — Monsieur Cousin, répondit M. Brifaut froidement, je n'ai qu'une prétention, celle d'être poli. » Ce qui achevait de le peindre, c'étaient ses petits billets du matin. Il en écrivait tous les jours trois ou quatre, et ne mettait pas moins de deux ou trois heures à les composer. C'était son dernier travail littéraire. Autant de lettres, autant de petits chefs-d'œuvre de grâce et de calligraphie. Il y avait là comme un écho de certaines lettres de Voltaire. Même mélange de compliments mondains, de jugements littéraires et de doléances de malade. Le pauvre homme avait plus droit de se plaindre que son illustre modèle, car dans les dernières années de sa vie il était devenu si frêle, si transparent, qu'à une séance publique de réception à l'Académie un spectateur le voyant arriver,

le visage enfoui dans son collet de fourrures, dit à son voisin : « Est-ce que c'est celui qu'on remplace? » Lamartine, en apprenant sa mort, écrivit cette jolie phrase : « Hier nous avons perdu M. Brifaut, qui a eu si peu de chose à faire pour passer à l'état d'ombre. » En tout cas, c'était l'ombre d'un bien aimable homme, d'un bien galant homme, qui m'a fort soutenu dans ma candidature, et à qui je conserve une véritable gratitude.

III

Il y a des hommes dont le nom semble le portrait; tel fut Baour-Lormian. Remarquez-vous qu'on ne trouve que des voyelles dans ce nom? Et quelles voyelles! Deux *a*, deux *o*, sans compter deux diphtongues, dont la première vous oblige à enfler les joues pour la prononcer, le tout agrémenté de deux ***r***, qui vibrent à travers ces syllabes sonores,

comme un coup de clairon! N'est-ce pas bien l'image de ce poète, qui inaugura la conquête de Paris par Toulouse. Baour-Lormian, en effet, est le premier flot de ce grand débordement méridional... (je prends débordement dans le bon sens, le sens du Nil), qui depuis une trentaine d'années a envahi la vie parisienne, la littérature parisienne, la presse parisienne, et y a jeté tant de verve, tant d'éclat, tant d'esprit et tant de fanfaronnade. Grand, la bouche riante, les joues pleines et fleuries, la mine avantageuse, Baour-Lormian arriva à Paris, en vrai fils du pays des troubadours, à la fois poète et musicien, ayant en poche un poème qui ressemble à un opéra, et en main, à défaut d'une mandoline, un violon. Son poème était un Ossian, traduit par lui, mis en musique par lui, et qu'il allait chantant dans le monde à la façon des ménestrels du moyen âge, ou, si vous l'aimez mieux, de Thomas Moore, qui promena durant tant d'années dans les salons de l'aristocratie anglaise son talent de poète, son talent de compositeur, et sa jolie voix de baryton. Du reste, au temps de Baour-Lor-

mian, la mode était à ces sortes de concerts. Je trouve dans les poésies de cette époque un quatrain adressé à Mme de Genlis, qui avait chanté, en s'accompagnant de la harpe, chez le comte de Buffon, *une ode* contre les détracteurs de ce grand homme.

Qu'on mette en musique, et qu'on chante *le lac*, le *vallon*, je le conçois, mais une *ode contre les détracteurs de Buffon!* il est vrai que l'ode et le quatrain étaient signés *Écouchard Lebrun*, dont le nom arrive à point nommé sous ma plume, car il tint une grande place dans la vie de Baour-Lormian.

Baour-Lormian se voyait partout choyé, fêté, applaudi presque autant que Garat, quand, tout à coup, une rencontre fâcheuse vint jeter un nuage sur son bonheur. Alors régnait, trônait, dominait, dans le monde de la poésie, un petit homme sec, maigre, hâve, bilieux, à qui on avait donné pour surnom un des noms les plus poétiques de l'antiquité, c'était Écouchard Lebrun, qu'on appelait *Lebrun-Pindare*. Comment eut-on l'idée d'accoler à ce poète tourmenté et pédantesque le souvenir du génie grec, tout fait

de lumière et de grâce? Je n'ai jamais pu le comprendre. Sans doute Lebrun avait du talent, beaucoup de talent, trop de talent; sans doute l'*Ode à Buffon*, l'ode sur le *Vengeur*, l'ode sur *Corneille*, offrent des vers heureux, des traits énergiques, même quelques belles strophes, comme celle qui se termine ainsi :

La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Mais je ne puis oublier que c'est Écouchard Lebrun qui, sous prétexte de lyrisme, a empoisonné notre poésie de cet affreux style déclamatoire, emphatique, et plein de périphrases, dont la contagion a atteint parfois les plus vigoureux esprits de son temps. Lemercier l'admirait trop; si l'auteur d'*Agamemnon* a souvent gâté ses belles inspirations poétiques par une versification laborieuse et obscure, la faute en est à Lebrun. Ses jugements étaient cités comme des oracles, ses vers comme des modèles. Il se posait en disciple de l'antiquité et en maître de la poésie moderne. Un exemple suffira

pour montrer s'il y avait droit. Louis Racine meurt, Lebrun l'aimait comme homme, l'admirait comme poète, et honorait en lui le fils de l'auteur d'*Athalie*. Quelle belle occasion pour faire un chef-d'œuvre!

Voici les vers de Lebrun :

Je le vois trop, Parque barbare,
Tu prétends en désert changer notre Hélicon !
Hélas, fumante encor du sang de Crébillon,
Ta faux, sourde à nos pleurs, ta cruauté bizarre
Nous enlève Racine et nous laisse Fréron.
Je le vois trop, Parque barbare,
Les talents sont en proie à l'avide Achéron,
L'enfer en est jaloux, le ciel en est avare,
Il te reste à frapper et Voltaire et Buffon.

Je ne puis transcrire ce galimatias, sans un sentiment de colère! Et c'est un ami qui parle ainsi! C'est un poète surnommé Pindare qui écrit de la sorte! Pas un mot de cœur! Pas une image juste! Cette *Parque qui a une faux; cette faux qui est sourde à nos pleurs. Ces talents qui sont en proie à l'Achéron.* Quelle friperie mythologique! Quelle fausse grandeur! Quelle fausse force! Le croirait-on pourtant? ce lyrique bour-

souflé fut un épigrammatiste de premier ordre. Il a laissé un volume entier d'épigrammes, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre.

Eglé, belle et poète, a deux petits travers,
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

Mais surtout cette éloquente et vigoureuse attaque à Laharpe, qui avait critiqué Corneille :

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croît franchir les sommets d'Aonie;
Au grand Corneille il a fait avanie!
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer cet Atlas,
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras,
Pour étouffer si haute renommée!

Ces deux derniers vers sont tout simplement sublimes. Or voilà précisément le terrible adversaire que Baour-Lormian rencontra et provoqua peut-être, ces méridionaux ne doutent de rien! Alors s'engagea

entre ce petit homme maigre, et ce grand homme gras, une bataille d'épigrammes qui me rappelle les luttes d'athlètes à la salle Montesquieu, entre Marseille et Rabasson.

Baour-Lormian commence :

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit.

Riposte de Lebrun.

Sottise entretient la santé,
Aussi Baour s'est toujours bien porté.

Manche à manche.

Baour avait une femme, mais sa femme, dit-on, avait le droit de dire qu'il était plutôt marié que mari; en tout cas, il n'était pas père. Lebrun saisit le prétexte d'une traduction de la *Jérusalem délivrée*, faite par Baour, et passe du distique au quatrain.

Ci-gît Baour, l'eunuque du Parnasse,
Baour dont l'impuissante audace
Trahissant sa femme et le Tasse
N'a laissé ni gloire ni race.

« Ah! tu entres dans mon ménage, s'écrie Baour, ah! tu viens me chercher

querelle à propos de ma femme. Je vais parler de la tienne ! » Lebrun venait d'épouser sa cuisinière, et presque au même moment, dans je ne sais quelle ode, il avait dit d'un vaisseau battu par la tempête, qu'*il se précipitait dans les cieux!* Là-dessus, enthousiasme général ! *Se précipiter dans les cieux!* Quelle hardiesse d'image! C'est aussi beau que *il aspire à descendre* de Corneille! Au milieu de ce brouhaha d'admiration, paraît doucement ce petit quatrain de Baour :

Qui pourrait s'empêcher de rire
En voyant de Lebrun le vol audacieux,
Se précipiter dans les cieux,
Et tomber dans la poêle à frire?

La riposte valait l'attaque. Toujours manche à manche. Malheureusement pour Baour, il commit l'imprudence de publier sa *Jérusalem délivrée* sous un format nouveau. Quelques jours après, Lebrun se charge d'annoncer la nouvelle édition :

Ci-gît Baour....

Il le considérait toujours comme enterré.

Ci-gît Baour, le barde de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze,
Et qui, ressuscitant par un effort nouveau,
Pour la troisième fois remeurt in-octavo.

Le Barde se tint-il pour battu? Je ne sais, mais la bataille cessa; et Baour se consola avec le succès de sa tragédie d'*Omasis*, autrement dit, Joseph en Égypte, où l'affiche réunit pour la première fois les deux noms de Talma et de Mlle Mars; Mlle Mars jouait Benjamin.

Ma candidature académique me fit entrer en relations avec M. Baour-Lormian, vers 1852. Je n'oublierai jamais la première visite que je lui fis. Il demeurait alors aux Batignolles, rue des Dames, dans un petit appartement au second, au fond de la cour. J'arrive, je sonne. Une femme de ménage qui vient m'ouvrir, *crie* mon nom à son maître, j'entre, et je vois, debout au milieu de la chambre, un grand vieillard, vêtu d'une vieille houppelande fanée, le chef couvert d'une petite perruque racornie et frisottée, d'où s'échappaient quelques mèches de che-

veux gris, le nez barbouillé de tabac, les joues assez pleines mais molles et jaunes, levant en l'air deux yeux éteints et glauques, et tenant en main un violon, dont le manche était entouré d'un mouchoir. Pourquoi ce mouchoir? Je n'ai pas pu m'en rendre compte. A peine mon nom prononcé, il fit un pas vers moi, et me montrant son instrument : « Vous voyez, monsieur Legouvé, c'est le violon de l'aveugle. J'en joue encore; quoique je sois plus qu'à demi sourd. Je fais même encore des vers. Je tâche d'oublier mon âge, et le reste. » Posant alors son violon sur son lit, il se mit à crier d'une voix formidable : « *Monsieur Vilargue!* » M. Vilargue était un voisin, pauvre, et qui venait tous les matins, pour une modeste rétribution, lui servir de secrétaire et de lecteur. M. Vilargue paraît, et répond de la même voix tonnante : « *Monsieur Baour-Lormian!* » Oh! ils étaient faits pour s'entendre.

« Monsieur Vilargue, voici M. Legouvé, le fils de mon ancien confrère et ami. Il est poète aussi. Aidez-moi à le bien recevoir. » Nous nous assîmes, et, naturellement, je lui

parlai de son *Ossian*, que je connaissais très bien, et qui m'avait beaucoup plu dans ma jeunesse. Un des avantages du titre d'académicien, c'est de vous amener à chaque candidature des visiteurs qui savent ce que vous avez fait autrefois, ne fût-ce que pour l'avoir lu le matin. Après quelques minutes d'une conversation un peu confuse, le vieux poète reprit sa voix tonnante et dit : « Monsieur Vilargue ! — Monsieur Baour-Lormian ! — Lisez donc à M. Legouvé ma dernière pièce de poésie... » Il lut, j'écoutai, et je restai stupéfait. J'y retrouvai toutes ses qualités d'autrefois. C'était la même élégance un peu fleurie, mais facile et agréable ; la même harmonie. Ces poètes du Midi sont des artistes très particuliers. Ils ont toujours le même âge. Ils ne mûrissent pas, mais ils ne vieillissent pas. Ils sont déjà à vingt ans tout ce qu'ils pourront être, et ils le sont encore à soixante. La réflexion, la pensée, le travail n'occupant pas grande place dans leur talent, le temps leur apporte peu de chose, mais il ne leur emporte rien. Méry et Barthélemy sont les modèles de ces heu-

reux fils des pays du soleil. Leurs premiers vers valaient les œuvres de leur maturité. Ils n'ont rien gagné, ni rien perdu. Tel était Baour-Lormian. Ma franchise n'eut pas à souffrir de mes éloges, ce que voyant, il se retourna vers son secrétaire. « Monsieur Vilargue! puisque ce morceau a plu à M. Legouvé, lisez-lui donc mon Épître au Prince-Président, qui, j'espère, imitera en tout l'Empereur, son oncle. » L'Empire avait été pour Baour-Lormian ce qu'on appelle l'âge d'or, il adorait l'Empereur, et il était bien payé pour cela. Voilà donc M. Vilargue qui commence, et le vieux poète s'asseyant entre lui et moi, le coude appuyé sur le genou, la main sous le menton, l'oreille dressée vers le lecteur, savourant avec un sourire de satisfaction ses hémistiches à mesure qu'ils passent, puis tout à coup, à un certain endroit, il me saisit fortement le bras, et me dit : « F..., mon cher (il jurait comme un païen), écoutez bien! vous allez entendre le plus bo (le plus beau) vers de la langue française! » Cette épître n'était qu'un long cri d'enthousiasme. Le poète comparait le neveu

à l'oncle, mais pour mettre le neveu fort au-dessus.

La lecture finie, j'étais fort embarrassé pour dire mon avis à l'auteur, mais il ne me laissa pas longtemps dans l'embarras, et avec une naïveté admirable : « Ce sera bien le diable, me dit-il, si après cette épître-là, que je lui ai envoyée avant-hier, il ne me rend pas la pension de six mille francs que me faisait l'Empereur. » Au bout de quinze jours je reviens le voir, je lui trouve la mine un peu triste. « Eh bien, monsieur Baour-Lormian, lui dis-je, et votre épître? et la réponse du Prince? — Oh! le cochon! s'écria-t-il, voyez ce qu'il m'a envoyé! Une tabatière de deux cents francs! »

Le contraste entre les vers de Baour-Lormian, et sa prose, à l'adresse du même homme, me frappa singulièrement, mais je ne veux pas finir sur ce souvenir, à propos d'un poète de talent, et qui, après tout, était un bon homme. J'aime mieux rappeler que Lamartine réclama à la tribune et obtint, pour le chantre d'Ossian, une pension de deux mille francs, qui lui permit d'achever

sa vie en repos, qui lui inspira une grande admiration pour *Jocelyn*, et calma son irritation contre l'école nouvelle de poésie. « Oh ! disait-il, il faut le reconnaître, tout romantique qu'il soit, il y a quelque chose dans ce Lamartine... »

Baour-Lormian mourut en 1854, un an avant mon élection ; il ne put pas voter pour moi, mais il avait parlé pour moi, et je fus élu en mars 1855, avec dix-huit voix en ma faveur, contre onze données à mon concurrent. Ce concurrent, comme je l'ai dit, était Ponsard. Le lendemain de mon élection, j'arrivai chez lui à neuf heures. Je le trouvai de fort maussade humeur et faisant ses malles. « Vous partez? — Oui. — Pourquoi? — Puisqu'on ne veut pas de moi! — Qui est-ce qui ne veut pas de vous? — Mes amis? Ils m'ont préféré à vous, c'est vrai, mais maintenant, ils vous sont tout acquis. — Voulez-vous m'en croire? Défaites vos malles, restez, et vous verrez. » Il me crut, il resta ; trois semaines après, il était nommé à une majorité considérable, et qui remplaça-t-il? Baour-Lormian.

CHAPITRE VI

LA STATUE DE LAMARTINE

Le 15 janvier 1876, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à deux heures, sur l'initiative d'un de nos plus aimés confrères, M. de Lapommeraye, devant une salle éblouissante de toilettes et de lumières, en face d'un public enthousiaste, l'élite des acteurs de Paris récitaient quelques-uns des plus beaux morceaux de Lamartine. M. Delaunay disait *A Elvire*, M. Mounet-Sully, l'*Isolement*, M. Coquelin, le chien dans *Jocelyn*, Mlle Reichemberg, l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, Mme Marie Laurent, les *Moissonneurs*, Mlle Delaporte, le *Petit Didier*, et enfin Mme Carvalho chantait le *Lac* avec la musique de

Niedermeyer. Cette solennité était un acte de réparation. Le produit de la représentation devait être consacré à la statue du grand homme, que l'ingratitude publique avait laissé s'éteindre dans la gêne et dans la douleur. Une étude sur son génie était le complément naturel de cet hommage. On me demanda de m'en charger. Je refusai d'abord, puis j'hésitai, puis j'acceptai. Il me sembla, en y réfléchissant, qu'il y avait là pour moi un devoir de gratitude. J'avais été un des amis des derniers et sombres jours du poète. J'avais été témoin de ses efforts surhumains de travail pour se libérer de ses dettes. J'avais été confident de ses désespoirs. Je trouve, parmi mes papiers, à la date de 1860, cette lettre de lui.

« Voici un des jours les plus tristes de ma « vie ; c'est ce jour qu'on déménage les vieux « meubles de Milly, vendus à un étranger, « et avec ces chères reliques, les racines « profondes de mon cœur d'enfant ! Ma « patrie était la pierre de l'âtre de ce foyer « natal. » Plus tard, la maladie vint s'abattre sur lui en même temps que la dé-

tresse, et une visite du matin me le montra écrasé sous ce terrible et double coup. Il était couché, la figure rouge de fièvre, les yeux à demi fermés, la voix éteinte. Une attaque de rhumatisme articulaire lui arrachait des cris étouffés. Tout à coup, la porte s'ouvre, un domestique entre et lui présente un papier; il l'ouvre, le lit, et le jetant sur la couverture, il me dit, avec un accent de mélancolique douceur : « *Ah! les hommes sont cruels!* » Je prends ce papier; c'était un billet à ordre, avec protêt et menaces de poursuites dans les vingt-quatre heures. Mon émotion fut profonde. La somme était trop forte pour que je pusse l'acquitter à moi seul. Je courus chez une femme de cœur, dont je suis heureux d'inscrire ici le nom, Mme Schneider, la belle-mère de M. Gilbert, dont j'ai raconté l'acte de délicatesse vis-à-vis de Goubaux. Une heure après, la dette était payée; je me hâte d'ajouter qu'un an plus tard, le prêt était remboursé.

Mais ce n'était là qu'un atermoiement, et quelque temps après, lorsqu'il fut à bout de forces et de ressources, il songea à faire

un suprême appel à la reconnaissance publique. Cet appel, c'est moi qu'il chargea de le rédiger. Personne, plus que moi, n'était donc en mesure de présenter à ce public, revenu de son injustice, un Lamartine *vrai*. Je n'avais qu'à me souvenir. Le succès de la représentation fut si vif, qu'on la recommença tout entière, huit jours après. Les paroles que je prononçai eurent leur part dans ce succès. Les journaux les citèrent avec éloges, et un des maîtres de la critique contemporaine, M. Cuvillier-Fleury, leur consacra un article, plein de cette verve chaleureuse dont il avait le secret.

Voici ces pages. Je les reproduis ici comme un de mes plus chers souvenirs. Leur date ajoutera, je crois, à leur intérêt.

I

LAMARTINE

Un fait m'a toujours frappé, c'est le merveilleux instinct du public pour reconnaître le génie à son premier cri. A peine a-t-il paru, à peine a-t-il parlé, que du cœur de tous part une acclamation d'enthousiasme qui le salue roi. Il semble que tout ce qu'il fera, soit écrit par avance dans ce qu'il vient de faire; ce début contient une longue vie de gloire. On dirait, qu'on me pardonne une comparaison quand je parle d'un poète, on dirait la splendeur d'une belle journée de soleil, ramassée tout entière dans le premier rayon de l'aurore.

Ainsi en advint-il à Lamartine; les *Méditations* n'étaient pas publiées depuis vingt-quatre heures, que, par je ne sais quel phé-

nomène d'électricité morale, ce nom, inconnu la veille, courait déjà sur toutes les lèvres; il avait à peine encore quelques lecteurs que déjà il avait un peuple d'admirateurs et surtout d'admiratrices, car les femmes et les jeunes gens sont toujours les premiers précurseurs du génie, et M. de Talleyrand lui-même, averti par ce bruit de gloire, prit le volume, le dévora tout entier en quelques heures enlevées au sommeil, et écrivit le matin à un de ses amis : « Un poète nous est né cette nuit! »

Un poète! c'est-à-dire, selon le sens originaire du mot, un créateur. Ce jeune homme venait en effet de créer quelque chose d'inconnu dans la poésie française. De ses lèvres venait de jaillir un hymne nouveau à la plus poétique des passions humaines, il avait transfiguré l'amour. Jusqu'à lui, tous nos poètes élégiaques, Marot, Ronsard, Régnier, La Fontaine, Parny, Millevoye, André Chénier lui-même, qu'étaient-ils? Des païens, qui ne chantaient dans l'amour qu'une volupté ou un délire. Lamartine en fit presque une religion. Le

premier, il représente dans le même cœur l'amour et la foi; il épure la passion par la piété, il enflamme la piété par la passion; il adore Dieu en Elvire, il adore Elvire en Dieu! De là toute une source de beautés nouvelles. L'idée de l'infini avec ses tristesses et ses extases, le sentiment de tout ce que nos affections ont de périssable, mêlé à la conscience de tout ce qu'elles ont d'éternel, entrent pour la première fois dans des vers d'amour; pour la première fois, viennent s'asseoir à côté d'un chantre d'Éros, deux muses inconnues à l'antiquité, la mélancolie et l'espérance, et c'est ainsi que dans les poèmes de Lamartine, l'amour, tour à tour baigné d'ombre et inondé de lumière, penché sur le tombeau ou s'élançant vers le ciel, nous apparaît, revêtu d'une grandeur nouvelle, entre la mort et l'immortalité.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des mille beautés poétiques de l'œuvre de Lamartine. Je me bornerai à rappeler que les secondes *Méditations*, les *Harmonies*, les *Recueillements*, la *Mort de Socrate*, moins pures peut-être de forme que sa première

œuvre, mais plus puissantes de composition et plus riches de coloris, ajoutèrent chaque année quelque chose à sa gloire, et que *Jocelyn* y mit le sceau. *Jocelyn* n'était pas moins qu'une seconde et éclatante innovation, qu'une conquête de plus dans le domaine poétique. La France n'avait pas d'épopée, Lamartine lui en donna une, l'épopée intime. La renommée sans cesse croissante de l'auteur des *Orientales* ne l'amoindrit pas, ils rayonnèrent à côté l'un de l'autre, sans s'éclipser. Chacun d'eux eut son royaume, je dirais volontiers son peuple, et leurs admirateurs purent se dire mutuellement, comme dans *Athalie* :

> J'ai mon Dieu que je sers, vous adorez le vôtre :
> Ce sont deux puissants Dieux...

En est-il de même aujourd'hui? Non.

La gloire de Victor Hugo a pris de telles proportions, elle se ramifie si profondément dans toutes les couches sociales, qu'elle constitue un phénomène à part. Quant à Lamartine, il faut oser le dire, son astre a

pâli. Il n'occupe plus, dans l'admiration générale, la place qui a été si longtemps la sienne. On achète toujours ses ouvrages, ils figurent au premier rang dans les bibliothèques, on les revêt de maroquin et de dorures, mais ils ne courent plus de main en main, ils ne se placent plus sous le chevet, ils ne s'emportent plus à la promenade sous la forme de ces petits volumes usuels et usés qui sont comme des amis, et que l'on apprend, selon un mot bien expressif dans sa familiarité, que l'on apprend par cœur. Ah! certes, on a bien raison de vouloir lui élever une statue; nul n'y contredira et beaucoup y contribueront; mais il en avait naguère une autre bien plus belle, une autre située en un lieu plus sacré que toutes les places publiques de la ville... dans le cœur de la jeunesse. Cette statue, il ne l'a plus. Ce sanctuaire, il n'y règne plus. Un autre y a pris sa place. Le chantre de *Rolla* a détrôné le chantre de *Jocelyn*.

Heureusement ce n'est là qu'une de ces éclipses passagères, que subissent les plus légitimes renommées avant d'entrer dans

leur éclat définitif. On reviendra à Lamartine, il remontera à son véritable rang, j'en ai l'assurance, et voici pourquoi.

Lorsqu'on énumère dans sa pensée les génies immortels, en commençant par Orphée, par Pindare, par Homère, en passant par Eschyle et par Sophocle pour arriver à Virgile, et de Virgile à Dante, on est frappé d'un trait commun qui les rapproche. Ce sont tous des génies *sains* et *purs*. On respire auprès d'eux un air fortifiant ; on se sent avec eux dans la famille des bienfaiteurs de l'humanité. Lamartine appartient à cette famille-là. Il peut se présenter devant eux avec l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, avec *Milly*, avec *les Étoiles*, avec les *Moissonneurs*, avec le *Crucifix*, et ils lui diront tous : « Entre, tu es des nôtres, car tu n'as jamais fait que du bien. » Je ne veux pas d'autre garant de son immortalité, et j'ai hâte de passer du poète à l'homme.

II

On a beaucoup accusé Lamartine d'orgueil, et l'on cite toujours sa fameuse réponse à un père qui lui avait amené son fils. -- « Eh bien! monsieur de Lamartine, que pensez-vous de mon jeune homme? — Il n'a pas été assez ému en me voyant, » répliqua le poète. Pour qui réfléchit, et pour qui connaît Lamartine, il n'y a pas là trace d'amour-propre. Ce n'est pas à lui qu'il pensait en parlant ainsi; c'était à une grande renommée quelconque. Il n'aurait jamais dit ce mot s'il se l'était appliqué à lui-même; l'appliquant à tous les hommes supérieurs, il avait mille fois raison. Un jeune homme qui n'admire pas, n'est pas jeune. Du reste, je vais dire un mot qui étonnera bien des lecteurs, Lamartine *était modeste*, d'une modestie relative, bien entendu. Il avait même quelques amours-propres fort singu-

liers; il se croyait, par exemple, un grand économiste, un grand vigneron et un grand architecte. « Jeune homme, dit-il un jour au fils d'un de ses amis, regardez-moi bien là, au front, et dites-vous que vous venez de voir le premier financier du monde. » La gloire de Victor Hugo ne l'offusquait pas; mais le titre de premier viticulteur de France, accordé à M. Duchâtel, le taquinait. « Ce n'est qu'un amateur, disait-il, moi je suis un cep de nos collines. » Enfin, à Saint-Point, montrant avec complaisance à un visiteur un petit portique affreux, enluminé d'un coloris criard, et formé de deux colonnes appartenant à l'ordre... à tous les ordres... « Mon cher, lui dit-il, dans cinquante ans, on viendra ici en pèlerinage; mes vers seront oubliés, mais on dira : « Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien! » Se croire habile aux choses où l'on n'entend rien, ne constitue pas précisément une originalité; mais ce qui en est une, c'est de ne pas se surfaire dans l'art où l'on est maître, et nous touchons là à un des côtés les plus singuliers de cette nature si complexe. La mo-

destie chez les hommes supérieurs n'est que de l'esprit de comparaison. Or, quand Lamartine se comparait à ses contemporains, il se trouvait grand ; mais quand il se comparait aux génies de premier ordre, ou à lui-même, c'est-à-dire quand il mettait en parallèle ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait pu faire, je le répète, il était modeste. Un jour j'osai lui dire : « Expliquez-moi un fait inexplicable : j'aime également les vers de La Fontaine et les vôtres ; j'ai une égale facilité à les apprendre ; j'ai un égal plaisir à me les répéter ; mais, au bout de six mois, je sais encore les vers de La Fontaine, et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi? — Je vais vous le dire, me répondit-il ; La Fontaine écrit avec une plume et même avec un burin ; moi avec un pinceau ; il grave, je colore ; ses contours sont précis, les miens sont flottants ; il est donc tout simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent. » Frappé, ému de tant de justesse, de simplicité : « Et cependant, repris-je avec conviction, et cependant pas un seul poète français n'a été plus richement doué que

vous! Vous avez autant de génie que les plus grands. — C'est possible, me dit-il en souriant, mais je n'ai pas autant de talent; le talent, mon cher, c'est-à-dire ce qui s'acquiert par le travail et la volonté. Je n'ai jamais travaillé et je ne sais pas corriger. Quand j'ai essayé de refaire quelques vers, je les ai faits plus mauvais. Comparez-moi donc à Victor Hugo comme versificateur : je ne suis qu'un écolier auprès de lui. — Vous ressemblez bien plus, repris-je, à cet autre enfant gâté de la muse qui, comme vous, n'a jamais connu ni l'effort ni la lutte, et qui laissait tomber ses notes, comme vous vos vers, à Rossini. — Oh! ne m'égalez pas à Rossini, reprit-il vivement, Rossini a fait des œuvres, lui! Il a écrit *le Barbier*, *Othello*, *Guillaume Tell;* moi je n'ai fait que des essais. Après tout je ne suis qu'un amateur très distingué. » Il ne le pensait pas absolument. Il comptait peut-être sur mon ardeur à me récrier; et je l'aurais étonné si j'avais pris sa définition au pied de la lettre; et pourtant, sous cette exagération de termes, je dirais volontiers sous ce blasphème, se

cachait un sentiment vrai et sincère; il se rendait compte qu'il n'avait pas, selon la belle expression du cardinal de Retz, qu'il n'avait pas rempli tout son mérite. On a souvent voulu voir dans le dédain avec lequel il parlait de ses vers, une affectation, une comédie. Jamais homme ne fut moins comédien que Lamartine. Diplomate? oui. Adroit et adroit jusqu'à la maladresse? oui. Mais ce qu'on nomme vulgairement poseur, jamais! Il dédaignait sincèrement sa grandeur poétique, parce qu'il sentait en lui un poète très supérieur à ses œuvres, et, surtout comme on le verra tout à l'heure, un homme très supérieur au poète. De là, dans son amour-propre d'auteur, une bonhomie, une naïveté qui en faisaient comme une grâce de plus. Je l'entends toujours me disant : « Avez-vous lu mes derniers vers dans le *Conseiller du peuple?* — Non. — Oh! lisez cela, mon cher ami, lisez cela! C'est très joli!... très joli!... » Puis se reprenant : « Assez joli. » Il se mesurait, il se jugeait et, chose plus rare, il permettait aux autres de le juger. La lecture de *Jocelyn* avait excité

chez Béranger un véritable enthousiasme! « O mon ami, disait-il à Lamartine, c'est un chef-d'œuvre de poésie, d'émotion, d'inspiration!... » Puis avec ce sourire narquois qui lui était propre: « Quel malheur qu'il y ait là trois ou quatre cents vers que vous avez fait faire par votre concierge! » Savez-vous la réponse de Lamartine? Il se mit à rire, et trouvant le mot très amusant, il le répéta. Nous voilà bien loin du *genus irritabile vatum*. Jamais, en effet, amour-propre ne fut moins irritable et moins irritant. Il ne savait pas plus s'offenser qu'offenser. Toutes les petites passions des poètes, l'envie, la haine, la rancune, étaient choses inconnues pour lui. Il l'a bien prouvé dans sa lutte poétique avec Barthélemy. Ce malheureux l'avait dénoncé, calomnié, ridiculisé! Eh bien, dans son admirable *Épître à Némésis*, Lamartine ne put jamais ni s'emporter jusqu'à la colère, ni s'abaisser jusqu'au mépris; il s'arrêta au dédain. Encore, comme si ce sentiment même lui était insupportable, il s'y arrache, il s'envole au delà, et, interrompant tout à coup son ardent dithyrambe,

il laisse tomber sur le coupable cette évangélique parole de mansuétude et de pardon :

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire,
Et ta main étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste, arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré.

Pour moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir!

Voilà bien Lamartine dans son attitude naturelle de grandeur, et cette *Épître à Némésis*, marquant le premier pas du poète dans les affaires publiques, m'amène naturellement à l'étude de l'orateur et de l'homme d'État.

III

Un soir, dans les dernières années de sa vie, Lamartine était assis au coin du feu, la

tête penchée, les yeux fermés, dans cet état de somnolence qui lui était habituel alors, et où il flottait entre le sommeil et le rêve. Deux de ses amis s'entretenaient à voix basse, de lui, et non loin de lui. Les voix s'élevant à mesure que la conversation s'échauffait, l'un d'eux dit à l'autre : « J'aimerais mieux avoir fait les *Méditations* que la *République.* » Lamartine, tout en bâillant, retourna la tête vers lui : « Que disiez-vous donc, mon cher? » L'ami, corrigeant légèrement la phrase, répondit : « J'aimerais *encore* mieux avoir fait les *Méditations* que la *République.* — Eh bien, cela me prouve, reprit Lamartine, bâillant toujours, que vous n'êtes qu'un niais. » Et là-dessus se levant et sortant en une seconde de son demi-sommeil : « Laissons là, dit-il, ma petite personnalité; « prenons la question générale, et jugez la « supériorité immense de l'homme d'État « sur le poète. Celui-ci s'épuisant à aligner « des mots et à faire accorder des sons : « l'autre, étant le véritable verbe, c'est-à-dire « la pensée, la parole et l'acte tout ensemble, « réalisant ce que le poète ne fait que rêver,

« voyant tout ce qu'il y a en lui de grand, de « bon, se convertir en faits et en bienfaits; « en bienfaits qui, non seulement profitent « aux générations présentes, mais s'étendent « parfois jusqu'à la postérité la plus reculée! « Savez-vous ce que c'est qu'un grand homme « d'État? C'est un grand poète... en action! »

L'action, le besoin de l'action, l'espoir de l'action, telle a été en effet la pensée constante de celui qu'on ne regarde guère que comme un sublime rêveur. Sa plus vive admiration littéraire était... devinez pour qui, pour Voltaire! Savez-vous pourquoi? « Parce qu'il n'y a pas, disait-il, une ligne de lui qui n'ait été un acte; pas une parole de sa bouche qui n'ait eu sa part dans les choses publiques. Voltaire a été pendant quarante ans le plus grand événement de son siècle. Aussi dit-on le siècle de Voltaire, comme on dit le siècle de Louis XIV et le siècle de Périclès. »

Enfin, un jour, Lamartine, dans un de ces rares moments de complet abandon où il montrait sa pensée tout entière, car sous son apparence de laisser aller et d'effusion, il

était très secret, très maître de soi, et gardait dans le fond de son âme certains recoins cachés où personne ne pénétrait, pas même peut-être lui ; un jour donc, il s'écria : « *Oh! être un Napoléon sans épée au côté!* » Voilà le fond du cœur de Lamartine. Régner sur un grand peuple par la pensée! commander au monde par l'esprit! Être le conquérant, le dominateur de son époque, sans verser une goutte de sang, et sans assujettir les hommes à un autre joug que celui de la justice, de la pitié, de la générosité! Chimère et rêve! dira-t-on. Soit! Mais ce rêve, il l'a réalisé pendant trois mois, et il l'a poursuivi pendant seize ans.

Les anciens donnaient aux poètes le nom de *vates*, qui veut dire prophète. Jamais homme n'a mérité ce nom mieux que Lamartine. C'était un voyant. Je ne sais quel instinct divinatoire lui révélait à la fois les grandes crises publiques et le rôle particulier qu'il y jouerait. Quand on lit, dans le *Voyage en Orient*, sa conversation avec lady Stanhope, on est émerveillé de voir avec quelle netteté il se marque à lui-même son but, et avec

quelle constance il y a marché. Étudiez sa conduite depuis 1832, elle est saisissante. Il arrive à la Chambre. « De quel parti serez-vous? lui demande-t-on. — Du parti social. » Mot nouveau qui n'avait jamais été prononcé dans une assemblée parlementaire. « Social, lui répond son collègue, qu'est-ce que cela signifie? Ce n'est qu'un mot. — Non, reprend Lamartine, c'est une idée. — Mais enfin, où siégerez-vous? Il n'y a place pour vous sur aucun banc de la Chambre. — Eh bien, répliqua-t-il avec un demi-sourire à la fois confiant et moqueur, eh bien, je siégerai au plafond! » Réponse étrange sans doute, mais caractéristique, qui marque bien sa nature Il allait toujours d'instinct, là où il ne pouvait être porté et soutenu que par des ailes.

Les esprits superficiels comparent volontiers Lamartine orateur, à un virtuose qui tantôt chante des airs de bravoure, tantôt lance de poétiques dithyrambes et parfois même s'aventure par fantaisie dans quelques questions pratiques, car il fut, ne l'oubliez pas, un des plus ardents défenseurs des chemins de fer contre Arago; mais, pour qui

réfléchit, chacun de ses discours révèle la conduite préméditée du politique qui aborde tous les problèmes, parce qu'il aura peut-être un jour à les résoudre tous.

Un fait curieux montre sa puissance d'assimilation. Un grand projet de canal était à l'ordre du jour. Le député, chargé de le défendre, tombe malade le matin même de la discussion. On conseille aux intéressés d'en charger Lamartine. Ils vont le trouver. Il était au bain. On les fait entrer; ils expriment leur désir. « Mais je ne sais pas un mot de votre affaire. — Nous allons vous l'expliquer. — Mais je suis le député le moins ingénieur de toute la Chambre. — Un homme comme vous gagne son diplôme en quelques instants. — Eh bien, parlez. » Ils commencent pendant qu'il est au bain, ils continuent pendant qu'il en sort, ils poursuivent pendant qu'il s'habille; ils achèvent pendant qu'il déjeune; et deux heures après, Lamartine prononce à la Chambre un discours d'affaires, d'une clarté et d'une précision admirables. Le succès fut très grand, l'étonnement plus grand encore : tout le monde était stupéfait, excepté

lui. « Il y a longtemps, dit-il, que je connais ma capacité comme homme pratique. Le monde ne veut pas y croire, parce que j'ai fait des vers. Encore, s'ils étaient mauvais! Par malheur, il y en a de bons, il y en a même de beaux. C'est ce qui me perd. »

Sa prescience éclata parfois à la tribune en mots prophétiques. Quand la Chambre voulut voter le retour des restes de Napoléon Ier, Lamartine protesta. Le mariage bizarre du libéralisme et de l'impérialisme sous la Restauration l'avait toujours choqué; il y voyait un mensonge. En vain, tous les grands poètes de l'époque, étrangers comme français, Manzoni, lord Byron, Béranger, Victor Hugo, Casimir Delavigne, se faisaient-ils les coryphées de cette immense gloire; Lamartine, tout en admirant le génie, allait implacablement chercher le tyran sous le conquérant, et lui lançait ce terrible anathème :

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure.

Cet accouplement de la liberté et du despotisme lui semblait pour la liberté un adul-

tère! Aussi s'éleva-t-il contre ce retour triomphal, de toutes les forces de son éloquence. Jamais la tribune n'avait entendu de plus admirables accents, et lorsque enfin il se sentit vaincu, il jeta, pour dernière parole, cette adjuration qui nous fait tressaillir aujourd'hui, comme les prophéties de la Cassandre antique : « Eh bien! soit donc, puisque vous le voulez!... Ramenez ses restes! Donnez pour piédestal à sa statue, la colonne!... c'est son œuvre! c'est son monument; mais au moins, écrivez sur le socle : A *Napoléon lui seul!* »

Bientôt l'opposition de Lamartine s'accentua de plus en plus. Il ne se mêla pourtant à aucune conspiration quelle qu'elle fût[1]. Personne n'était moins conspirateur que lui, d'abord parce que conspirer c'est

1. Un fait que je cite ici par anticipation, montre bien son goût pour rester toujours en dehors des mouvements concertés. Il ne voulut jamais prendre part à la campagne des banquets; mais quand une fois les chefs de ce mouvement eurent donné rendez-vous à la population, sur la place publique, et qu'ensuite, par prudence, ils hésitèrent à s'y rendre, Lamartine dit : « J'irai, dussé-je n'être accompagné que de mon ombre! » Et il y alla.

être plusieurs, et qu'il tenait avant tout à marcher seul; puis sa généreuse nature répugnait à toute machination clandestine. Mais ses discours, ses conversations et bientôt ses livres conspirèrent pour lui : il publia *les Girondins.*

Les Girondins sont à la fois un livre et un acte.

Comme livre, ils offrent un genre de mérite très particulier, qu'un mot de Lamartine caractérise.

Le jour où il arriva pour la première fois sur le mont Liban, il fut saisi d'un tel enthousiasme qu'il improvisa soudain une admirable description de ce grand spectacle, en face du spectacle même. Un de ses compagnons, jeune officier, ne put s'empêcher de lui dire : « Où voyez-vous donc tout cela, monsieur de Lamartine? je n'aperçois rien de ce que vous décrivez. — C'est tout simple, répondit Lamartine, je regarde en poète, et vous en capitaine d'état-major. » Voilà le mérite et le défaut de Lamartine comme historien. Personne n'a représenté avec plus de puissance les grandes journées de la

Révolution ; personne n'a tracé des portraits plus saisissants de ses principaux acteurs. Pourquoi? Parce qu'il les voit tout ensemble avec les yeux et avec l'imagination ; parce qu'il les transfigure sans les défigurer ; parce qu'enfin, il est poète. Malheureusement il n'est pas assez capitaine d'état-major. De là, un livre éloquent, entraînant, pathétique, et admirablement juste d'ensemble, mais beaucoup moins irréprochable dans les détails, et qui nous fait comprendre qu'il y a une différence entre l'exactitude et la vérité. Il n'en pouvait pas être autrement. Lamartine avait beaucoup lu, mais au hasard, sans méthode, par caprice. Il n'avait pas de capital d'instruction ; il n'avait pas même de bibliothèque. Quelques volumes courant l'un après l'autre dans sa chambre, sans domicile connu, voilà tout son bagage d'études. Quand il avait besoin d'un ouvrage, il l'envoyait chercher chez le libraire voisin, et le lisait, comme les avoués lisent un dossier, avec cette intuition merveilleuse qui les fait tomber juste sur les passages qui leur sont utiles, comme si ces passages étaient écrits

en rouge. Ainsi faisait Lamartine : il dévorait les livres, les devinait, se les assimilait, les transfigurait et passait. L'*Histoire parlementaire* de Buchez et de Roux lui avait donné la première idée des *Girondins;* il la compléta par la lecture fiévreuse des ouvrages qu'un ami lui indiqua; puis il se mit en quête de renseignements plus personnels.

Un fait curieux nous mettra au cœur même de ce livre si étrange et si mal jugé comme acte. Lamartine apprit qu'un des derniers débris de la Convention, un des derniers membres du Comité de salut public, un des amis les plus fidèles de Robespierre, le docteur Soubervielle, vivait encore dans un des faubourgs de Paris. Lamartine arrive chez lui un matin, à dix heures. Le vieillard — il avait quatre-vingt-trois ans — était encore couché. A l'entrée de l'illustre visiteur, il se lève sur son séant, sans émotion, sans trouble devant cette grande gloire : les hommes de ce temps-là ne se troublaient pas, et n'admiraient guère que ce qui leur ressemblait. Puis, inclinant légèrement sa tête coiffée d'un bonnet de coton, il lui dit

d'une voix nette et brève : « Que désirez-vous de moi, monsieur? — Des renseignements précis sur la Convention, dont j'écris l'histoire. — Vous? reprend le vieillard en le regardant entre les deux yeux; puis avec cette énergie de langage qui faisait partie du dictionnaire d'alors : — Vous n'êtes pas f... pour écrire cette histoire-là. » Et il se recouche. Lamartine ne s'effraya nullement de cette réponse, pas plus de la forme que du fond. Ce participe passé ne lui faisait pas peur, même pour lui; il en usait fréquemment; ce qui jurait bien un peu avec le caractère général de sa poésie; mais, comme dit Pascal, tout est contraste dans le cœur humain. Il tint donc bon et emporta quelques détails précieux.

Le livre produisit un effet énorme, et eut une influence considérable; non pas, comme on l'a dit injustement, parce que c'était l'apologie de la Terreur, tout le monde eût reculé d'horreur et de dégoût, mais parce que c'était l'apologie de la *République*. Lamartine la réhabilitait en la présentant sous une forme poétique et grandiose; il la puri-

fiait, en la dégageant des atrocités dont elle a été victime plus encore que complice; il réveillait dans la France, des idées de gloire, de liberté, qui semblaient comme autant de satires de cette politique craintive, un peu bourgeoise, de cette politique d'effacement, que j'avoue n'avoir pas le courage de blâmer aujourd'hui... car qu'est-ce que l'effacement près de la mutilation? Mais alors nous avions encore le droit d'avoir des susceptibilités nationales et des aspirations de grandeur. *Les Girondins* répondaient à ces pensées. Lamartine traduisit cette vague agitation des esprits par des mots désormais historiques: « La France s'ennuie. » Enfin, comme les grands oiseaux de mer, il sentait venir l'orage, et volait vers un but lointain, vaguement entrevu. Un de ses amis, inquiet de la nouvelle direction de ses idées, lui en ayant demandé la raison, il lui répondit ces paroles textuelles : « Je vois où va la France! Je vais l'attendre à dix ans de distance. Elle m'y trouvera, m'y prendra en passant, et je pourrai lui être utile... » Nous voilà à l'Hôtel de ville.

IV

Le rêve de Lamartine est réalisé. Un jour de tempête, et lui au gouvernail ! Il y fut admirable de naïve grandeur. Pendant trois mois, sans commettre une illégalité, sans faire un acte de violence, sans tirer un coup de fusil, sans verser une goutte de sang, il gouverna, administra, modéra, maîtrisa, électrisa... Avec quoi ? Avec la parole. Les passions les plus furieuses, les besoins les plus impérieux, les théories les plus fatales venaient-elles frapper à la porte de l'Hôtel de ville, Lamartine sortait du conseil, montait sur une chaise, parlait pendant un quart d'heure, en demandant ingénument à ceux qui l'accompagnaient : « Est-ce bien cela ? » Et les passions se calmaient, les rugissements tombaient, les bêtes féroces s'apaisaient ; ce n'était plus de l'histoire, c'était

de la mythologie; on n'avait pas vu chose pareille depuis Orphée.

Lamartine a eu de bien beaux jours dans ces trois mois; quel fut le plus beau? Le jour du drapeau rouge? Non! Celui du manifeste? Non! Celui où il répondit à des furieux qui demandaient sa tête : « Plût à Dieu que vous l'eussiez tous sur vos épaules! » Non! Le 16 avril et le 3 mai, voilà, selon moi, les deux dates le plus mémorables de ce règne de trois mois. Le 16 avril, parce que ce jour-là le grand homme d'État se doubla du plus habile des diplomates; le 3 mai, parce que Lamartine sacrifia au salut de la cité, bien plus que sa vie qu'il exposait à chaque minute en riant, sa popularité.

Je puis m'appuyer ici sur quelques détails précis et personnels.

En mars 1848, une maison située rue de Rivoli, au coin de la place des Pyramides, et affectée à l'administration de la maison du roi, fut occupée révolutionnairement par un jeune homme complètement inconnu trois mois auparavant, et devenu tout à coup redoutable par la publication d'un journal dont

le titre seul était une menace. Ce journal s'appelait *la Commune de Paris;* le journaliste s'appelait Sobrier. Je connaissais Sobrier : il avait de vingt-cinq à vingt-six ans, il était honnête, convaincu et fanatique jusqu'à l'illuminisme; il avait donné un témoignage irrécusable de sa sincérité : il fit offrande à la République de toute sa fortune, douze mille livres de rente... Si tous les intransigeants étaient forcés de fournir de pareilles preuves, leur nombre serait peut-être encore plus petit. Rien ne touche les masses comme le désintéressement. Aussi, Sobrier avait-il une réelle action sur les ouvriers de Paris. La veille ou le lendemain des grands événements, paraissaient, placardées à tous les coins de rues, de petites affiches d'un rouge violet, portant ces mots laconiques et menaçants : « Le peuple n'est pas satisfait de la journée d'hier. Si le gouvernement provisoire retombe dans de pareilles fautes, nous sommes deux cent mille qui irons lui rappeler ses devoirs. Signé : Sobrier. » Ce qu'il y avait de mystérieux, de bref, de lapidaire dans ce style, ajoutait

beaucoup à la crainte. On se moquait bien tout bas de ces éternels deux cent mille hommes qui revenaient toujours sur les affiches, et qu'on ne voyait jamais dans la rue; mais on n'en tremblait pas moins, car on savait que la maison de la rue de Rivoli était le siège de l'état-major de la Révolution, et que de là partaient sans cesse des mots d'ordre et des ordres auxquels obéissait la population ouvrière.

Le 16 avril, Paris était en grande rumeur, on parlait d'un redoutable mouvement populaire. Passant le matin devant le ministère de Sobrier, j'y entre pour avoir des nouvelles. La cour, les escaliers, tout y retentissait du bruit des fusils. Partout des factionnaires. Je veux monter. « On ne passe pas. — Je passe toujours. — Que demandez-vous, citoyen? — M. Sobrier. — Le citoyen Sobrier est occupé. — C'est possible, mais il me recevra. — Votre nom, citoyen? — Monsieur Legouvé. » J'avoue que je m'amusais volontiers à multiplier les « monsieur » dans ce temple du civisme. Le factionnaire voit descendre un personnage important, il l'ap-

pelle : « Citoyen, voilà le citoyen Legouvé qui veut parler au citoyen Sobrier. — Qu'il entre. — Merci, monsieur. » Et me voilà entré. Je trouve Sobrier dans une grande salle, penché sur une grande table, avec une large écharpe rouge autour du corps, deux pistolets accrochés dans l'écharpe, et écrivant très vivement de petits bulletins qu'il distribuait à des estafettes debout autour de lui. — « Vous arrivez à propos, me dit-il, je vous enrégimente. — Oh! un instant, lui répondis-je en riant, on ne m'enrégimente pas ainsi; il faut d'abord que je sache avec qui, pour qui et contre qui. — Vous allez le savoir. » Et là-dessus, tous ses bulletins étant distribués, il m'entraîne dans une embrasure de croisée et me dit : « Il s'agit de sauver Paris du massacre et de l'incendie. — Comment cela? — Il y a des hommes qui sont nés fléaux! Blanqui est un de ceux-là. A l'instant où je vous parle, accourent autour de lui, au Champ de Mars, cent mille furieux qui lui obéissent; dans une heure, ils partiront du Champ de Mars, ils marcheront sur l'Hôtel de ville, ils renverseront le gouvernement

provisoire, ils égorgeront tout ce qui résistera, résolus à mettre le feu partout, s'ils sont vaincus. » Tout exagéré que me parût ce récit..., car dans ce temps-là nous ne regardions pas de telles monstruosités comme possibles... la physionomie, l'accent de Sobrier m'émurent profondément. « Oh ! s'écria-t-il, en se prenant la tête entre les mains et en pleurant. Moi qui rêvais une République d'anges ! » Puis avec une énergie fiévreuse : « Voilà ce qu'il faut empêcher, voilà ce que j'empêcherai : je l'ai promis à Lamartine ! — A Lamartine, répondis-je, vous avez vu Lamartine ! — Oui, il m'a fait appeler cette nuit. Nous avons causé pendant une heure : c'est fini, je lui appartiens ! Quel homme, quel républicain et quel stratégiste ! Il m'a tracé lui-même tout mon plan d'attaque. Je masse mes hommes dans les rues adjacentes à la route que doit suivre Blanqui ; et quand ses premiers rangs auront passé, je coupe sa bande en deux : il trouve mes deux cent mille hommes entre l'Hôtel de ville et lui ; je le défie bien d'avancer ! » Ainsi arriva-t-il : l'Hôtel de ville fut garanti, le gouvernement

provisoire fut maintenu, la ville fut sauvée, cette journée qui s'annonçait comme une journée de massacre se termina par une journée de triomphe, et quand plus tard on reprocha à Lamartine d'avoir conspiré avec Sobrier : « Oui, répondit-il en souriant, comme le paratonnerre conspire avec la foudre. »

Le 3 mai compléta l'œuvre du 16 avril. Sous l'impression de ce grand service rendu par Lamartine, l'Assemblée voulut personnifier en lui seul le gouvernement provisoire, il refusa. On voulut, du moins, en exclure M. Ledru-Rollin. Il refusa plus énergiquement encore; c'est l'acte qu'on lui a le plus reproché, c'est l'acte qui l'honore le plus. Il n'aimait pas M. Ledru-Rollin; ses opinions de jacobin lui étaient antipathiques; son très réel talent d'orateur lui-même ne le touchait pas. Mais il comprit que si M. Ledru-Rollin n'était pas membre du gouvernement, il en serait peut-être l'adversaire, et que M. Ledru-Rollin de plus dans l'armée de l'émeute. c'était peut-être la victoire de l'émeute. Nul, en effet, ne peut dire ce qu'auraient été le

mouvement révolutionnaire du 15 mai et les terribles journées de juin, si, le premier jour, Ledru-Rollin n avait pas marché avec Lamartine, et si, le second, il avait marché avec la révolte. Cette profonde sagesse de Lamartine ne fut pas comprise; on cria à la trahison. Les défenseurs du parti de l'ordre moral de ce temps-là, l'accusèrent d'avoir pactisé avec les révolutionnaires par ambition et par faiblesse; on voit que les partis ne sont pas comme les jours : ils se suivent, mais ils se ressemblent. La conduite de Lamartine eut cela d'admirable, qu'il prévit la calomnie et qu'il annonça l'ingratitude. Le jour où il partit pour aller imposer à l'Assemblée l'élection de M. Ledru-Rollin, il quitta le ministère des affaires étrangères en disant tout haut : « Savez-vous ce que je vais faire? Je vais sauver Paris et perdre ma popularité. » Et il y alla! Et l'élection faite, il sortit de la Chambre, monta en voiture avec un de ses amis, de qui je tiens ce fait, M. le comte d'Esgrigny, et, après un moment de silence, lui dit : « Mon cher, c'est fini; dans un mois, je ne serai plus bon

qu'à jeter aux chiens. » Lamartine, dans le cours de sa vie, s'est vu justement comparer à de bien grands hommes; mais ce jour-là, il a mérité qu'on associât à son nom le nom le plus pur de l'histoire : celui de Washington.

Ses prévisions ne l'avaient pas trompé : en quelques jours, influence, prestige, tout s'évanouit, tout devint pour lui amertume, déceptions, douleurs. Les journées de Juin le trouvèrent, comme toujours, debout en face du danger, mais lui portèrent un coup mortel. Il les avait pressenties avec désespoir, et exprimait son angoisse par une de ces paroles à la fois tragiques et vulgaires qui jaillissaient, comme par explosion, de ses lèvres : « Nous ne sortirons de là que par un coup de balai dans le sang. » Tout ce qui suivit ne lui fut pas moins amer, et l'élection présidentielle du 10 décembre mit le comble à ses douleurs patriotiques. Ce qui lui brisait le cœur, ce n'était pas son pouvoir perdu, c'était son œuvre détruite, c'était la République renversée, c'était la liberté anéantie, c'était cette nation s'agenouillant avec enthou-

siasme devant le nom qu'il avait, lui, le plus maudit ; et comme si, en face de ce nom, il eût été saisi pour la seconde fois d'un trouble prophétique, comme s'il eût entrevu le terrible châtiment dont nous devions payer ce fétichisme, il jeta, ainsi que Brutus aux champs de Thessalie, ce cri de désespoir : « Ce peuple n'est que du sable! J'aurais dû me faire tuer sur les marches du trône de Louis-Philippe. »

J'arrive à ces sombres et dernières années qui ne furent plus pour lui qu'une longue lutte contre l'esclavage de la dette, où parfois, il faut bien le dire, il manqua de fierté... par orgueil. Il se souvint trop de ce que la France lui devait, et pas assez de ce qu'il se devait à lui-même.

Je ne m'arrêterai pas sur ce triste sujet; je me rappelle le mot charmant de Saint-Marc Girardin, devant qui on accusait Lamartine de désordre et d'incurie : « C'est peut-être vrai, dit-il, mais je connais tant de gens qui en font autant et qui n'ont pas fait *les Méditations!* » D'ailleurs, n'oublions pas que ces épreuves furent sanctifiées par

le travail et poétisées par le dévouement. Lamartine n'était déjà plus lui-même; sa pensée lui échappait à demi que sa plume, comme celle de Walter Scott, travaillait encore, travaillait toujours pour payer ce qu'il devait. Le ciel lui donna une admirable auxiliaire dans cette œuvre; je n'en veux pour preuve qu'un seul fait. Lamartine était à Saint-Point. Un soir, arrive un de ses amis: « O mon cher, comme vous venez à propos! Je viens d'achever pour le *Siècle* une très longue étude sur Béranger. Voici les épreuves; lisez cela; vous en serez ravi; c'est superbe! » L'ami monte dans sa chambre, se couche, et commence dans son lit la précieuse lecture. Minuit venait de sonner quand il entend frapper à sa porte : « Qui est là? — C'est moi, répond une douce voix, moi, Mme de Lamartine, ouvrez! — Impossible d'ouvrir, madame, je suis couché. — C'est égal, la porte de votre chambre est au pied de votre lit; entr'ouvrez-la et prenez... » Il entrebâille la porte, une main passe et lui tend un papier. Il le prend, la porte se referme, et voici ce qu'il lit : « Il y a, à la page 15,

un passage qui m'inquiète. J'ai peur qu'il ne fasse du tort à M. de Lamartine auprès des lecteurs du *Siècle*. Ne pourrait-on pas le modifier ainsi? — » La modification était excellente, et l'ami venait de l'écrire en marge de l'épreuve, quand il entend frapper un second coup. « Est-ce encore vous, madame? — Oui, ouvrez-moi votre porte comme tout à l'heure et prenez! » Et il lit : « A la page 32, se trouve un autre passage qui... » N'est-ce pas charmant? ce dévouement qui oublie toutes convenances, cette pureté qui passe par-dessus la pudeur, ne touche-t-elle pas profondément? Car, remarquez-le bien, Mme de Lamartine était non seulement la plus sainte des femmes, mais une puritaine... Que dis-je? une Anglaise qui joignait toutes les pruderies britanniques à toutes les délicatesses françaises, et elle venait bravement, à minuit, frapper à la porte d'un jeune homme, ne s'arrêtait pas devant sa réponse qu'il était couché, et lui passait tranquillement deux petits billets à travers la porte, exactement comme font les amoureux pour leurs billets doux. La fin de l'histoire

la complète. Le lendemain matin, on se réunit pour le déjeuner. Mme de Lamartine entre en correspondance de gestes et de regards interrogatifs avec son complice, qui lui fait entendre que la correction est faite. « Eh bien! mon cher, dit Lamartine, avez-vous lu mon *Béranger?* — Certainement! — C'est superbe, n'est-ce pas? — Sans doute... pourtant il y a un ou deux passages... — Ne me demandez pas de changements, je n'en ferai pas; c'est parfait! — Si pourtant vous me permettiez de vous soumettre deux légères modifications... » et il lui tend l'épreuve corrigée. Lamartine lit. « Excellent! très juste! vous avez mille fois raison! » Puis se retournant vers sa femme : « Ce n'est pas toi qui aurais trouvé cela! » La femme baissa la tête et sourit.

Cette admirable compagne des bons et des mauvais jours eut le regret de mourir avant celui pour qui elle avait vécu. Mais sa consolation, en le quittant, fut de lui léguer un dévouement égal au sien, un dévouement filial qui a veillé sur la longue agonie du poète et qui veille aujourd'hui sur sa gloire.

La mémoire de Lamartine a une Antigone.

Ses funérailles furent marquées par un fait touchant. Transportés à Saint-Point pendant l'hiver, ses restes quittèrent le chemin de fer à Mâcon, et traversèrent lentement les bourgs semés sur la route. La neige tombait avec abondance. A l'entrée de chaque village, se trouvaient le curé qui attendait le cercueil pour le bénir, et les populations qui se mettaient à genoux pendant qu'il passait. Les cloches des diverses églises se répondaient et s'annonçaient l'une à l'autre le funèbre convoi. Près de Saint-Point, un vieux paysan debout devant sa porte pleurait. « Vous pleurez, mon pauvre homme, lui dit, en lui prenant les mains, Jules Sandeau qui faisait partie du cortège; vous faites là une grande perte! — Ah! oui! monsieur, c'était un homme qui faisait honneur à la commune. » Le vieux paysan avait raison. Lamartine faisait honneur à la commune comme à la contrée, à la contrée comme à la France, à la France comme à l'Europe, comme à l'humanité tout entière; il faisait honneur à l'homme.

L'homme, voilà ce que je veux achever de considérer dans Lamartine, c'est-à-dire dans une des plus singulières et des plus originales créatures que notre siècle ait produites. Il vous étonnait sans cesse : tout en lui était à la fois contraste et harmonie. Une beauté de visage et une grâce de démarche tout aristocratiques, avec des négligences de costume qu'il relevait par ses airs de prince et dont il faisait des élégances. Une éloquence de tribune, pleine de mots frappés comme des médailles, et d'idées fortes traduites en images étincelantes, le tout accompagné d'un grand verre de vin qu'il brandissait en l'air au-dessus des sténographes épouvantés. Une masse énorme de dettes, et rien pour les expliquer! Pas un besoin, il était sobre comme un Arabe. Pas un goût véritablement ruineux, il n'aimait, en fait de luxe, que les chevaux. Pas un vice! Je me trompe, il en avait un, du moins il s'en vantait; mais la raison pour laquelle il s'en est corrigé est si étrange, qu'elle achèvera de le peindre. « J'ai eu, disait-il, dans ma jeunesse, la passion du jeu; mais une nuit, à Naples,

je découvris un moyen infaillible de faire sauter la banque : dès lors, impossible de jouer; j'étais sûr de gagner. » Voilà un joueur comme on n'en rencontre pas beaucoup.

On a souvent remarqué que Dieu lui avait tout donné en partage, la beauté, la noblesse, le courage, le génie; mais il avait reçu quelque chose de plus rare encore que tous ces dons : c'était la faculté de s'en servir à volonté. Ils étaient toujours à sa disposition. A quelque heure qu'on s'adressât à lui, il était toujours prêt à parler, à écrire ou à agir. Un grand danger le saisissait-il en pleine nuit, en plein sommeil, pas un cri de surprise, pas une seconde d'effarement! Il se mettait à être héroïque, tout de suite, en se levant; son courage s'éveillait en même temps que lui. De même pour son génie de poète. Sa sœur lui présente un jour une jeune fille qui désirait quelques lignes de lui sur son album. Lamartine prend une plume, et sans se donner un moment pour réfléchir, sans s'arrêter une seconde, il écrit :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix;

Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même;
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Puis, ces vers terminés, il les tend d'une main nonchalante à sa sœur qui les lit, et, stupéfaite de leur beauté et de son air d'insouciance, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu! pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait! » Telle était, en effet, la facilité de Lamartine, qu'elle ressemblait à de l'inconscience. N'a-t-il pas dit lui-même, un jour, à un de ses amis fort absorbé par un travail : « Que faites-vous donc là, mon cher, avec votre front dans vos deux mains? — Je pense. — C'est singulier! Moi, je ne pense jamais, mes idées pensent pour moi! »

En vérité, devant un tel mot, on en arrive à croire que Lamartine avait, comme Socrate, un démon familier qui vivait en lui, agissait pour lui, parlait pour lui! En tout cas il faut convenir que ce démon-là était un bon génie, car il ne lui a jamais inspiré

que la pitié et la bonté. La bonté! tel fut le dernier trait distinctif de cette admirable nature, le sceau suprême et comme le couronnement de toutes ses qualités. Lamartine fut bon avec grandeur, comme il fut tout. Il embrassait dans sa sympathie, non seulement l'humanité entière, mais tous les êtres de la création. Semblable à ces saints du moyen âge qu'une affinité mystique unissait, dit-on, aux créatures inférieures, et que les légendes nous représentent entourés d'animaux attachés à leurs pas, et d'oiseaux volant au-dessus de leurs têtes, Lamartine avait avec les bêtes des liens mystérieux. Il a trouvé, pour les peindre, des paroles et des images plus pénétrantes que les vers même de Virgile et d'Homère. Tel était le rayonnement de sympathie qui s'échappait de ses regards, de sa voix, de sa démarche, qu'il semblait retenir autour de lui, par je ne sais quelle attraction magnétique, tout ce peuple d'animaux qui vivait chez lui, les yeux fixés sur lui! Ces chiens, ces oiseaux, ces chevaux n'étaient pas pour Lamartine ce qu'ils sont pour les désœuvrés, des objets d'amu-

sement et de caprice; non! Il voyait en eux des camarades, il l'a dit lui-même, des frères; il les interrogeait, il leur répondait, il semblait les entendre. C'était une communication perpétuelle entre cette âme supérieure et ces ébauches d'âmes. Je le vois encore étendu sur un canapé, causant de sujets fort sérieux, avec deux griffons à ses pieds et coiffé d'une levrette; cette jolie bête exécutait autour du front de son maître des évolutions si gracieuses, que je me récriai d'admiration. « Regardez-la, me dit Lamartine sans se retourner, elle écoute, elle voit qu'on parle d'elle, elle est si coquette!... »

Le monde est plein de gens qui ont tant d'amour pour les bêtes, qu'il ne leur en reste plus pour les hommes. Tel n'était pas Lamartine, son humanité s'étendait jusque sur les humains. Sa compassion envers les malheureux était inépuisable, comme sa générosité, et un jour qu'un de ses amis lui reprochait je ne sais quelle prodigalité charitable... « Vous n'entrerez pas dans le paradis des bons, lui répondit-il; vous n'êtes pas

trop bon! » Il ne méritait pas ce reproche, lui! jugez-en.

Un pauvre jeune poète, que je connaissais, nommé Armand Lebailly, mourait de phtisie à l'hôpital Saint-Louis. J'y entraîne Lamartine, certain que sa visite ferait plus de bien au moribond que dix visites de médecin. Nous arrivons, nous montons à la salle Sainte-Catherine: en entrant, j'aperçois, au bout de la salle, le pauvre misérable, assis près du poêle, les deux bras étendus sur une table, la tête entre les deux bras, et le visage enseveli sous ses longs cheveux en désordre. Au bruit de nos pas, il relève un peu le front et nous jette de côté un regard farouche; mais à peine a-t-il reconnu mon compagnon, que la stupéfaction, la joie, l'orgueil, l'attendrissement, éclatent sur sa figure. Tout tremblant, il se lève, vient à nous et n'a que la force de prendre la main que lui tendait le grand poète, et de la baiser. La conversation fut de la part de Lamartine un mélange charmant de bonté de père et de bonté de poète. Il parla à Lebailly de ses vers, il lui en répéta même quelques-uns; une

sœur de charité n'aurait pas si bien fait. Après un quart d'heure, il se leva, et voyant que le malade voulait nous accompagner jusqu'à la porte : « Prenez mon bras, lui dit-il, et appuyez-vous sur moi. » Nous traversâmes ainsi cette longue salle entre deux rangées de malades, les uns debout au pied de leur lit, les autres assis, les autres levés sur leur séant, tous se découvrant à notre passage. Ce grand nom avait mis tout l'hôpital en rumeur. Lebailly jetait à droite et à gauche des regards étincelants qui semblaient dire : « C'est mon ami, je lui donne le bras. » Il pleurait, il riait, il ne souffrait plus. Une fois dans sa voiture, Lamartine, après un moment de silence, me dit : « Ce pauvre jeune homme est bien malade, mais il n'est pas à la veille de mourir. De longs soins lui seront encore utiles; joignez cela à ce que vous lui donnerez. » Il me tendit un billet de cinq cents francs. Trois jours après, quelle fut ma stupéfaction en apprenant que lui-même était poursuivi pour une somme de quatre mille francs qu'il ne pouvait pas payer. Il avait oublié qu'il devait, en voyant

qu'un autre souffrait. Les sages diront : C'est une folie! Eh! sans doute, c'est une folie; mais une folie qu'on peut divulguer sans crainte, elle n'est pas contagieuse... Et si je termine cette étude en citant cet emportement de charité, c'est que j'y retrouve ce qui distingue les œuvres comme la vie de Lamartine, je ne sais quoi de surhumain qui est supérieur à la raison même. La raison est une admirable vertu, elle fait faire les meilleures choses de ce monde, mais elle ne fait pas faire les plus grandes. Elle ne produit ni les héros, ni les saints, ni les martyrs, ni les poètes! Elle n'aurait pas plus suffi à composer le manifeste à l'Europe ou à dominer le peuple à l'Hôtel de ville, qu'à écrire *les Méditations!* Et si Lamartine a enchanté la terre, s'il a, pendant un jour, commandé à la terre, c'est qu'il a toujours pris son point d'appui plus haut que la terre... C'est qu'il a été un grand poète en action! Puisque vous voulez lui consacrer un monument, souvenez-vous des Anciens. Ils peuplaient leurs forums d'autels à la jeunesse, à la beauté, à la vaillance. Eh bien! vous, édifiez une colonne à

la poésie, et mettez-y la statue de Lamartine! Voilà sa place! Tout au faîte! En plein ciel! Planant sur cette ville dont il a été la gloire et le salut, et élevant, comme le Dieu du jour, une lyre d'or entre ses deux mains.

CHAPITRE VII

UN MOT DE VICTOR HUGO
ALFRED DE MUSSET

Victor Hugo avait été un des embarras de mon discours sur Lamartine ; je ne voulais le mettre ni au-dessus, ni au-dessous ; je pris le parti de lui faire une place à part, qui est du reste celle qu'il mérite.

Il m'en sut gré; et m'écrivit de venir dîner avec lui pour causer. Nous étions presque seuls. Il demeurait alors rue de Clichy. Il se montra, ce qu'il était toujours dans l'intimité, bon enfant, amusant, conteur, rieur, tout le contraire enfin de ce qu'on se figure sous ce nom : Un grand poète. Il me vanta beaucoup Boileau, et

comme je souriais avec un air de doute, il me cita plusieurs vers des satires, et entre autres ce passage :

Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

La conversation tomba bientôt sur mon discours. « Je l'ai lu avec grand plaisir, me dit-il, mais vous mettez A. de Musset trop haut. C'est un de ces artistes éphémères, avec qui la gloire n'a rien à faire, et dont la réputation n'est qu'un caprice de la mode. » Arrivé à Lamartine, son langage changea absolument. Ses paroles étaient sérieuses et empreintes d'un véritable sentiment de sympathie et d'admiration. Je l'écoutais, je le laissais dire, attendant le dernier mot, *le post-scriptum*. Enfin, après des phrases très louangeuses, il conclut par ces paroles que je cite textuellement : *C'est un Racine réussi*.

Je ne pus retenir un geste de surprise, ce que voyant, il ajouta, comme pour expliquer sa pensée : « Voici ce que je veux dire : La Révolution française a coupé l'histoire de

France en deux. Avec 89 ou 91, si vous l'aimez mieux, l'ancien monde finit, et le monde nouveau commence. Eh bien, Lamartine est l'expression la plus complète du monde ancien, *c'est le poète du passé.* » Il s'arrêta, mais cette fois, je me tus, j'avais compris. J'achevai même sa phrase en dedans. Cette fin de phrase était : Je suis, moi, le seul poète du monde moderne.

Avait-il raison ?

Je ne le crois pas. Victor Hugo est, selon moi, la plus puissante imagination poétique de toute notre littérature, et personne ne représente avec autant d'éclat que lui le grand mouvement lyrique qui est une des gloires du XIX[e] siècle; mais il ne le représente pas seul. Lamartine l'a inauguré avant lui ; Lamartine est tout plein du souffle de l'esprit moderne, comme lui, et j'ajoute que si l'on veut caractériser ce mouvement, leurs deux noms en appellent un troisième, celui d'Alfred de Musset.

Victor Hugo, on l'a vu, ne faisait aucun cas d'Alfred de Musset; Lamartine le dédaignait également. Était-ce jalousie de leur

part? Nullement. On attribue trop facilement à un bas sentiment d'envie une sévérité de jugement, qui, chez les grands hommes, n'est que le résultat de la force même de leur génie. Si puissante est leur propre conception de l'art, qu'ils n'en comprennent pas d'autres. Corneille a dit de Racine : « C'est un poète, mais ce n'est pas un poète dramatique. » Pourquoi? Parce que la glorification du devoir lui apparaissait si vivement comme le seul véritable but de l'art théâtral, qu'il ne pouvait pas accepter comme tel, la glorification de la passion. Michel-Ange ne dédaignait-il pas Raphaël? Beethoven ne dédaignait-il pas Rossini? Ainsi de Victor Hugo et de Lamartine. S'ils ont méconnu A. de Musset, c'est par antipathie de génie. Mais le sentiment public ne s'occupe pas des théories, il a parfois des intuitions plus sûres que le jugement des grands hommes, et bientôt parmi les plus illustres représentants de la poésie moderne on plaça Alfred de Musset.

La façon dont il parvint à la gloire, est un des faits littéraires les plus singuliers que

je connaisse. Il n'y entra pas, comme Lamartine, du premier jour, du premier coup, avec explosion; ni comme Victor Hugo, par degrés, pas à pas, et par une suite de victoires répétées. Non! Il avait à peu près quarante ans, quand une circonstance toute fortuite, une soirée de théâtre, la mise en lumière d'un de ses moindres ouvrages et l'initiative d'une femme de talent, changèrent sa réputation en renommée. Quelle était cette femme? Une artiste dramatique absolument supérieure, absolument oubliée, et sur laquelle je saisis avec empressement l'occasion de m'arrêter un moment, Mme Allan-Despréaux.

I

Talma était en cours de représentations. Il arrive à Bruxelles. Il voulait jouer *Athalie*, mais il lui manquait un Joas. On lui amène un matin, à l'essai, une enfant de douze ans,

fille d'un musicien de la ville. Il l'écoute, et quelques instants après, il entrait vivement dans la chambre de sa femme, en lui disant : « Viens voir un prodige. » Sa femme le suit, Talma fait répéter à l'enfant la scène de Joas et d'Athalie, et Mme Talma tombe en admiration comme son mari. « Comment t'appelles-tu ? dit Talma, à l'enfant. — Louise Ross. — Ross ! Ross ! s'écrie Talma, on ne s'appelle pas Ross! On ne peut pas débuter sous le nom de Ross ! Quel est le nom de demoiselle de ta mère? — Despréaux. — A la bonne heure! Louise Despréaux, c'est un nom d'affiche, cela ! Ma petite fille, va dire à tes parents que, s'ils y consentent, je t'emmène à Paris et que je me charge de toi. » Ainsi fut fait. Talma la fit entrer à la fois au Conservatoire, à l'Opéra-Comique (elle était déjà musicienne) et au Théâtre-Français. Elle y joua avec grand succès Joas, Louison, Clistorel, puis, peu à peu, elle monta des rôles d'enfant aux rôles d'ingénue, des rôles d'ingénue aux rôles de jeune fille, et enfin, elle créa à côté de Mlle Mars, dans une comédie intitulée *la Demoiselle et*

la Dame, un personnage de jeune mariée, où elle ne parut pas inférieure à son admirable partenaire. Mais tout à coup, au milieu de ses succès, l'habile directeur du Gymnase l'enleva au Théâtre-Français, et elle alla servir d'interprète à Scribe sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle, dans plusieurs de ses plus charmants ouvrages. Les amateurs de ce temps-là (s'il en reste) se rappellent la délicieuse naïveté de Mlle Despréaux, devenue Mme Allan, dans la *Pensionnaire mariée;* sa railleuse gaîté dans *Être aimé ou mourir*, et surtout ses incomparables accents de passion dans les *Malheurs d'un amant heureux*. Elle fit plus que bien jouer ce rôle, elle le devina. Elle vit clair, là où Scribe n'avait rien vu. La pièce contenait deux rôles principaux, une jeune veuve et une jeune femme. Scribe, après la lecture faite aux acteurs avec un immense succès, s'approcha de Mme Allan, et d'un air fort embarrassé : « Ma chère amie, lui dit-il, vous voyez un homme très ennuyé, et un peu honteux. Vous allez m'accuser d'ingratitude et de manque de parole. Mais j'ai été forcé de céder. — De quoi

s'agit-il donc? — Je vous destinais, dans ma pièce, le meilleur des deux rôles de femme, je devrais dire le seul bon, mais notre directeur, Poirson, l'a réclamé impérieusement pour Léontine Fay. Je n'ose vous demander d'accepter le second, il n'est pas digne d'un talent comme le vôtre. — Je conviens, répondit Mme Allan, qu'il ne me tente pas. Mais si vous désirez que je le joue, je le jouerai. » Voilà Scribe qui lui prend les mains, qui l'embrasse, qui la remercie avec effusion, ajoutant : « C'est égal! je vous regretterai toujours dans l'autre. Je l'avais écrit avec amour, pour vous; et votre délicatesse, votre finesse, votre grâce, auraient fait un chef-d'œuvre de ma jeune veuve. — Quelle jeune veuve? reprend vivement Mme Allan. — Madame de Nangis. — Madame de Nangis! Voilà le rôle que vous me destiniez! — Sans doute. — Et celui que vous ne m'offriez qu'en tremblant.... — C'est celui de la jeune femme mariée. — Mais, mon cher ami, s'écria Mme Allan, c'est celui-là qui est le bon! Votre jeune veuve est un personnage, comme vous en avez créé vingt, charmant,

sans doute, gracieux, j'en conviens, mais l'autre, l'autre *c'est un caractère*. Ah! vous verrez ce que j'en ferai ! » Elle tint si bien sa parole que, le jour de la première représentation, elle éteignit absolument la jeune veuve. Tous les grands effets allèrent à elle. Son entrée au second acte souleva dans la salle de véritables acclamations. Enfin, elle fit tellement de ce rôle sa création, que personne, depuis elle, n'a pu y réussir. Mme Rose Chéri l'a essayé, Mlle Delaporte l'a essayé, toutes deux y ont échoué, le rôle a disparu avec la première interprète. Eh bien, c'est cette Mme Allan, qui, après dix ans passés en Russie, revint à Paris, apportant dans son bagage dramatique une petite comédie non représentée, à demi inconnue, perdue dans les pages de la *Revue des Deux Mondes*, et restée à l'état d'un agréable pastiche de Marivaux, le *Caprice* d'A. de Musset. C'est elle qui, à Saint-Pétersbourg, avait découvert le *Caprice*, exhumé le *Caprice*, représenté le *Caprice*, et qui imposa le *Caprice* à la Comédie-Française pour ses débuts. On se rappelle l'effet prodigieux de ces quelques scènes. Ce

fut une double révélation. Révélation d'actrice, révélation d'auteur. Mme Allan avait alors près de trente-six ans ; elle avait engraissé, ses traits étaient devenus un peu lourds, sa taille un peu épaisse, sa voix avait perdu de son charme, ses yeux, un peu trop à fleur de tête, avaient perdu de leur éclat. N'importe! son talent triompha de tout! suppléa à tout! Elle emporta le succès par des qualités inconnues à Mlle Mars elle-même et à l'école de Mlle Mars; je veux dire un côté de fantaisie, un imprévu de gaîté, une audace de vérité dans l'intonation et le geste, qui ont préparé l'École moderne[1].

Pour A. de Musset, ce fut bien autre chose. A ce moment, en 1847, il comptait seu-

1. J'ai eu Mme Allan pour interprète dans *Bataille de dames*, et dans *Par droit de conquête*. Elle jouait dans la première pièce la comtesse; dans la seconde, la fermière, et elle est restée sans égale dans toutes deux, comme dans *Péril en la demeure*, comme dans *la Joie fait peur*, comme dans *Lady Tartuffe*, où, avec un rôle de cinquante lignes, elle sut se maintenir au premier rang, à côté de Mlle Rachel. Si l'esprit le plus distingué que j'aie connu parmi les artistes dramatiques, notre cher et toujours regretté Regnier, était encore là, il signerait des deux mains ce que je dis de Mme Allan.

lement parmi les poètes charmants, il n'avait pour admirateurs que les dilettanti et les lettrés. Le *Caprice*, en le produisant sur la scène, le popularisa. Au *Caprice* succéda la *Porte ouverte ou fermée*, puis *Il ne faut jurer de rien*, puis *le Chandelier*, puis les *Caprices de Marianne*, puis *On ne badine pas avec l'amour;* et cependant, à mesure que ces œuvres, toutes d'imagination et d'une forme si nouvelle, révélaient au public émerveillé un A. de Musset inconnu, l'autre, celui qu'on aimait déjà, mais en ne le connaissant qu'à demi, montait, grandissait, s'éclairait. La poésie de sa prose complétait la poésie de ses vers. On lisait ou on relisait *Rolla* après avoir entendu le *Chandelier;* et lorsqu'enfin, la *Nuit d'octobre*, si merveilleusement interprétée par Delaunay et Mlle Favart, donna la vie du théâtre aux conceptions purement lyriques du poète, ses deux talents réunis ainsi en un seul le portèrent du coup au rang de Lamartine et de Victor Hugo.

Dans ma pensée, A. de Musset n'est pas leur égal. Son génie habite une sphère moins élevée que la leur. Il n'appartient pas à la

grande race des génies bienfaiteurs. Son idéal d'amour ne va pas au delà des Belcolor et des Namouna. Manon Lescaut est son Elvire. Il ne peint dans la passion que ce qu'elle a de maladif et de fatal. Il ne décrit dans le cœur humain que les fièvres du cœur humain. Bien des personnages de femmes traversent ses poèmes ; cherchez-y l'image vraie et pure d'une jeune fille, d'une sœur, d'une mère, d'une aïeule, d'une femme croyante, d'une femme dévouée, d'une femme honnête, vous ne l'y trouverez pas. Je vais plus loin : demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le patriotisme, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité ; vous ne l'y trouverez pas ! Ce grand poète n'est ni citoyen, ni père, ni fils, ni homme même, dans le sens divin du mot; son œuvre est un admirable paysage sans ciel.

Mais ce poète tout terrestre tire de sa communication, je dirais presque de sa communion avec la terre, des accents d'un pathétique incomparable. Personne, depuis Racine dans le second acte de *Phèdre*, n'a fait parler

à la passion un langage à la fois aussi entraînant et aussi naturel. De vraies larmes coulent de ses yeux! de vrais sanglots soulèvent sa poitrine! Victor Hugo est plus grand, Lamartine plus divin, mais A. de Musset est plus humain.

Deux hasards singuliers m'ont permis de pénétrer dans le secret de sa méthode de travail et dans le secret de son génie. Je le rencontrai un jour au Palais-Royal, au moment des représentations d'*Adrienne Lecouvreur*. La pièce lui plaisait beaucoup. Il me vanta surtout deux scènes qu'il m'attribuait et qui n'étaient pas de moi. La conversation ayant passé d'*Adrienne* à Scribe: « Je place Scribe très haut, me dit-il, mais il a un défaut, *il ne se fâche jamais contre lui-même*. — Que voulez-vous dire par là? — Je veux dire, que quand Scribe commence une pièce, un acte, ou une scène, il sait toujours d'où il part, par où il passe, et où il arrive. De là sans doute *un mérite de ligne droite*, qui donne grande solidité à ce qu'il écrit. Mais de là aussi, un manque de souplesse et d'imprévu. Il est trop logique; il ne perd jamais

la tête. Moi, au contraire, au courant d'une scène, ou d'un morceau de poésie, il m'arrive tout à coup de changer de route, de culbuter mon propre plan, de me retourner contre mon personnage préféré, et de le faire battre par son interlocuteur,... *j'étais parti pour Madrid et je vais à Constantinople.* » Cette phrase me frappa singulièrement. J'y démêlais une des causes du charme particulier du génie d'A. de Musset, et j'en cherchais depuis longtemps la trace dans ses divers ouvrages, quand il y a trois ans, une lettre tombée inopinément entre mes mains, mit pour moi en pleine lumière ce que je n'entrevoyais que dans une demi-ombre.

Voici cette lettre. Elle part d'une des nombreuses femmes, et non des moins distinguées, qui ont adoré A. de Musset, car il est de la race des artistes qui entraînent derrière eux un peuple de femmes.

. . . .

« Octobre 184...

. . . .

« Je suis aimée et même adorée, plus en-
« core maintenant qu'au commencement :

« mais il y a des points par lesquels nous « nous touchons si rudement, qu'il y a dou- « leur pour tous deux, et douleur si insup- « portable que, dans ces moments-là, ni « l'un ni l'autre ne peuvent plier. S'il se « montrait toujours du côté que j'aime, il « n'y aurait rien de si doux ni de si beau. « Mais malheureusement il y a *l'autre lui* « auquel je sens que je ne m'habituerai « jamais. Déjà deux fois, j'ai brisé ou voulu « briser ce lien qui par instants n'est plus « possible. Ce sont des désespoirs auxquels « je ne sais pas résister, des attaques de « nerfs qui amènent des transports au cer- « veau, des hallucinations et des délires. Ma « présence, ma main dans les siennes, un « mot d'affection, font disparaître tout cela « comme par enchantement. Puis ce sont « des repentirs tout aussi exaltés, des joies « de me recouvrer, des reconnaissances qui « m'émeuvent et qui me font de nouveau « rentrer dans la voie que j'ai voulu quitter. « Quelle tête à l'envers, ma chère amie! « L'amour le grise, aussi bien qu'autre chose. « Par moments, l'ivresse en est sublime,

« mais que d'autres instants où elle n'est
« presque pas tenable! c'est un labeur que
« de se laisser aimer par lui. C'est par l'or-
« gueil immense de son caractère, et la fierté
« incontestable du mien que nous nous frois-
« sons. Cet orgueil n'est pas justement celui
« devant lequel je plierais avec bonheur,
« celui du poète, celui du talent et de la
« renommée; point du tout. Ici, il n'y en
« a pas. Votre père serait bien étonné d'en-
« tendre apprécier ainsi par l'auteur lui-
« même ces œuvres qu'il n'aime pas. Il est
« vrai que ces jugements, si modestes et si
« sincères, je vous le jure, ne sont portés
« que devant moi. C'est dans l'épanchement
« de l'intimité qu'ils se font jour : devant
« le public, il n'est pas si humble.

« Que vous dirai-je encore? Son passé
« désordonné laisse des traces indélébiles.
« Avec un caractère ombrageux, la méfiance
« et le soupçon ne se présentent qu'au mi-
« lieu d'un cortège de ressouvenirs très
« amers à entendre, et qui, à tout prendre,
« sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les sup-
« porte pas, et alors querelles, pardons, et

« réconciliations. Voilà. Je n'ai jamais vu de « contrastes plus frappants que les deux êtres « enfermés dans ce seul individu. L'un bon, « doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, « de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf « comme un enfant, bonhomme, simple, « sans prétentions, modeste, sensible, exalté, « pleurant d'un rien venu du cœur, artiste « exquis en tous genres, sentant et exprimant « tout ce qui est beau dans le plus beau lan- « gage, musique, peinture, littérature, théâ- « tre.

« Retournez la page et prenez le contre- « pied, vous avez affaire à un homme pos- « sédé d'une sorte de démon, faible, violent, « orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, « méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément « entêté, personnel et égoïste autant que « possible, blasphémant tout, et s'exaltant « autant dans le mal que dans le bien. Lors- « qu'une fois il a enfourché ce cheval du « diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il « se rompe le cou. *L'excès*, voilà sa nature, « soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier « cas, cela ne se termine jamais que par une

« maladie qui a le privilège de le rendre à
« la raison, et de lui faire sentir ses torts.
« Je ne sais comment il a pu y résister jus-
« qu'ici et comment il n'est pas mort cent
« mille fois ! »

. . . .

. . . .

Voilà l'Alfred de Musset vrai et vivant! Voilà la créature orageuse, désordonnée, maladive, d'où partirent les déchirants et pathétiques accents des *Nuits*, de l'*Espoir en Dieu*, de la *Lettre à Lamartine!* Voilà enfin en quoi il diffère de nos deux grands poètes, et en quoi il les complète, en en différant.

Un sculpteur illustre, chargé de faire la statue de Lamartine, l'a représenté dans une pose théâtrale, l'air inspiré, les cheveux au vent, les pans de sa redingote soulevés comme par un souffle d'orage. C'est là le portrait de Chateaubriand, non de Lamartine. Le vrai Lamartine est celui qu'on a vu à l'Hôtel de ville, pendant les journées de Février; tranquille au milieu des tempêtes, souvent *ému*, jamais *troublé*. Dans ses plus touchantes effusions lyriques, ses larmes ne vont jamais

jusqu'aux sanglots. Sa douleur s'arrête avant le désespoir; il y a toujours en lui quelque chose qui plane.

Quant à Victor Hugo, son talent de virtuose est si extraordinaire, qu'il l'entraîne malgré lui, et que ses sentiments les plus sincères deviennent souvent des *thèmes* sur lesquels il exécute des variations. Lamartine m'a dit un mot bien profond sur les *Châtiments*. J'arrivai chez lui au moment où il achevait de les lire. Il était dans l'enthousiasme. Il frappait sur le volume, en s'écriant : « Ah! il n'y a pas à dire! c'est beau! c'est grand! c'est puissant! » Puis tout à coup il s'arrête, et après un moment de silence : « *Six mille vers de haine, c'est beaucoup!* » Ce jugement est décisif. Sur six mille vers d'indignation, il y en a forcément trois mille qui ne sont que de vocalises. Il semble parfois que Victor Hugo assiste à ses émotions. A. de Musset était submergé par les siennes.

En résumé, Victor Hugo et Lamartine sont des Olympiens. Ils en ont le calme. Je me les imagine volontiers siégeant sur quelque mont Ida, tandis qu'A. de Musset m'apparaît

comme un de ces esprits révoltés, qui tente l'escalade des sommets sacrés pour ravir le feu du ciel, et retombe sur le sol, meurtri, sanglant,

Cloué sur terre
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil.

Victor Hugo et Lamartine sont, dans le domaine de la poésie, la voix de leur époque, A. de Musset en est le cri.

CHAPITRE VIII

CONCLUSION

Ma tâche est achevée. J'ai payé toutes mes dettes.

Dette envers le public : j'avais annoncé *Soixante ans de souvenirs;* mon ouvrage part de 1813 et va jusqu'en 1876.

Dette envers mes amis : je les ai fait revivre le plus fidèlement que j'ai pu, en peignant ce qu'ils furent et en racontant ce qu'ils firent.

Dette envers mon père : dès ma jeunesse je promis à sa mémoire et je me promis à moi-même de faire tous mes efforts, pour porter de mon mieux le nom qu'il m'a laissé.

Il était membre de l'Académie, je le suis. Il était professeur au Collège de France, je l'ai été. Il a eu des succès éclatants au Théâtre-Français, j'y ai été applaudi. Enfin, le 15 janvier 1876, j'ai rendu à Lamartine un hommage public, qui ne parut pas indigne de lui; je ne puis, ce me semble, choisir une meilleure date pour clore mes souvenirs.

Mes dix dernières années, et même les années qui précèdent, ne contiennent-elles donc aucun fait et aucun nom qui méritent d'être conservés? J'espère que si. Écrirai-je ces souvenirs? Certes, puisque j'ai déjà commencé. Les publierai-je? Oh! cela c'est différent! Je n'en sais rien. D'abord, ces derniers récits auront peut-être un caractère plus intime qui me déconseillera de les publier. Puis, le Temps m'en laissera-t-il le temps?

A l'époque de la vie où je suis arrivé, on a beau se sentir encore capable de travail, on sait bien qu'une minute suffit pour vous faire tomber la plume de la main. Quand ce moment viendra, j'espère avoir encore le cœur assez reconnaissant pour remercier la

Providence du passé, pour jouir même du présent, et pour me conformer à ce distique, fait par moi, à mon usage :

Veux-tu savoir vieillir ? Compte dans ta vieillesse.
Non ce qu'elle te prend, mais ce qu'elle te laisse.

TABLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).



